





NOURI MIMOUN

**OURIDA DE LAMPEDUSA**

*OU*

*LA CAVALE DES PAUVRES*

*Roman*

Abwab éditions

2021



## I

Le père signa d'une main tremblante le volumineux registre cartonné des morts à l'Étranger que lui tendait l'agent municipal du service sanitaire de la municipalité. En y inscrivant le numéro, le lieu et la date de délivrance de sa carte d'identité nationale, le gardien de nuit du dépôt des matériaux de construction pouvait, en toute légalité, entrer en possession de la dépouille de son fils que le déchaînement des vagues avait déchiqueté contre les rochers d'un magma volcanique balayé par les vents du Sud malmenant l'île de Linosa.

On veilla le mort à la lumière vacillante des cierges de la tristesse et de l'abandon. Dehors, dans le clair-obscur des venelles et des ruelles, partout dans ce quartier où la pauvreté incrustait ses serres griffues séculaires, des groupes de jeunes rasaient les murs ou s'y adossaient, écrasés par le silence de leur chagrin. En plus du devoir de mémoire, cette veillée, l'ultime, était tout ce qui leur restait à devoir à leur camarade

de jeux, à leur compagnon de misère acculé, au sortir de l'adolescence, au désespoir et à la mort par l'indifférence des hommes ; les hommes de la panse flattée, de la puissance et du pouvoir, de la mégalomanie et de l'intolérance, les hommes de la trahison et du renoncement.

Le cercueil en bois, hermétiquement clouté et scellé à la cire, sentait la fraîcheur agréablement tenace des copeaux. Il trônait, taciturne et arrogant, provocateur et inquiétant, au milieu d'une assemblée de femmes dont quelques-unes geignaient et gémissaient sous le poids de la douleur. Les autres accomplissaient le rite de la présence, du partage et de la solidarité active.

Peu avant l'appel à la deuxième prière de l'après-midi, une dame, d'une prestance et d'une dignité absolument remarquables, vint parler à la mère du disparu qui, livide et l'œil sec, sembla soudain réaliser toute l'ampleur du tragique qui la dévastait. La levée du corps était imminente. La mère se jeta sur la caisse et s'y agrippa de toute la force de son corps. On finit par l'en arracher et une ancienne infirmière du voisinage lui injecta un puissant calmant.

Une dizaine de garçons à la corpulence élancée firent irruption dans la grande chambre en s'alignant autour du mort qu'ils hissèrent avec beaucoup de dextérité et d'aisance sur une sinistre civière teintée de jaune. L'assemblée des femmes tout éplorées se leva d'un bond, se mit derrière la dépouille en grand arc de cercle. Lorsque les porteurs s'engouffrèrent dans le vestibule, lestes et rapides, effleurant de leurs pas aériens le sol dallé de cette modeste maison mauresque, les deux sœurs lâchèrent alors la bride à leur douleur en appelant leur frère fauché par la mort salée au

seuil de l'espérance et de la vie. Les hommes d'âge mûr et les vieux avaient disparu comme par enchantement ; il n'y avait plus dans le patio, le vestibule ou dans les alentours qu'une formidable masse compacte de jeunes, mouvante et ondulante que parcourait la turbulence insensée d'une nuée d'enfants, vite rappelés à l'ordre par le pouvoir mystérieux d'une injonction unique.

Les porteurs, d'un mouvement parfaitement synchronisé, hissèrent très haut vers le ciel la civière jaune sentant les copeaux et la poussière des nattes des mosquées. Puis au signal imperceptible d'un maître de cérémonie invisible, le cortège funèbre partit au pas de course. Les mains des dix porteurs se crispaient à se briser sur les pieds et les planches transversales de la civière jaune qui survolait, dans sa majesté triomphante, la marée juvénile qui la suivait en une longue file suante et haletante, mais silencieuse. De la tête du cortège à l'allure martiale, n'arrêtait pas de fuser à courts intervalles cette invocation de Dieu faite de soumission et d'espoir, privilège absolu des jeunes, morts célibataires : « Dieu le Miséricordieux, ô Dieu le Miséricordieux ! Voici ta créature qui aujourd'hui s'engage dans le chemin de ta bonté infinie. » Dans toute sa nudité et sa splendeur macabres, le cercueil, un segment rectiligne parfaitement horizontal, transperçait l'espace sans fureur et sans bruit. A proximité immédiate du grand cimetière de la ville, on relaya les porteurs. D'autres, plus frais, vinrent soulever à bout de bras, très haut vers le ciel le disparu. La procession funèbre invoquait désormais Dieu sur le ton de l'apaisement, de la résignation, de la soumission et de l'abandon plein et entier à sa volonté. La mise au tombeau

allait se faire dans le recueillement et l'acceptation. Pour certains, cette mort, dans l'onde mugissante et le fracas des rafiots de l'infortune, n'était pas la basse besogne de la fatalité : dans cette mort, comme dans toutes les autres à longueur d'année et de décades, oui, il y avait une empreinte de main d'homme ; des empreintes digitales tout humaines.

La lourde dalle, la dernière, résonna dans la fosse noire comme un coup de gong venant de l'au-delà aphone. La marée humaine s'éparpillait en vagues successives, ondulant sous le petit vent torride de ce début d'automne à la moiteur suffocante. Un jeune homme, livré cru, pieds et poings liés, à sa crise de nerfs se fracassait la tête, inutilement contre un hideux eucalyptus gavé de cadavres humains. On alla vite le délivrer du piège de son refus litanique de la mort.

Ce grand garçon, qui ce jour-là, juste au sortir d'une adolescence traversée de part en part de privations et de frustrations, gisant pour l'éternité dans les bras de la solitude noire et de la mort, avait payé de sa vie son droit à la vie, à l'espérance, au bonheur. Même si ce bonheur avait le ricanement cruel des serres infernales de Lampedusa et la traque enragée des carabinieri.

Arrivés dans leur quartier, une citadelle inexpugnable où sévissent au grand jour la pauvreté et les fripiers, les épiciers immondes qui ne vendent qu'à crédit et les tenanciers de café à l'ardoise toujours salée, les jeunes du cortège funèbre, la voix rauque et l'œil en feu, prirent d'assaut les minuscules buvettes pour laper à petites gorgées un café aussi amer que leur rancœur, ou s'adossèrent simplement aux murs, désœuvrés, le cerveau vagabond. D'où le sobriquet dont ils s'affublent eux-mêmes « les souteneurs de murs. »

La cinquantaine bien tassée, le vieux bachelier Chedlon, qui avait mis onze ans pour décrocher sa première année en mathématiques-physique-chimie et qui ne jurait que par sa mère, buvait à petites gorgées parcimonieuses son dernier thé de la journée, un concentré noir à donner le vertige. Pour avoir accompagné son ancien élève à sa dernière demeure, à la tête d'un cortège à l'allure martiale mais à l'ambition absente parce qu'impuissante, il se laissait gagner par une sensation doucement envahissante de lassitude et d'abandon. La procession de la colère et de la bravoure meurtrie, de la douleur hurlante puis de la prosternation sage et consentie, cette procession-là avait miné les petites forces de sa vieillesse rampante. Mais l'exigence de la compassion et de la solidarité veillait ; il ne pouvait s'y soustraire.

Le maître Chedlon, qui vivait et faisait vivre sa mère des cours de maths qu'il donnait çà et là pour un prix modique, était adossé lui aussi au mur, assis sur un misérable tabouret en plastique grincheux, grinçant, comme la plupart des jeunes de ce quartier populaire, son corps servant de soutènement aux murs ; lui aussi et à son âge était devenu un mur de soutènement !

Chedlon parcourait d'un œil faussement distrait, prodigieusement ennuyé, les grosses manchettes d'un journal local financé par ses propres victimes : les contribuables. En deuxième page, le gros titre du énième drame de la mer ne l'impressionna pas :

*« Au large des côtes maltaises, et à quelques miles de Lampedusa, une barque chavire : 18 disparus, 16 corps repêchés et 4 rescapés. »*

*Les déclarations des quatre survivants, une femme et ses trois enfants, concordaient toutes. La vieille barque de pêcheur n'était pas conçue pour affronter la houle des hautes mers. De plus, le transporteur, un repris de justice de gros calibre passé maître dans l'art de soudoyer les garde-côtes, y avait entassé sans le moindre scrupule une cargaison humaine qui ne demandait qu'à quitter ces rivages de l'incandescence et de la nudité fuyant la guerre ou l'injustice sociale, la pauvreté ou les persécutions politiques. Tous ces malheureux de la mosaïque sociale si laide et si hybride avaient longtemps dérivé sans eau, sans nourriture, sans carburant. Au quatrième jour, le rafiot, un frêle assemblage de bûches pourries, perdit son gouvernail : la furie d'une vague le brisa net. Sans plus de direction, ils se laissaient balloter par les flots, hagards et affamés, la peur leur lacérant les entrailles. Deux hommes brûlés par le soleil et puant déjà la mort putride, se prirent au collet pour un restant dérisoire d'eau potable. Exactement dix centilitres. Ils perdirent pied et coulèrent à pic. Il n'y eut pas d'appels déchirants. La chose se passa vite, dans l'impuissance et le silence.*

*Les rares mères et leurs enfants s'agrippaient les uns aux autres résignés et les yeux clos, l'expression d'une indicible épouvante sur le visage. Tous ont décidé de mourir ou de survivre dans l'étreinte hermétique de leur fusion charnelle, celle que donne la mère à son enfant et l'enfant à sa mère. Au cinquième jour, à la tombée d'une nuit aveugle, hautaine, sans compassion, une houle soudaine, hurlante et mugissante s'empara de l'esquif et l'envoya par le fond. La tragédie se joua dans des denses ténèbres déchaînées, sans musique et sans public.*

*Les pâles lueurs d'un matin limpide sans pudeur se miroitaient en dansant sur l'eau subitement assagie. Un silence de fin de monde saisissait dans l'étau de ses mâchoires carnassières l'infini du ciel et de la mer. Des cadavres au ventre proéminent, flottant dans le clapotis des eaux, dérivèrent, comme les pâles lueurs désœuvrées et vaguement gênées*

*d'être aussi gauches, aussi inutiles. Les quatre rescapés ignoraient un peu cette proximité macabre, pourtant si insistante, en scrutant l'horizon circulaire. Le courant marin, favorable ce jour-là, les rapprocha des côtes de Lampedusa. Des pêcheurs de l'île les recueillirent à bord. »*

Chedlon plia soigneusement le journal avec beaucoup de minutie et de sens aigu du rituel mécanique. Il quitta son tabouret de lutin et alla, les mains derrière le dos et l'œil en feu, s'aérer les poumons et le cerveau sur le seuil de la buvette. Il ne répondit pas au salut craintif et rampant du serveur, indicateur de police patenté que ses maîtres gratifiaient parfois de maigres casse-croûte industriels. Weld-Bakhta-el Kaoued, le serveur sans nom patronymique, se savait haï et pour le moins méprisé de tous :

- Tu es déjà là, Chedlon ! Ta mécanique osseuse a encore de beaux jours devant elle !

- Oui, peut-être. Mais sait-on jamais, au prix que ça coûte d'être en bonne santé de nos jours ! lança à tue-tête Chedlon, à l'adresse évidente de l'informateur qui feignait, en bon couard émasculé de lubrifier la céramique du comptoir construit en dur.

-Manger régulièrement à sa faim n'est déjà pas chose certaine. Qui songerait alors à soigner une simple grippe. Il ne nous reste plus qu'à s'embarquer sur les rafiots de la mort pour défier les crocs de la mer ou la terrible colère des eaux. Ah ! Tu sais qu'on a enterré hier, au grand cimetière-nord de la ville, deux corps de frères jumeaux rejetés par les vagues sur une plage du Sud de la Sicile. A dix-neuf ans, ils en avaient marre de traîner leur attente et leur misère sur le trottoir du café des hommes à tout faire. Si jeunes et si

fragiles, l'espoir les a fuis en leur assénant la sentence de l'impuissance et de la mort. Ils prirent alors le premier esquif pour les rivages de l'illusion suave toujours tentatrice. La mort les empêcha d'y accoster.

-Patron, tu veux bien passer à ce jeune homme le journal. Tiens, lis l'article sur les naufragés de Lampedusa, en page deux. L'hécatombe dans l'onde de la Méditerranée-Sud continue de plus belle. D'ici le début de l'automne, d'Est en Ouest, le Sud prendra d'assaut avec ses rafiots de la honte, du désespoir et de la mort, les rivages de la richesse certes accumulée par le travail mais aussi par le pillage brutal et bestial des appauvris de l'Histoire : des articles comme celui que tu vas lire, tu en auras à profusion tout au long de la belle saison. Jeune homme, l'anthropophagie de la mer bat son plein. Sur une bonne moitié de l'année, elle va de festin en festin, gourmande et insatiable de chair juvénile. Lis et gave-toi de ce énième bol de désarroi ; mais dis-toi aussi qu'il n'y a d'espoir que dans la lutte, conclut Chedlon en crucifiant d'un regard noir l'indicateur de police Weld-Bakhta-el Kawed.

Des jeunes s'agglutinaient le long du mur de la gargote qui commençait à s'essouffler dangereusement sous le poids des crédits ouverts à vie, jamais intégralement payés. Le gargotier, un quadragénaire à l'audace lumineuse, feignant le chômage, feignait de pourvoir au besoin alimentaire des jeunes : « Nos jeunes, si chers à nos cœurs, il faut savoir les comprendre et les rendre heureux ! » C'était là son mot d'ordre et son credo : vendre à crédit aux générations montantes d'énormes bols de pain rassis arrosé de bouillon aux pois chiches, ou des casse-croûte à l'huile synthétique, réputée génératrice d'impuissance et de tristesse, gonflés à

volonté d'oignon cru et que parcourt enfin une vague rumeur de miettes de thon suspectes et malhonnêtes. Le gargotier, au fond, avait raison contre ces jeunes désargentés, lesquels avaient raison à leur tour contre ce chantre de la chimère, ce pourvoyeur de soupçon de nourriture. Malgré et contre tous, l'ordre ou le désordre des choses eut raison de tous.

Saber, l'un des rares peintres en bâtiment qui avait la chance inouïe de ne suspendre son chômage que l'espace de la belle saison, venait de liquider au marché aux puces son vieux vélomoteur. Il céda l'engin souffreteux, à la toux chronique, impatient de s'offrir l'étrénelant vélo chinois qui l'éblouissait de sa beauté surfaite, de son toc, de son imposture. Saber ne voulait plus être acculé à ces dilemmes cruellement arithmétiques : acheter la pièce détachée si onéreuse et, de ce fait, priver toute la famille de sa nourriture du jour.

Par l'acquisition de l'objet rutilant, il était devenu le traître de son temps. De nouveau, il se réappropriait son désir. Le carburant et la pièce détachée feront les voltiges qu'ils voudront, au gré de la voracité des multinationales.

Saber avait travaillé dur toute la semaine sans rentrer chez lui, ne fût-ce qu'une seule fois : un fripier illettré, au faite de sa gloire, un ancien homme de main aux compétences multiples marié à une hideuse mégère mangeuse d'hommes avait loué ses services. Le bras gauche à hauteur de hanche et l'autre tenant fermement le guidon, Saber pédalait lentement en dévisageant les passants. Il commençait à faire nuit et les habitants de ce quartier de pauvres quittaient par petits paquets bruyants leurs modestes maisons rapetissées par

l'usure du temps et l'impuissance sombre des vaincus. La canicule avait fini de parachever l'épuisement total des chats errants qui, à l'approche de la fraîcheur nocturne, s'apprêtaient à abandonner leurs pas titubants du jour pour retrouver leur arrogante souplesse féline. Tous et toute chose dans ce quartier du dénuement et de la laideur, de l'écrasement et des murmures avortés, cherchaient à prendre le frais du soir.

C'est alors qu'il les vit tous les quatre : Chedlon, les cheveux plus que grisonnants et la mâchoire carrée. Comme à son habitude, le quinquagénaire donnait libre cours à sa passion de la vérité, de la conscience et de la clairvoyance :

- Si vous croyez qu'en tordant le cou aux passeurs, aux transporteurs, aux logeurs ou aux rabatteurs des filières mondiales, l'émigration clandestine cessera d'elle-même, détrompez-vous. Ne savez-vous pas que nombreux sont les jeunes qui se lancent à l'assaut des vagues par leurs propres moyens, en achetant des rafiots squelettiques munis de moteurs moribonds ? On ne résout un problème qu'en agissant sur ses causes profondes, sur ses racines. Les filières de la mort sont de sinistres vautours qui, à défaut de charogne, disparaîtront d'elles-mêmes. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas d'ores et déjà les mettre hors d'état de nuire en les condamnant en toute justice à fertiliser le désert contre un plat de lentilles tous les deux jours. D'ailleurs qui aurait l'audace de crier à la maltraitance, à la cruauté même ? Qui ? Mes amis, les lentilles ne contiennent-elles pas du fer ?

- Hé, Chedlon, Roumeïh, Yassine, comment ça va ? Ça fait un bail qu'on ne s'est vus ! Et toi Rami ?

-Mais où étais-tu donc passé, Saber ? On demandait pourtant de tes nouvelles ! Ne nous dis pas que tu étais en prison !

- Ecoute Roumeïh, le jour où tu arrêteras de nous abreuver de sinistres présages de corbeau misanthrope, je t'assure que ta jeunesse ira mieux. Non, je n'étais pas en taule ; j'avais simplement passé la semaine à badigeonner et à lustrer l'indicible horreur d'une maison appartenant à un grossier personnage qui rit par petites livraisons rauques et saccadées. J'ai gagné des sous, et j'en suis quelque peu satisfait. Je suis fier, et vaguement heureux aussi, de vous annoncer en cette nuit mémorable d'été de l'an de grâce 2010 de vous annoncer donc que moi Saber peintre en bâtiment de mon état et souvent en mal de chantier, je prends en charge sans coup férir l'appel déchirant de vos ventres creux. Gargotier ! Gargotier ! Qu'on serve à chacun de ces messieurs un bol unique de bouillon de pois-chiches. Et si « ces murs de soutènement » ne sont pas toujours rassasiés, qu'on rajoute à chacun d'entre eux un dernier casse-croûte à l'huile de synthèse.

Le bol rempli à ras bord de miettes de pain rassis, les quatre chanceux s'agglutinaient, les papilles à l'affût, autour d'une grosse marmite fumante de pois-chiches. Cinq minutes plus tard, on n'entendait plus que le bruit métallique des cuillères raclant le fond des bols en terre cuite. « Jamais mes bols n'ont été aussi étincelants ! La vaisselle se fera en un tour de main ce soir », se dit malicieusement le propriétaire des lieux.

- Cinq casse-croûte ! Et pour une fois, ne serait-ce qu'une seule fois, épargne-nous ta radinerie de mécréant, je t'en

conjure ! Mais bon sang de bonsoir, dis-toi que Dieu existe bel et bien ! hasarda à tue-tête Roumeïh.

- T'inquiète l'Imam, je ne suis sur terre que pour régler tous les problèmes.

Saber, en narguant le gargotier de plus belle tendit la main pour attraper le guidon de son vélo mais il empoigna le vide. Il pâlit et vite réalisa l'ampleur du désastre.

- Aïe, les fils de pute ! Ils me l'ont fauché, le vélo. Vite, vite, les gars ! Ils ne doivent pas être bien loin. Séparons-nous et alertons en chemin les copains, criaït Saber en haletant dans une course effrénée contre la montre.

Des ruelles, des venelles, des impasses, des rues absurdes en équerre débouchant sur leur point de départ, de partout, ce n'était plus que bruits sourds de pas de course martelant le sol, corps élancés lâchés à la vitesse du vent, regards de fauves traquant le gibier. Une fureur effervescente et contagieuse s'empara du quartier dont on bloqua toutes les issues vers l'extérieur, car tous savaient, d'intuition et d'expérience, que ce grave manquement au code d'honneur ne pouvait être le fait d'un membre du groupe. La mise en œuvre, dans la célérité et le sens de l'organisation quasi-parfaite, de cette espèce de battue rapporta gros : une heure plus tard, le voleur apparut, livide et hagard, sans plus de voix, défait et résigné, au milieu d'une nuée de jeunes marchant dans le silence de la dignité blessée. Roumeïh, flanqué d'une multitude de gosses surgie à son appel comme des entrailles du sol ou des fissures des murs, tenait la tête de cette déferlante humaine. Le cortège déboucha sur une placette sentant les égouts à ciel ouvert et les passe-droits des notables de l'heure. On amena d'autorité une chaise de la

buvette. Dominant légèrement une foule de visages en sueur, Chedlon prit la parole :

- Petite crapule de mes deux ...A voir ta gueule de voleur sans loyauté et sans honneur, je réalise toute l'ampleur de la malédiction qui frappe ceux de ton espèce. Tu as osé dépouiller de son outil de travail l'un des tiens, un père de famille nombreuse qui n'arrive pas toujours à la nourrir. T'as d'excréments nauséabonds ! Seau de remugle immonde, indicateur de police sous-payé, on va te faire ta fête. Tu vas découvrir, fils de pute, ce que valent la loyauté et le respect pour nous autres. Tu vas te battre, en combat singulier, contre Bouras El-Kébir. Si tu es vainqueur, tu rentres chez les tiens sain et sauf. Par contre, si tu es battu, alors malheur aux vaincus. Mais dans les deux cas, vainqueur ou défait, tu t'engageras à ne plus jamais voler une seule poule, à ne plus délester de leur pauvre linge les laissés-pour- compte, de ne plus trahir. Maintenant ta fête commence : Bouras te prend en charge.

Chedlon descendit de sa chaise et disparut dans une rue étroite donnant sur un immense terrain vague caillouteux jonché de vieux objets hétéroclites plumés jusqu'à l'os : là, se dressait autrefois une caserne de Janissaires ruinés s'abreuvant de vin frelaté et de la chair flasque de leur concubine bon marché. La rue semblait vomir, par courtes intermittences, de gros baluchons difformes de jeunes gens fumants et écumants. La foule forma vite un grand arc de cercle en gradins. Ceux de moyenne et de petite taille prirent les places du devant de l'arène. C'était la tradition d'organiser là les règlements de compte pugilistiques. Fort judicieusement choisi par les anciens, l'endroit offrait toutes les commodités

possibles : la discrétion, l'espace généreux, la difficulté d'accès contre les charges éventuelles de la police. Le mur d'enceinte du stade, véritable dazibao de l'amour meurtri et des cris assassins des supporters, fermait sans espoir l'arc de cercle des amateurs de combats singuliers, des combats « rass à rass » comme ils aimaient eux-mêmes les appeler. Cette architecture de souricière annihilait toute velléité de désertion.

Bouras fendit la foule au pas de course en saluant d'un petit signe de tête. Il retroussait lentement les manches de sa vieille chemise en fixant son adversaire d'un œil narquois. Il poussa la mise en scène jusqu'à s'offrir, dans la fatuité et l'imprudence des exhibitionnistes, quelques mouvements d'échauffement très démonstratifs. Aux premières lignes, les plus jeunes n'en finissaient pas de s'ébahir face à tant de muscles et d'audace.

- Règle-lui vite fait son affaire ! Qu'il aille se faire lécher par sa mère, le chien fils de chien ! Boubou, Bourasbou, fonce-lui dedans et qu'on n'en parle plus !

Les plus vieux, eux, savaient que toute cette démonstration n'augurait rien de bon. Et ils n'avaient pas tort ! Saisissant au vol une chute de vigilance de son adversaire, le voleur de bicyclette se catapulta sur Bouras en lui assénant deux terribles coups de tête au nez et au thorax. Bouras qui commençait à plier un peu sous le poids de ses quarante ans et de la maigreur de sa pitance de pauvre, partit à reculons tel un boulet de canon pour atterrir au pied des premiers spectateurs.

Une âme charitable lui épongea le nez et le front et le poussa sans ménagement dans l'arène.

- Il m'a eu par trahison, le salopard. Ce fils de cocu s'est jeté sur moi alors que je n'avais pas fini de retrousser mes manches. Sur la tête de son Dieu et du mien, sur la tête des Saints Patrons de cette ville, je jure sur la tête de ma mère chérie de lui retourner le rectum et de le donner à manger aux bédouins. Ce soir, il rentrera chez lui sans son rectum ! Préparez les bédouins ! Parole de Rassbabou !

Des éclats de rire fusaient çà et là dans la foule. Seul Chedlon restait certain de l'issue du combat malgré la déconfiture quelque peu humiliante du matador quadragénaire. Il ne pouvait cependant chasser la vague inquiétude qui pointait dans sa tête. Bouras tiendrait-il encore le haut de l'affiche ? Faudrait-il songer à lui trouver un successeur de son gabarit ? Le répéteur franc-tireur se taraudait la cervelle en regardant tout de même attentivement les pugilistes. Le vieux rusé faisait semblant de nouer ses lacets sous le regard condescendant de son jeune adversaire lorsqu'il lança sur les yeux de celui-ci deux grosses poignées de terre. Puis, il fonça sans vaine rhétorique, sur le tas de viande désarticulé qu'était devenu le voleur de bicyclette. Trahison pour trahison, le quadragénaire s'en donnait à cœur joie en lacérant de ses poings nus le visage déjà tuméfié du pauvre pantin sans plus de moyens. Un hasard extraordinaire mit fin à la très mauvaise posture du supplicié : en lançant de toutes ses forces sa jambe droite, le terrible coup s'abattit dans un bruit mat dans les parties génitales de Bouras qui s'effondra dans un hurlement d'ogre blessé. Il perdit connaissance alors qu'une coulée d'abondante sueur lui inondait littéralement le visage et le cou. « En amour comme à la guerre, tous les coups sont permis ! » se dit Chedlon en

riant dans sa barbe. A son réveil, vingt minutes plus tard, Bouras voulut se relever pour reprendre le combat, mais une douleur épouvantable le cloua à terre. On le ramena chez lui plié en équerre. Chemin faisant, il n'arrêtait pas de hurler, tant son désespoir et sa douleur étaient grands :

- Laissez-moi l'achever ! Ce soir, les béliers mangeront de la chair fraîche ! La chair de son rectum, le fils de pute ! Maintenant, emmenez-moi à la clinique !

- T'as pas deux misérables clopes en poche et tu veux aller à la clinique ?

- Allons à l'hôpital alors !

- Tu as ta carte d'indigence ?

- Non ! A la mort de ma pauvre mère chérie, j'ai jeté tous les papiers ; bien sûr après les avoir déchirés en tout petits morceaux. Histoire d'étancher ma soif et ma haine de ces petits chefaillons assis, la vie durant derrière leurs bureaux à siroter leur café et à attendre leur fin de mois. Des énergumènes payés par les contribuables pour empoisonner la vie des contribuables. Payer son propre bourreau, faut le faire !

- Ta carte d'indigence avec le timbre fiscal de l'année en cours, tu l'as oui ou non ?

- Pas la peine, ces crétins n'ont qu'à voir et sentir ma chemise, lança soudain Bouras qui allait visiblement mieux.

En rentrant à la maison, Chedlon rencontra Adel qui l'invita à dîner chez lui le samedi d'après. Ils ne s'étaient pas vus depuis un bon trimestre.

Depuis la mort de son mari, disparu en mer, happé par une lame de fond mugissante, Dalila, alors encore jeune et belle, vivait seule dans la maison héritée de sa mère. Elle élevait sa fille Salima dans la parcimonie draconienne de la pauvreté, mais aussi dans la fraîcheur de l'ombre douce d'un sens de l'humour à fleur de peau. Dalila, la jeune veuve médinoise, était tout de même parvenue à force de privations et de renoncements à donner à sa petite fille une instruction de niveau moyen, suivi d'un apprentissage dans un collège professionnel. Brodeuse sur cuir, Salima aidait sa mère grâce aux commandes rares, il est vrai, mais rapportant gros aux selliers de la ville. Dans la pure tradition, la veuve maria sa fille très jeune à un travailleur émigré en Italie du Sud, à Naples précisément, où il faisait le pizzaiolo pendant douze heures par jour dans une arrière-cuisine infestée de cafards et de rats misanthropes. Mounir, travailleur de l'émigration clandestine, avait le triste privilège de peiner pour un salaire bien en deçà du minimum légal.

Parfaitement conscient de toute l'étendue de l'exploitation féroce et éhontée dont il était l'objet, Mounir vivait dans la clarté de ses objectifs et la patience consentie de ceux qui sont acculés à moisir dans leurs derniers retranchements. Il se savait avoir affaire à une traversée de désert sans qu'il ait à rechigner ou à gesticuler dans la gratuité. Il avait à répondre à la ponctualité rigoureuse du mandat de fin de mois, et à amasser une petite fortune qu'exigeait le passeur pour que Salima vienne enfin le rejoindre.

La première semaine du troisième mois de privations venait de s'achever et ni le mandat ni la somme due au

passer n'étaient encore arrivés. Les petites économies de la veuve commençaient à fondre dangereusement. La situation de la mère et de sa fille frisait le drame, d'autant plus que les locataires des deux chambres du rez-de-chaussée, deux familles ouvrières fort modestes n'avaient pas pu s'acquitter de leur loyer.

Tout le monde dans cette maison de l'indigence égrenait au fil du temps de la saison torride, les jours chargés de rancœur et de haine muette de la privation et de la soif. Tout le monde vivait l'attente, mais non l'espoir. L'espoir qui désormais était devenu un luxe que plus personne ne caressait. Tous, blasés et réalistes attendaient le renouvellement d'un petit quotidien, plat et parcimonieux, pauvre et indigent, décharné, agonisant.

Le printemps tirait à sa fin, paresseusement dorloté par de modestes paquets de vent tièdes annonciateurs de la saison chaude. La maison de Dalila s'installait dans la prodigalité en bénissant la tendresse protectrice de la clarté tardive des crépuscules printaniers. Souvent en attendant le repas spartiate du soir, les locataires sortaient prendre l'air sur le seuil de leur unique chambre. Ils échangeaient dans la quiétude du soir et l'économie des lampes électriques, pourtant de faible puissance, leurs espérances maigrichonnes de sursitaires perpétuels.

Am Tijani, marchand ambulant de gâteaux au sorgho, aux grains de sésame et aux raisins secs, se savait guetté par l'approche inexorable des vacances d'été, l'aride saison de son chômage forcé. Am Tijani, le pourvoyeur ponctuel de la petite gente gourmande des écoles primaires de la médina, ne s'imaginait pas pouvoir faire autre chose. Et pourtant si.

Quelle que soit la rigueur des saisons tout au long de sa vie de damné, il lançait de sa voix monocorde son appel à la prière de l'aube. C'était le muezzin attitré d'un îlot dans le Sud de la médina où à peu près chaque maison dissimulait les miasmes d'une pauvreté qui ne dit pas son nom.

Du haut de son minaret trapu sans artifices, sans hargne et sans vindicte, le vieux marchand ambulancier des écoles se sentait proche de Dieu et si loin des hommes qui lui avaient tout pris et rien donné. Am Tijani dédiait à Dieu la mystique de son bénévolat. Des hommes, il n'attendait plus rien.

Nefissa, sa femme, frisait la soixantaine et souffrait, depuis son jeune âge, d'une malformation cardiaque dont le traitement à vie grevait lourdement le budget familial déjà bien maigre. La petite famille peinait à joindre les deux bouts. Elle survivait, la tête à ras de flots et l'obsédant silence de la misère dans les yeux. Adel, le fils, supportait de moins en moins cette misère coriace qui se régénérait dans l'impudeur et défiait le temps. Il en avait marre de voir traîner dans le tiroir, fripés mais arrogants, patients mais insultants les carnets de crédit de l'épicier aux additions toujours souveraines et sans appel, le carnet de crédit du pharmacien, vulgaire commerçant avide de surprofits, le carnet de crédit du marchand des quatre saisons qui avait l'outrecuidance d'appeler sa sinistre échoppe sentant la pisse des gros matous en rut « Fruits de l'Eden »... Assailli par ses gros soucis de tous les instants, du jour et de la nuit, Adel traînait le pas dans le silence de son impasse, dans le désarroi et l'impuissance du cœur : une sourde détermination farouche et absolue s'installait froidement dans son crâne. Il avait atteint les

confins brûlants de l'absurde. Sa situation appelait l'audace et la rupture. Un choix existentiel sans équivoque lui restait à faire : les embarcations de la honte et du remords d'être né, l'exil mais sans l'oubli, la mort ou le salut même précaire plutôt que les spasmes de l'agonie étrangement apprivoisée. Le professeur suppléant à l'unique costard sombre était prêt à faire le saut dans la houle aphone de son destin.

Adel ne supportait plus de rester sans riposte en voyant son père dissimuler maladroitement ses terribles quintes de toux, d'entendre la nuit sa mère geindre, s'affoler et suffoquer. L'enseignant vacataire à temps complet n'admettait plus que l'Etat le payât, en guise de salaire, l'équivalent de quelques cigarettes achetées au détail et de quelques tickets de bus.

Le mardi était le jour de la semaine qu'il exécrait le plus. Cela restait un mystère pour lui. Ce fut pourtant un après-midi de ce jour-là que l'Education nationale lui envoya son fantomatique salaire. Après sept mois de travail, après qu'il eut vécu à crédit pendant plus de cent dix jours ! Il alla alors s'acquitter de toutes ses dettes chez les uns et les autres. Sur le chemin de la pharmacie, il s'attabla au café des peintres en bâtiment pour passer au peigne fin la note des médicaments. Le pharmacien, qui avait d'énormes problèmes avec le fisc et sa femme- une vieille loutre moustachue fêlée de fourrure- reconnut la chose en se dépêchant de l'appeler « simple erreur d'écritures »

- Ce n'est pas une erreur d'écritures. C'est autre chose. Je vais aller ailleurs m'ouvrir un crédit.

- Mais pourquoi mon frère ?

- Si j'avais eu un frère, je suis sûr qu'il ne te ressemblerait pas !

Ce soir-là, il offrit à ses vieux parents un bon dîner avec profusion de viande de veau, et pour lui-même, une bonne soupière de gras-double à l'oignon et aux pois-chiches.

Dalila posa avec délicatesse le vieux linge dans la corbeille et alla, de son petit pas feutré, tourner le bouton de son transistor. Elle vouait un attachement et un amour sans limites pour cet objet reçu en cadeau de sa fille Salima. « Ma radio est encore plus puissante quand je la branche à la prise du courant. Quelle merveille que cet objet ! » disait-elle souvent en le caressant de sa fine main sans rides.

« Dès ce mois d'avril, l'Eden d'El-Andalous bercera de sa magie les heureux propriétaires. Visitez nos derniers pavillons modèles. Les hauteurs de Tanger n'ont pas fini de parler d'elles. Appelez à l'instant même le 26-26-02-02 ou le 09-09-56-56. Offre limitée. » La voix féminine du spot publicitaire, douce, ensorcelante, poussait l'indolence, la lascivité jusqu'aux dernières limites du supportable. L'agence immobilière cherchait à identifier son produit en briques vulgaires à la luxuriance du paradis vert. La cacophonie se tut soudain et un speaker débita sur un ton trop solennel pour ne pas être feint : « Encore une fois, un drame en mer vient endeuiller nos familles. Nos vigilants gardes-côtes ont découvert aux premières heures du jour, une embarcation à la dérive, au large de Gibraltar. A son bord, s'entassaient les corps ankylosés d'une vingtaine de jeunes dont six adolescents, une fillette et une femme d'âge mûr. Au gouvernail s'agrippaient, à demi inconscients et transis de froid, deux hommes, probablement le passeur et le

transporteur. A quelques miles de là, bien au-delà de nos eaux territoriales, la patrouille a repêché neuf autres corps dans un état de décomposition avancé. Il est fort possible que ce soit là les cadavres d'un naufrage plus ancien. La police des frontières et l'institut médico-légal ne manqueront pas d'établir sous peu les circonstances du drame et l'identité des victimes. »

Puis sans transition ni pudeur, la cacophonie reprit de plus belle, cette fois-là pour vanter les mérites miraculeux de la pâte d'amandes aux raisins secs et au gingembre. « Une vraie source de jouvence pour nous autres ! » s'efforçait de glapir la voix moribonde d'un vieillard.

Dalila piqua une colère silencieuse qui la fit rougir. Elle jugea simplement indécente la diffusion d'une telle publicité à pareil moment. « Des douceurs pour le palais infect de ces vieillards richissimes parfumés aux essences rares ! Est-ce le moment vraiment ? Du premier au dernier, qu'ils soient à jamais maudits ! » se dit-elle encore en tournant le bouton de son transistor. Mais elle ne savait pas qu'en ces eaux-là, la mort dans les ténèbres des abysses était chose courante ou presque. Cette mort familière se tenant au seuil d'un tragique intégré mais jamais oublié depuis quatre siècles. Qui oserait obscurcir ou effacer les splendeurs de la lumière ? Qui oserait faire la sourde oreille à l'écho sans fin et sans destination des appels déchirants de nos ancêtres jetés par-dessus bord sur ordre de son Altesse très catholique, Philippe II d'Espagne ? Et qui oublierait la juste répulsion têtue des Marseillais à manger de la sardine anthropophage. Les bâtisseurs de l'universel andalou, ces morts sans sépulture ont

payé de leur vie leurs fautes et leurs défaites. Ce fut-là à peu près l'ordre des choses. Mais comment admettre que la fougue et la force vitale, la lutte et l'espoir puissent finir dans le ventre d'un poisson ?

« C'est sûrement ce courtier de malheur, cet enfant du péché. C'est là sa façon à lui de frapper à la porte des gens ! »

- J'arrive, j'arrive ! Ce n'est tout de même pas l'Apocalypse, espèce de chien galeux !

Ourida Bent Babacar et son mari Hussein Touré montaient lestement l'étroit escalier en suivant la vieille Dalila, propriétaire des lieux. Le courtier, connaissant la probité et la fermeté de cette femme, se tenait prudemment à l'écart. Il devait monter dans sa tête d'escroc le mauvais coup qu'il croyait pouvoir infliger au couple algéro-malien. Arrivée sur le palier, elle s'arrêta en s'appuyant sur la rambarde pour reprendre son souffle et lança au fourbe un terrible regard qui lui glaça le sang dans les veines :

- Mais tante Dalila, je n'ai rien dit et je n'ai rien fait.

- Tu veux dire pas encore. Ecoute-moi bien ! S'il y a quelqu'un sur cette terre qui sache de quoi tu es fait, c'est bien moi ! Alors mécréant, enfant de la débauche et de la honte, tu vas laisser tranquilles ces pauvres gens : c'est moi qui te payerai de ta peine. D'accord ? La moindre incartade et tu n'es plus qu'un souvenir de toi-même.

Et s'adressant aux visiteurs :

- Je pense, ma fille, que cette chambre vous conviendra. Elle est spacieuse, bien aérée, ensoleillée en toutes saisons et

d'un loyer modéré, comme toutes les autres d'ailleurs ! Je ne vous demanderai que le mois. Pas de caution ! Cette prudence n'est de mise que pour les têtes suspectes.

- Cela nous va à merveille, ma tante. Nous la prenons pour deux mois, trois au plus. Juste le temps de régler quelques affaires. Le temps d'embarquer en clandestins pour Lampedusa.

- Vous aussi mes enfants ! Salima , ma fille, n'attend plus qu'un signe du passeur pour y aller. Ce serait une fantastique aubaine d'aller à trois au pays des Roumis ! Surtout sans le moindre papier d'identité sur soi ! Nous en reparlerons plus tard à tête reposée. Les dépendances sont communes et se trouvent au rez-de-chaussée. La seule eau courante que nous ayons est celle du puits. Il nous en prodigue à longueur d'année des quantités intarissables, d'une limpidité et d'une saveur inégalées, fraîches l'été et tièdes l'hiver. Pourquoi alors s'abonner à un réseau de distribution qui vous pénalise deux fois plus qu'il ne vous sert ! Et puis....J'entends honorer ce puits creusé à mains nues par mes ancêtres.

- Vous avez parfaitement raison, ma tante. Nous revenons dans une petite heure. Le temps d'amener nos affaires de l'hôtel. Je peux dire bonjour à Salima ?

- A votre retour, quand elle sera revenue du bureau de poste.

Ourida et Hussein virent à la même seconde le petit groupe d'hommes adossé au mur, à la tête de l'impasse. Ils se regardèrent très vite parce qu'ils avaient saisi sans l'ombre d'un doute ce qu'étaient les intentions réelles du trio. Le courtier, accompagné de deux adolescents désœuvrés, assez

bien bâtis, les attendait bel et bien, même s'il faisait mine de tirer sur sa cigarette d'un air détaché, presque innocent. Quant aux deux gaillards, frappés à mort par l'oisiveté et l'ennui, ils laissaient pendre dans le vide leurs mâchoires encore imberbes en lançant de temps en temps un bref regard assassin - mais assez ambigu tout de même - aux pauvres passants incrédules devant des démonstrations aussi intempestives. La mise en scène, la diversion, étaient désormais cousues de fil blanc ! Mais la bêtise du trio était trop crasse pour qu'ils eussent à changer de tactique.

- Alors, mon Joe Ichan, ça pète la forme par ici ? demanda d'un air complice l'adolescent à son co-expéditionnaire, tout en feignant une vigoureuse empoignade.

- T'inquiète Trinita ! Tant qu'il y a de la gueule à casser, du veuvage à infliger, des caïds de quartier à mettre au pas en les emmenant gentiment sous une pluie de gifles brouter l'herbe au bord des grandes routes, tant que sur un simple grognement de déplaisir, je peux faire régner l'ordre et le silence, tant que je peux faire ramper ces misérables boutiquiers aux étagères toujours dégarnies, tant que je peux apporter l'esseulement aux femmes infidèles pour les libérer de leur cruelle servitude de traîtresse, tant que j'ai tout ça à portée de main, comment veux-tu que ça ne gaze pas pour moi, Trinita ?

- Ne m'appelle plus Trinita ! Compris ? Tu veux que je t'arrange la tronche ?

-Aïe, le morveux se rebiffe !

-Fais gaffe Ichan ! Les deux tourtereaux arrivent.

Marchant côte à côte, le sac à dos à la main, Hussein et Ourida avançaient lentement, vigilants et confiants. Le trio réalisa soudain que ses arrières n'étaient rien d'autre que le cul de l'impasse. Le courtier, trapu et sentant l'âme mauvaise à dix mètres, partit de sa voix fluette de pleutre :

- Alors mon frère, on travaille gratos de nos jours ?
- Comment ? Comment ?
- Je vous ai trouvé une chambre à louer. Vous l'avez prise mais aucun de vous deux ne m'a payé ! Tu vas donc le faire !

Devant tant de culot, Hussein sentit une intense chaleur vite lui envahir la tête. Il se maîtrisa. Ourid manière des lionnes à l'affût, enveloppait de toute la tension de son être les deux renforts qui, déjà, commençaient à porter le masque de l'innocence et de l'angélisme. En parfaits traîtres qu'ils étaient, ils feignaient de regarder le courtier. La situation allait s'aggravant et les deux jeunes vantards réalisaient son issue dramatique. Il ne leur restait donc plus qu'à passer ouvertement à l'ennemi, trahir leur recruteur sans le moindre scrupule. L'un d'eux crut qu'il y allait de son salut en lançant :

- Dans cette ville qui est la nôtre, nous honorons et protégeons nos hôtes.

Cette volte-face caractérisée, cette lâcheté sans nom déplut fortement à Ourida. Rien que pour cela, elle se devait de sévir. Son côté donquichottesque se réveillait, sa boulimie habituelle dans le ventre. Un hurlement à glacer le sang dans les veines déchira l'air ; avant même qu'il eût compris quoi que ce fût, le jeune fanfaron vit atterrir à ses pieds une furie sifflante sans pitié ni pardon :

- Défends-toi canaille ! dit Ourida à voix basse en serrant les dents.

L'amateur du verbe facile et de l'imaginaire valorisant sentit ses jambes soudain se ramollir et se dérober sous lui. Il lui fallait alors irrémédiablement pactiser. « Si je ne le fais pas, cette femme ne me lâchera pas vivant », calcula très vite le libérateur de la gente adultère par le veuvage :

- Ecoute ma sœur, nous sommes tous frères et sœurs dans ce monde d'ici-bas. Le jour de la Résurrection, tous nos faits, les bons et les mauvais seront scrupuleusement pesés. Et alors gare à celui à qui manquera le moindre gramme. Dans la gueule de Géhenne ! Direct ! Y a pas à chialer y a pas à chier ! Direct ! D'un autre côté, toi et moi, nous avons été portés par nos mères neuf mois durant. Nous sommes donc égaux. Tu es bonne musulmane et je le suis aussi. Je peux même dire que toi et moi, nous sommes l'Islam lui-même. Pourquoi se battre ?

- Je n'en ai rien à cirer, connard ! Si je te vois encore une seule fois rôder par-là, je t'éclate le foie. File maintenant ! L'épouvante de Joe Ichan descendait d'un bon cran. Il réalisait bien, alors qu'il longeait le mur d'une maison abandonnée, qu'aucune déloyauté ne viendrait l'inquiéter. Il était heureux car il venait d'échapper de justesse aux griffes d'Ourida.

- Ma chère sœur, nous sommes tous frères et égaux. Entre nous, seuls le bien et le salut de nos âmes doivent compter. Bienheureux sont et seront les amoureux de la vertu, dit le grand gaillard soudain métamorphosé en muphti.

- Je t'ai déjà dit d'aller te cacher sous les jupons de ta mère, fils de pute. Maintenant ça va être ta fête ! hurla Ourida en se débarrassant d'un geste rageur de son sac à dos.

Joe Ichan qui se disait le maître absolu des boutiquiers et des caïds, des hommes et des femmes lassés du poids de leurs serments partit en flèche, un peu à la manière des sloughis de course. L'autre « renfort » qui essayait de se faire oublier en se cachant sans honte et sans regret sous une porte cochère en fit autant. Dans leur fuite éperdue, on n'entendait plus dans la rue que l'impact mat de leur course folle. On ne voyait plus que la lividité de leur visage défigurée par la peur. De vieilles personnes bousculées ou malmenées couvrirent d'injures et de malédictions les deux fuyards qui finirent par trébucher contre une grosse caisse de fraises un peu trop mûres. Ils s'étalèrent alors de tout leur long sur le pavé.

- Tu vois Hussein dans quel état ils sont !

Hussein acquiesçait d'un sourire malicieux. Il soupirait d'aise. Il semblait même au bord de la félicité :

- A voir la tête que tu fais, on te croirait dans les jardins de l'Eden. Qu'est-ce qu'il y a ?

- Oui, c'est bien le cas de le dire. Ourida, je viens de connaître l'extase en mettant de l'ordre, beaucoup d'ordre dans le magma de cette racaille. De ce magma, je viens de faire une nature morte d'une beauté inégalée. Il faut dire aussi que j'ai fait œuvre utile. On ne reverra pas de sitôt cet escroc. Les morsures et les brûlures de cette sauvage épilation à l'arraché le cloueront longtemps au lit. Les grandes démonstrations théâtrales, j'aime bien. Elles sont belles et grandioses. Ça te pétrifie l'ennemi sur place. Mais à mon avis,

rien ne vaut une épilation dans les règles de l'art ! Tu opères par touches successives directement dans la broussaille de la moustache. Deux ou trois touffes par si, deux ou trois par là et le tour est joué ! Quant aux hurlements du supplicé, il lui faut comprendre que personne dans la demeure de l'ici-bas n'échappe à son destin.

- Tu es d'un sadisme effrayant ! J'ai peur. Allez viens, on va s'offrir du bon lait frais. Il nous reste pas mal de dattes et de figes sèches, dit Ourida en se léchant les babines.

Dissimulée derrière le rideau de sa fenêtre du premier et du dernier étage de sa maison, Dalila pouvait embrasser du regard toute la longueur de l'impasse parfaitement rectiligne. La vieille propriétaire, dont la beauté résiduelle s'attardait encore sans arrogance sur le visage, avait tout vu, tout entendu des péripéties de la scène. Elle s'en était même délectée. Elle jubilait même de voir enfin ce courtier sans foi ni loi payer son cynisme et sa poltronnerie à coups de touffes copieusement puisées dans ses moustaches. En descendant prudemment l'escalier, Dalila se disait que le jeune Malien ne pouvait être qu'un envoyé de Dieu habité par la passion du Bien. Les coups de heurtoir se faisant plus insistants, elle se dépêcha d'aller ouvrir. Hussein et Ourida étaient de retour :

- Soyez bénis mes enfants. Vous avez embaumé mon cœur en me rendant justice : ce scélérat a fini par rendre gorge. J'ai tout vu. Et la frousse de la fripouille, je l'ai vue aussi. Vous nous partagerez le dîner ce soir, mes enfants. Montez, montez vous reposer !

- Oui, oui. Cette traversée du désert, et surtout la veulerie des hommes nous ont complètement lessivés. On n'a pas

encore récupéré. Quant au courtier et à ses deux renforts, soyez certaine, ma tante, qu'ils sont interdits de séjour et de passage dans le quartier, lui assura Ourida à voix basse.

La jeune femme n'avait connu le Mali qu'à la mort de son père, mécanicien de son état qui avait appris et maîtrisé le métier dans la ville rouge de son enfance, Marrakech. Diplômée de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Alger, elle tenait à découvrir la ville pluri-centenaire de Tombouctou. Son imaginaire était hanté par les légendes obscures qu'illuminait, souvent dans la bonne humeur et la jouissance tranquille d'une vengeance enfin assouvie, l'apparition fracassante de justiciers brandissant des cimenterres foudroyants. Ourida voulait aller vivre dans la ville natale de son géniteur. Elle voulait voir à quoi pouvait ressembler l'agonie de la splendeur pétrifiée.

Au quarantième jour de la mort de son compagnon, la vieille algérienne de Tamanrasset qui se savait encore belle sans le moindre bijou vit poindre à l'horizon bleuâtre de l'aube les contours flous des premiers minarets de la ville. Ces trempins, massifs et trapus, cette proximité apaisante avec le divin insufflèrent la force et l'espérance dans le cœur meurtri de Chérifa. Elle se blottit tendrement contre le corps d'Ourida qui serra fortement à son tour les frêles épaules de sa mère. Les gémissements rageurs du moteur qui peinait à domestiquer les bancs de sable cassaient de temps en temps l'élan de sa réflexion, de ses rêveries ou de ses monologues intempestifs saisis d'une colère soudaine. Ourida se détacha de sa mère et, en blêmissant, lui dit :

-Je sais ma mère que tu veux mon bien, et rien que mon bien. Mais je ne peux pas me lier pour la vie avec ce quintal de viande nommé Jibril. Je sais que mon père a été pour toi une passion et un choix. C'est aussi ma conception de

l'amour. De la sécurité matérielle, je n'ai que faire ! Je compte travailler, moi ! Je ne donnerai pas mon corps en location à cet horrible cousin qui a le double de mon âge et qui sent le bélier en état de grâce érectile. D'ailleurs, je n'aime pas les maquignons, aussi richissimes soient-ils.

- C'est bon, ma fille. Nous ne parlerons plus jamais de cela ! Je respecte et accepte ton choix. Je croyais bien faire en souhaitant pour toi une telle union. Mais je me trompais.

- Complètement mère ! Je ne veux pas de ce bouc dans mon lit. Du vivant de mon père, à chaque fois que nous allions chez mon oncle pendant les grandes vacances, combien de fois je l'avais surpris en flagrant délit de viol sur ma personne. Il me déshabillait et me pénétrait par son regard vitreux d'obsédé sexuel ! Qu'il aille au diable, lui et son argent. Ah ma mère ! Aïe ma pauvre mère chérie, j'aimerais tant le voir sangloter et mourir noyé dans ses excréments au milieu d'un tas de cendres, les cendres à jamais froides de son argent. !

- Ce bouc émasculé a osé faire ça à ma fille, la fille de Chérifa Bent Saïd Ettouati ! Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ? Ecoute Ourida ma fille, je jure par mes aïeux à qui je dois vénération et obéissance, que mon âme ne retrouvera la paix et la sérénité que le jour où j'aurai saigné ce satyre argenté ! Ce voleur de chèvres n'offensera pas, ne salira pas impunément, ne serait-ce que par un seul regard lubrique, la petite-fille de Feu Saïd Ettouati !

Le fou rire commençait à secouer la poitrine d'Ourida qui se retint pourtant :

- Parle doucement mère ! Ce cousin germain n'est qu'un sexe et beaucoup d'argent. Et nous n'idolâtrons ni l'un ni

l'autre. Quant à le saigner, un jour de marché, tu en laisseras bien ce soin à d'autres. J'ai entendu dire que des maquignons de Kidal lui en veulent à mort. Ces gens-là sont d'une cruauté sans égale : ils ont une prédilection toute particulière pour les mises à mort à coups de lâchers de gnous.

- Tu as raison Ourida. Tu me rassures vraiment, ma fille. Et ces maquignons-créanciers de Kidal aussi. Répète-moi ça un peu, tu veux bien ?

- C'est tout simple. Ils amènent le mauvais payeur dans une immense plaine sans un seul relief, sans un seul arbre, une plaine absolument plane. Et soudain, le grondement sourd d'une terrible cavalcade s'élève dans le ciel poussiéreux. Des centaines de gnous foncent sur le supplicé qui meurt, dit-on, frappé d'anévrisme. Les suppliciés les plus résistants peuvent en réchapper mais ils sont vite rejoints par la muraille animale qui les écrase.

- Non Ourida, non. Je ne peux souhaiter une telle fin à un être humain. D'ailleurs, je crois que je vais changer de programme....

- Ne crois pas un mot de ce que je viens de te raconter ! C'était là des élucubrations que je m'amuse parfois à construire pour meubler et meubler encore le rococo de mon imaginaire. Mais ce qui est vrai par contre, ce sont les dettes contractées par cette crapule auprès des maquignons de Kidal. Et ce qui est aussi vrai, c'est l'engagement solennel et public des éleveurs du Nord de rosser l'escroc à coups de gourdin jusqu'à ce qu'évanouissement comateux s'ensuive. Ne te fatigue donc pas maman, à lui régler son compte. De la main-d'œuvre, il y en a en abondance. Et de la plus belle facture. Tu vois un peu le tableau. Des maquignons en

marche serrée, brandissant des herbes et des gourdins, hurlant le nom de mon pauvre cousin germain, aïe, aïe ! Sa fête est faite, n'en parlons plus.

- Oh que non, ma fille ! Les créanciers régleront leur problème comme ils l'entendent. L'outrage fait à ma fille est un outrage à toutes les femmes d'ici et d'ailleurs. Ton agresseur payera sa lubricité non pas de sa vie mais par le rasage pointilleux de son crâne. Une tonte radicale telle que l'aiment faire les femmes perfectionnistes ! Voilà, ce sera là son châtiment mais trêve de palabres. Car il y a bien des plats qui se mangent froids !

- Je n'ai pas du tout l'intention de m'occuper de ce gaillard. Qu'il aille gambader avec son cheptel là où il voudra. Quant à moi, j'irai habiter chez une bonne amie à moi dès ton retour à Tamanrasset, soit dans une petite semaine.

- Tu as raison, tu es là pour travailler. Ce triste otage de sa libido malade, tu me le laisses. Il est et ne sera qu'à moi. Parole de femme !

Le tout-terrain double châssis retrouvait peu à peu sa sérénité ronronnante qu'on croyait perdue lorsqu'elle était aux prises avec la fureur sifflante des sables et les pièges sournois du relief. Couvert d'une couche épaisse de sable et de poussière, le 4 x 4 roulait à vitesse réduite en longeant la lisière d'un immense faubourg aux mille venelles tentaculaires. Le chauffeur, un vieux Malien Touareg, souriait d'aise en écoutant ronfler son moteur, son gagne-pain et son amour après celui d'Aminatou, sa femme et la mère de son enfant. De temps en temps, il tournait légèrement la tête vers le passager avant, cherchant sa complicité ou son admiration. Rien, absolument rien de tout cela ! Le dormeur, le cabas sur

les genoux et un mince filet de salive se perdant dans la broussaille de sa barbichette, s'abandonnait aux exigences de son pauvre corps meurtri. Il se réveilla brusquement, épouvanté :

- Arrête, je descends ici ! Arrête !

- Bon, bon ! Ça va là ? Ou tu préfères un peu plus loin ? proposa malicieusement le chauffeur en accélérant.

- Mais arrête ! Je descends ici ! Arrête, arrête, je suis arrivé.

- Là, c'est bon ? Attends un peu que je dépasse cette charrette. Il est brave cet âne ! T'as vu à quelle vitesse il file, je crois....

- Mais arrête ! Arrête, arrête, au secours ! Au secours ! hurlait le passager en baissant la vitre.

Ourida suffoquait de rire en pissant un peu dans sa culotte.

- Le fils de pute ! Ça lui apprendra à vicier l'oxygène de mon habitacle. On ne doit pas manger des fèves la veille d'un long voyage. De Tamanrasset à Tombouctou, pas une seule heure de répit ! Le salaud ! Trois bons kilomètres à pied, ça fera de lui à l'avenir l'homme le plus discret, le plus sociable, le plus fréquentable de la terre ! conclut le chauffeur.

- Je suis absolument d'accord avec vous, mon oncle ! admit Ourida en éclatant d'un rire franc et contagieux.

- N'est-ce pas ma fille ? Je ne vais pas tout de même leur faire passer un test de bienséance et de bonne hygiène avant de les emmener !

A la maison de l'oncle paternel d'Ourida, les retrouvailles furent chaleureuses et empreintes d'une franche simplicité qui avait l'air de déplaire au maquignon nouvellement gagné aux manières surfaites et au mauvais

goût des parvenus de la ville. Personne ne fit attention à son discours sur la saveur et la succulence toutes particulières de la viande séchée. Il avait le don de mettre en colère son père qui lui cloua le bec pour le restant de la soirée :

- Tu comptes parmi les plus riches maquignons de la région, même s'il y a des rumeurs qui courent à ton sujet. Mais laisse-moi t'apprendre mon fils, moi qui ne suis pas du métier, qu'on n'abat pas la chèvre pour en manger la viande. Bravo, maquignon des temps modernes, éleveur d'imposture et du vil négoce, ce que tu as dans ton assiette, c'est du chevreau, et non de la chèvre.

- Mais père, je n'ai rien....

- Silence !

Ourida jubilait de voir son cousin s'aplatir, rire gauchement et se gratter la nuque, littéralement broyé par la stature du père. La jeune fille n'arrêtait pas de se délecter du spectacle de la débâcle de ce quintal de viande sans âme et sans intelligence. Même sa mère, d'habitude si prompte à lui venir en aide, lui tourna le dos ce jour-là. L'éleveur-maquignon en mauvaise posture, était abandonné de tous et les créanciers le talonnaient de leur vindicte. « Son ventre et son bas-ventre, sa lubricité et sa boulimie ont causé sa perte », dit à voix basse Ourida à sa mère avant d'attaquer à pleines dents son plat de côtelettes grillées.

La veuve de Tamanrasset observait, dans une clandestinité d'offusquée, le taureau quadragénaire en mesurant toute l'étendue de l'intuition et de la sagesse de sa fille. Elle exultait à l'idée d'avoir échappé au remords de jeter

la fière gazelle brune au cou élancé, dans le lit de ce barbare misogynne.

Après avoir longuement expliqué et justifié le choix de sa fille unique de ne pas épouser leur fils aîné, le maquignon du Nord, la veuve de Tamanrasset prit congé de son beau-frère et de sa femme. Elle leur fit part aussi de la volonté de sa fille de partager la modeste maison d'une ancienne camarade de fac habitant les vieux quartiers de Tombouctou. L'oncle paternel admit volontiers la chose tout en assurant sa belle-sœur de son profond respect pour la liberté de sa nièce. Car on ne se sacrifie, disait-il, que pour ceux qu'on aime, et le toc aussi brillant soit-il, finit lamentablement fripé dans le caniveau. « Femme de mon frère, ta fille Ourida –que Dieu la prenne en sa clémence- a senti en mon fils l'animal féroce et a raison de fuir sa bestialité. Qu'elle soit bénie ! »

A l'aube d'un jour qui s'annonçait venteux et torride, la vieille Algérienne de Tamanrasset, encore belle et droite comme une lance du Hoggar, étreignit sa fille contre elle et monta rapidement à l'arrivée de la voiture. Elle regardait droit devant elle ; mais Ourida avait saisi le terrible éclat de la peur dans les yeux de sa mère. Elle ne savait pas alors qu'elle la voyait pour la dernière fois

La jeune fille longeait à petits pas une rangée interminable de mesures faites d'objets incroyablement hétéroclites : des poutres, des pans de parpaing, des portières de voitures, de la tôle ondulée hérissée d'énormes pneus de tracteurs ou de camions, de carcasses squelettiques de bicyclettes, de branchages ou de palmes desséchées. Des

égouts à ciel ouvert couraient dans les venelles obscures en exhalant leur insidieuse pestilence. Sur ce bidonville de la désolation et de la honte où les rats défiaient de leur insolence les hommes, le soleil n'allait pas tarder à se lever. Un soleil qui depuis longtemps avait cessé d'apporter aux damnés la chaleur, le réconfort et l'espoir.

Elle avait la gorge serrée, mais la tête froide. Elle vit patrouiller au loin, à la frontière de leur compétence territoriale, des flics en uniforme. Même dans leur sommeil peuplé de nourriture, de molosses, d'armes à feu ou de machettes, de passeurs et de noyades, ces dormeurs restent suspects de désirer la lumière. Toute la lumière qui leur est due et qu'ils conquerront peut-être un peu à leur réveil.

Surgissant d'on ne sait où, un épicier ambulancier rangeait sa charrette le long de la route envahie par le sable et, d'une seule main ouvrait son parasol. Puis à l'adresse des premiers arrivants, il claironna, péremptoire et déjà furibond : « Devant ma boutique, je ne veux voir qu'une file rectiligne. Vous serez servis par ordre d'arrivée. Les malades de la resquille iront ailleurs. Dans ma boutique, ils n'ont aucune chance ! Du calme, la marmaille du péché ! » De l'autre côté de la route, un chien abandonné, aux côtes saillantes écoutait, intrigué, le discours martial de cet homme aux prises avec les éléments.

L'animal se lassa de la scène et se mit à dévisager les uns après les autres les rares passants du petit matin. Il attendait peut-être l'arrivée de son bienfaiteur habituel. Soudain, le cabot disparut dans un nuage de poussière et de gravillons : son nourricier, un pied-bot en guenilles, venait d'apparaître au loin, un petit baluchon d'os et de croûtons à la main. Des rabatteurs en sueur allaient et venaient dans tous les sens en

criant « Gao, Bamako, Kidal ! Plus que deux places pour Gao et une seule pour Bamako ! »

Ourida alla s'asseoir sur un banc en fer, près d'un groupe de femmes toutes flanquées de leurs petits. Les uns réclamaient à tue-tête un surplus de tétée sous le regard faussement indifférent de leurs mères ; les autres, sachant à quoi s'en tenir, s'abandonnaient à l'euphorie du jeu et aux rires en cascades.

Du fond de sa baraque, construite dans un mélange de pisé et de gravats, le jeune cafetier luttait victorieusement contre la misère en arrosant d'innombrables pots de basilic et de menthe. Du sol en terre battue, se dégageaient la fraîcheur et la propreté. Ourida sourit au jeune homme, comme pour le remercier de tant de bonheur et de bon goût : le propriétaire des lieux, comme l'aimaient l'appeler ses amis, les sans-travail, faillit tomber dans les pâmes. Jamais une fille ne lui avait souri avec autant de lumière et de vérité dans les yeux : l'amour, les filles, il s'en était un peu lavé les mains. « Que des regards envieux ou cupides, apeurés ou sordides, calculateurs ou provocateurs », confiait-il souvent à son fidèle ami de tous les temps, le maréchal-ferrant Ismailou Baba Habré. Il avala douloureusement sa salive, se racla la gorge et demanda à l'arrivante ce qu'elle désirait :

- Un grand café au lait mon frère, du lait de chèvre. Sans cela, je ne prendrai rien. Quel bel endroit tu as là ! Propre et beau ! En plus de la simplicité ! Bravo ! Pas un seul insecte volant ! Rien que de la brise parfumée à la menthe et au basilic !

- Et au jasmin, ajouta Hussein qui émergeait peu à peu de son émotion silencieuse. Tu sais, il n'y a rien de pire pour ces crapules volantes que le basilic et la menthe. Ils en perdent le Nord et leur aptitude au vol pour se mettre à ramper comme des grabataires. Ah ma sœur ! Ce que je peux les haïr, les insectes ! Qu'ils soient volants, rampants ou couchants ! Ton café ! Je l'ai complètement oublié !

Ourida sirotait son café-crème dans la paix feutrée du petit matin. Les femmes et leurs marmots étaient partis depuis longtemps. Des chats efflanqués, épouvantés par l'irruption intempestive d'un troupeau de chèvres, cherchaient refuge dans le creux des pneus ou derrière les seaux d'ordures. Les premiers rayons du soleil déchirèrent sans bruit le voile bleuâtre des résidus de l'aube. Elle quitta son banc en fer, vestige coriace de l'occupation française.

- Au revoir, patron ! Je reviendrai sûrement avec mon amie me rafraîchir à l'ombre de ton basilic.

- Tu seras la bienvenue.....

- Ourida !

- Hussein, murmura-t-il, la voix presque éteinte.

Bien qu'elles ne se soient pas vues depuis plus de trois ans, Ourida et Maya retrouvèrent le plus spontanément du monde le même élan de l'amitié fondamentale, de sympathie et de complicité. D'emblée, dans le patio de sa maisonnette, encore assoupie dans la douce tiédeur parfumée des clous de girofle, ce ne fut qu'explosions de rires, d'accolades, d'embrassades :

- Je me demande si j'ai bien fait de t'apporter des cigarettes. Tu fumes toujours comme une cheminée !

- Arrête ton discours écolo que je connais par cœur ! Ourida, je sais que tu as raison mais je ne peux me passer du seul plaisir qui me reste. Plus de boulot ! Plus de petite sœur ! Quant au mari, je ne dirai pas que je l'ai perdu car je l'ai viré de mon propre vouloir. Je n'aime pas les flics tortionnaires de la police politique. Ne parlons pas de leurs maîtres. Mais avant d'en venir à ma vie avec ce brillant officier soudain passé aux puissances de l'argent et de la corruption, parle-moi un peu de toi !

- Ton fiancé de l'Académie Militaire ? C'est bien de lui dont tu me parles ? C'est ahurissant ! Simplement ahurissant ! Ses discours enflammés sur l'inégalité criante de la répartition des richesses dans les pays dits pauvres, ce n'était donc que « mal de jeunesse qui passe » !

- Oui, Ourida, oui. La trahison des hommes est imprévisible, même si elle reste, comme de tout temps, monnaie courante. Cependant, les hommes ont toujours tenu la trahison en horreur en la châtiant avec la dernière rigueur. A l'ennemi, ils opposent l'arme du combat loyal ; aux traîtres, ils opposent l'arme du mépris. Mais le problème avec ceux-là, c'est qu'ils survivent à tout en végétant dans la fange de leur désertion. Les bourreaux en uniforme ou en civil vivent des reliefs des ripailles de leur maître, un despote obscur qui passe des jours à s'empiffrer et à attendre, en tremblant, son digne successeur. Tu te rappelles, Ourida, de ce qu'aimait souvent dire ce militant du verbe et du vent : « Nos peuples ne se libéreront de la dictature et de la pauvreté que le jour où ils auront fertilisé le désert, que le jour où ils interdiront à l'impérialisme mondial l'accès à nos plaines et à nos mines, à nos forêts vierges et à nos fleuves. Ce jour-là sera alors le jour

de notre liberté reconquise.» C'est cet homme-là qui pourtant, peu d'années plus tard, arrachera à la pince les ongles des militants avant de les achever la nuit dans les champs. Je l'ai donc vite quitté. Mon contrat d'enseignante a été résilié sans le moindre motif. Mon arrestation et mon accusation en tant « qu'agent dangereux du terrorisme international », je les voyais venir. Je fourrai alors mes livres, quelques vêtements de rechange et partis à l'aéroport. Dans le pays qui est le mien, on m'accueille avec beaucoup de fraîcheur et de sous-entendus. On ne me mit pas en prison, mais on me fit mourir de faim. Pas de travail et de la filature en permanence. De professeur d'anglais, je me métamorphosai ex-nihilo en bouquiniste sur les marchés de la ville. Ourida, l'idée de m'embarquer sur l'un de ces rafiots de la mort me tараude de plus en plus le cerveau. Avant le prochain hiver, tu auras cessé, ma brave, de me voir trimbaler mes livres d'un marché à un autre, à la recherche de lecteurs fantômes. Je serai partie errer sur ces rivages où l'attente du lendemain est encore possible. Car ici sur les bords du Niger, notre ancrage et notre refuge, les jours nous sont désormais comptés et l'espoir a déserté les prairies de nos cœurs. A l'exemple de la multitude désemparée, je m'en vais désertier, ma honte secrète tapie dans les entrailles.

- Maya, tu vas partir. Tu vas braver la mort, la clandestinité, le harcèlement et la rage des petits flics éméchés. I

- Oui, tout cela et bien d'autres choses encore. Je vais tout voir, tout regarder. Mais seuls ma conscience et mon destin auront le dernier mot. Je t'ai suffisamment assommée avec mes histoires qui ne donnent jamais le sommeil. Parle-moi de toi :

- Rien de bien épanouissant. Mon père, qui gagnait confortablement sa vie en réparant les engins agricoles tenait à mes études. Après l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Alger, je m'inscrivais en licence de physique que je viens d'obtenir cet hiver. Quelques semaines plus tard, mon père nous quitta sans préambule. Ni fanfare. Ce fut un coup terrible pour ma mère. Dominant ses larmes, elle se disait d'une voix blanche, à peine audible : « Ta dernière demeure est à mes côtés, et non ailleurs ! Personne ne te ravira à moi, même dans la mort ! Dans la douceur et l'amertume de nos jours, la trajectoire de notre amour ne s'est jamais lassée du tiède ronronnement du temps, mais en brisait l'armure et le carcan. Le sable de mon désert est aussi le tien. Je veux sentir ton ombre errer en moi. Toi qui fus ma fière colonne, mon rempart et mon soutien, je veux t'avoir près de moi pour m'abandonner, sereine et soumise à la loi de l'absence, aux murmures assagis de notre amour. » Jamais, je n'avais vu ma mère dans un tel état. Elle n'était plus que silence déchirant, esseulement et prostration et, de rares fois, cris et effondrement. Elle errait dans le patio, dans les chambres, au seuil de la grande maison, à la recherche de son affectif désarçonné, émietté, ruiné. Et comme se reprenant, elle me serrait fortement dans ses bras gracieux en s'abandonnant au plus absolu des silences. Nous devions donner son dû à la tristesse, semblait-elle me dire. Au quarantième jour, dans la nuit dense d'un désert sans lune et sans étoiles, nous partions pour Tombouctou. Dans son immense douleur, ma mère n'oubliait pas qu'elle avait à gérer les affaires de sa fille fraîchement diplômée de l'Université d'Alger. C'était là du moins ce qu'elle s'assignait comme impératif majeur.

- Ourida, je te retrouve toujours aussi percutante dans tes analyses, toujours aussi intuitivement suave dans l'approche psychologique de tes personnages. Mais, dis-moi, comment ça va du côté sentimental ? Ta liaison avec cet étudiant algérien que tu semblais aimer continue ?

- C'est du passé ! Un passé dont je ne me revendique pas, ni en bien ni en mal. Ce n'était pas du tout une liaison, comme tu le dis ! Ce n'était qu'une suite de rencontres où dominaient, crus et incommodes, fastidieux et presque obscènes, la force de l'habitude, la platitude et l'indigeste, les pulsions sonores et impudiques d'une sexualité mal étouffée. J'ai cessé de voir cet homme le jour où je surpris dans son regard toute la charge libidinale qui oppressait sa mécanique animale. Je n'étais pour ce taureau colérique qu'un amas de viande dans lequel il rêvait de s'anéantir. Je ne pouvais donc rien partager avec lui, rien construire car il ne savait que percer des routes et jeter des ponts. C'était honorable et fort utile, mais pour moi, c'était peu. Bon, ce ne fut là qu'un petit vent assez désagréable qui ne laissa aucun dégât. Je m'en suis sortie entière, indemne, intacte.

## II

Ourida et Hussein marchaient à petits pas côte à côte, dans le silence de la complicité absolue et l'appréhension réprimée d'un inconnu sans nom et sans visage. Un petit vent, timide mais encore brûlant, agressait avec l'insistance d'un marchand de pacotille la peau déjà rêche de leur visage. La nuit dense d'un printemps vieillissant s'estompait dans l'orgueil de son indifférence contre les murs presque à ras de sol du faubourg. Ils marchaient l'un près de l'autre, l'un contre l'autre, solidaires et taciturnes, éblouis par la lumière d'une mer plate encore aphone. Des petits garçons traînaient dans les venelles sordides, sourds aux appels de leurs mères. Ourida, furieuse et ahurie devant tant d'insubordination, saisit au hasard leur chef de file et lui frictionna énergiquement les oreilles :

- Tu n'entends donc pas les hurlements de ta pauvre maman qui s'égosille à t'appeler ? Rentre vite à la maison !

Epouvanté, le cœur battant et les oreilles en feu, le garnement fila comme une flèche. Le reste de la bande, des garçonnetts aux yeux pétillants d'intelligence et à l'espièglerie intarissable, ne fut plus que fuite éperdue, halètement, bruissement de tissus malmenés, impact sourd de pieds nus sur la terre assoiffée du faubourg. Les premiers coups de ceinture firent hurler l'enfant rebelle qui, pour arrêter le supplice, feignit l'évanouissement et révolta les yeux. C'était du moins ce qu'Ourida imaginait se dérouler derrière ces murs que la superbe et le cynisme de l'Histoire avaient humiliés et rapetissés.

- Cet enfant fera un bon meneur d'homme et un bon comédien.

- Peut-être bien, Ourida, si les sergents de la place ne l'assassinent pas avant.

Le vent tiède de ce crépuscule printanier s'engouffrait sans rage et sans bruit dans les venelles de ce faubourg de pauvres. Des chèvres chétives, sans beaucoup de lait s'entêtaient à vouloir passer les premières dans les goulots d'étranglement de ces ruelles. Des chiens aux côtes saillantes et à l'allure sournoise quittaient à bride abattue les maisons de la misère et de l'enfermement. Ils répondaient ainsi, jour après jour, à l'appel pressant de leur instinct grégaire ou à la hantise d'un complément de pitance toujours désiré, mais jamais déniché.

Alors que commençaient, çà et là, à monter dans l'air du crépuscule les relents suspects d'un mélange d'égouts à ciel ouvert et de jasmin, de févettes bouillies et de poussière, Ourida et Hussein virent apparaître à l'angle d'une maison en ruines la masse agressive d'un tout-terrain à la couleur ocre

volontairement ternie. Un petit homme, grincheux et mauvais comme un cobra, se tenait assis sur le marchepied du véhicule en tirant goulûment sur sa cigarette. Il reconnut tout de suite à leur allure ses premiers passagers. En homme rompu à toutes les roueries et astuces du grand banditisme, il vit en eux l'os dur et la détente rapide propres à la gente intègre. Maître de ses émotions, le passeur fit vite profil bas et devint soudain ange en chair et en os :

- Bonjour les amis ! Vous êtes la ponctualité même !
- Bonsoir ! On démarre, non ? lui demanda Ourida sur un ton glacial.

Par derrière de maigres monticules de détritrus, deux silhouettes essoufflées surgirent en agitant énergiquement les bras :

- Les voilà ! Nous démarrons à l'instant. Nous serons à Kidal peu avant le lever du jour. Inchallah !
- Inchallah, ya Rab, vous qui êtes notre appui et notre recours, se dépêcha d'ajouter le dernier arrivant aux tempes grisonnantes.

Quant au reste de la prière, il en marmonna quelques vagues syllabes puis se tut en se mouchant copieusement dans la gorge sans oublier de surveiller de près ses voisins immédiats. La masse ocre mate du tout-terrain glissa lentement le long d'une ruelle bordée de taudis sans lumière et déboucha sur le ruban blanchâtre de la route de l'Est. Le moteur légèrement sollicité se lança alors à l'assaut de l'espace et de la nuit. L'air se rafraîchissait peu à peu et Ourida gardait les yeux ouverts. Hussein luttait sans raison contre le sommeil, puis finit par s'y abandonner dans la jouissance la

plus totale. De temps en temps, Ourida lui donnait de petits coups de coude dans les flancs et les côtes en feignant l'indignation :

- Tu dors déjà ? A ton âge ? Et sans le moindre scrupule ?

- Tu peux aller me dénoncer à la police, si ça te chante. Pour rien au monde, je ne me priverais des délices de ce petit somme. Adieu, mon amie.

- Tu parles de petit somme ! A d'autres !

L'immensité de la nuit sans lune et sans étoile saisissait toute chose dans l'indifférence de son étreinte silencieuse. Seul émergeait de cette tranquillité astrale le ronronnement régulier d'un moteur choyé par son maître. Les dormeurs dormaient, le chauffeur mijotait ses petites crapuleries. Ourida lui jetait de temps en temps de brefs regards assassins ; mais elle finit par s'abandonner au souvenir de ses veillées avec son amie Maya. Des veillées tristes, sans larmes et sans vin, où Maya, la bouquiniste ambulante de Tombouctou, lui livrait crues les péripéties fracassantes de la vie de Soniatou, son unique sœur dont elle avait perdu la trace à Dakar depuis quelque cinq ans. Le dernier arrivé, ne finissait pas de s'enfoncer dans ses ronflements, ponctués de sinistres saccades sifflantes. Ourida lui envoyait alors de violents coups de genou dans le dos de la banquette. Un coup de rotule particulièrement meurtrier réveilla l'ogre qui hurla en se tenant d'une main le bas du dos :

- C'est la douane ? La garde nationale ?

- Non, c'est un gros nid de poule. Cette piste n'a pas fini de nous en faire voir. Rendors-toi maintenant, mon frère, mais arrête de ronfler.

Ourida débita sa dernière phrase sur le ton de la mise en garde. Une légère inquiétude pointait dans l'acquiescement du dormeur. Le silence de l'attente s'installait de nouveau dans la cabine. Une franche fraîcheur engourdisait et raidissait même toute chose, annonçant par-là, le froid glacial des petits matins du désert. Ourida s'emmitoufla un peu plus dans sa couverture en jetant un coup d'œil sur Hussein. De ce côté-là, tout allait bien : son compagnon semblait, dans son sommeil, courtiser les corneilles en leur sifflotant des airs venant d'un autre monde.

Ourida n'avait pas sommeil. Le thé à la menthe bu à profusion la veille y était peut-être pour quelque chose. Pêle-mêle, des images parfois drôles, d'autres tragiques, se bouscuaient dans sa tête dans l'incohérence et l'impromptu d'un jeu de chiots déchaînés : la mâchoire pendante et le regard ahuri de son voisin lui rappelait un triste maquignon en chèvres et en gnous dont elle refusa de devenir la femme.

Dans la succession chaotique de ces bribes de souvenirs limpides, Ourida vit se dessiner à travers ses yeux mi-clos la silhouette de son camarade d'amphi qui l'épiait, caché derrière une plante grimpante : l'horrible voyeur qui passait son temps à la déshabiller du regard, était là. Elle recula dans son siège, prête à lancer son cri de guerre, prête à frapper. Mais une douce sensation de quiétude l'enveloppa tout entière quand elle abandonna son corps, au milieu du petit verger de la maison maternelle, aux effluves de basilic et de menthe, aux caresses mordillantes du soleil automnal se faufilant à travers les palmes.

Le grand gaillard grisonnant se mit subitement à ronfler. De la manière la plus éhontée qui soit sans préalable,

sans scrupules. La désinvolture du dormeur était totale. Suffoquant d'indignation et de colère rentrée, Ourida lui envoya deux bons coups de genou dans le bas du dos. Morphée lâcha alors son étreinte et le pauvre passager de lancer :

- C'est la Garde Nationale ? C'est la Douane ?

- Pas de panique ! Pas de panique ! Ce n'était qu'un nid de poule, lui dit-elle, en partant d'un long rire saccadé qu'elle arrivait du mal à maîtriser.

A travers la vitre latérale droite, Ourida s'attardait, pensive et inquiète, à regarder doucement poindre les premières lueurs. Une modeste clarté, pâle et indolente, tremblotante et indécise, ajoutait à la petite peur incrustée au creux de son ventre une note de tristesse soudaine. Les sombres espaces nus que le vent du désert avait calcinés, s'offraient à elle à l'infini dans les convulsions d'une valse effrénée. Ourida comprit alors que le chauffeur s'enfonçait résolument dans les méandres protecteurs d'une piste dont il connaissait toute l'intimité.

- Kidal n'est plus bien loin, annonça le transporteur, un cobra placide.

Les dormeurs dormaient et Ourida ne daigna lui répondre. Ce n'était pas avec ce reptile qu'elle engagerait la conversation. Au détour d'une grosse dune violemment balayée par la rage soudaine d'un vent matinal, surgit l'arc rougeoyant du soleil. Ourida crut voir alors, à travers ses cils sans fard, le visage de Soniatou, la sœur cadette de Maya. Un visage qui en disait long sur la détermination, coriace et sans appel de la disparue. Ce visage qu'Ourida n'avait vu qu'en photo se présenta à l'errance vagabonde de ses souvenirs

généreux et solidaires : elle accueillit la jeune fille au seuil de ses malheurs futurs et la serra fortement contre elle sous les rayons d'un soleil encore froid.

Lorsque Maya hébergea Soniatou dans son petit logement de Dakar, elle réalisa très vite que rien de bien enivrant ne s'était produit à Tombouctou. Des sentiments prémonitoires de catastrophes en puissance l'assaillaient la nuit dans son lit, pendant ses heures creuses à la salle des professeurs, tout au long du chemin tortueux et fortement ombragé menant à son lycée, ou même en scrutant, sereine et transie de remords, le profil en couteau de son mari soudain métamorphosé en tortionnaire de la police politique. Soniatou, plus tard Sony pour les intimes, avait en effet largué les amarres en s'acoquinant, une fois sa mère enterrée, avec un vieil aventurier portugais, proxénète de haute volée à l'occasion et chercheur professionnel de vieux manuscrits. Le parfait pillard de patrimoine. Fils d'un riche propriétaire de flottilles de pêche du Sud du Portugal, Augusthino Dacosta Delgarve étudia dans sa jeunesse les langues orientales dont l'Arabe à l'Université du Caire. A sa dernière année d'études, le jeune homme rencontra dans un bar malfamé un étrange aventurier texan qui, en riant semblait sangloter. L'Américain que la nature avait dramatiquement doté d'une paire de crocs de fauve, ne quittait pas d'une semelle l'héritier prodigue. C'est ainsi que la part d'héritage d'Augusthino Delgarve fut dilapidée : dans les bras des prostituées russes de Tel-Aviv puant la mère indigne et la vodka, ou encore le giron gras des pétasses du Caire sentant la prison de femmes et ses poux. Un jour, par un temps tiède et pluvieux où le Nil pleurait à chaudes larmes sans bruit à travers son delta, les deux pillards

quittèrent la mégapole des cavaliers bleus pour le Mali. Dans leurs valises, se terrait, captive mais incandescente, la mémoire connaissante de ceux que la faim dévore crus. Très vite, les deux pillards mirent sur pied un réseau d'agents collecteurs de vieux manuscrits arabes. Dacosta Delgarveet son compagnon texan, un certain Fred Callaghan, opéraient à partir de Tombouctou, ancienne ville de prospérité et de savoir. La pauvreté était grande, et l'ignorance aussi, ce qui rendait les affaires encore plus florissantes. Mais un jour, un caravanier touareg vit scintiller de loin une intense lumière fixe. La chose n'avait rien de bien ordinaire. Il sollicita sans ménagement sa monture et arriva au pied d'un énorme rocher noir. Sur la paroi ouest de l'imposante masse de silex, était attaché le cadavre en décomposition d'un homme. Une odeur insoutenable, pestilentielle se dégageait de Fred le Texan. Une nappe de mort et de pestilence enveloppait l'amas de chair sanguinolente où grouillait une laborieuse vermine verdâtre. L'arrivée impromptue de l'intrus avait dérangé la frénésie festive des rapaces immondes. Le meurtrier de Fred, homme des basses besognes et du renseignement à petit prix, ancien gardien de vaches, nouvellement gagné à l'atmosphère feutrée des bars dits branchés, n'étaient pas des enfants de chœur. Oh que non ! En l'attachant par les mains et par les pieds à quatre pieux solidement ancrés dans le silex de la roche, en crucifiant le supplicé juste au moment où les vautours du désert commençaient leur patrouille macabre, les bourreaux perpétraient là la pire des cruautés. Le chamelier comprit très vite que c'était là l'horrible forfait des trafiquants, et que la vive lumière immobile était celle des boucles des chaussures du supplicé.

Dacosta D'Algarve fit main basse sur le butin laissé par son comparse. Ses affaires s'en trouvèrent encore plus prospères mais il ne tarda pas à rencontrer l'abandon, l'esseulement et l'effondrement. Lorsque sa femme, Daniela Bengorbatache, apprit l'existence du bâtard qu'il avait eu d'une aventurière de Sao Polo installée dans la ville, elle prit sa vieille Dodge et disparut dans le désert, en direction du Nord. Sans vocifération, sans esclandre. Rien que le silence écrasant du mépris et les ravages secrets du remords. Elle alla se ressourcer dans la chaleur des lieux de son enfance, à la maison paternelle sur les rivages de l'Océan. Mais en sortant d'une longue et douloureuse maladie, Daniela ne retrouva plus jamais l'usage de ses jambes. On dit que son père, le seul être qui l'aimait sans concession et sans calculs, venait souvent par les belles nuits d'été la faire rire aux larmes. Ils aimaient s'adonner à cet exercice, car il y allait de leur survie. Quant à Dacosta D'Algarve, après une dépression et quelques barriques d'alcool, il fit peau neuve et refit surface, tel un reptile après la mue. C'est alors qu'il fit la connaissance de Soniatou, une belle lycéenne de classe terminale. Elle lui avait été présentée par une espèce d'entremetteuse portugaise, femme de ménage chez les nouveaux colons de la place. Soniatou ne savait pas qu'elle tombait entre les mains d'un sinistre pillard de patrimoine, cynique et arrogant.

Le tout-terrain peinait en amorçant un virage en pente abrupt. Puis, dans un vrombissement soudain rageur et une puissance mécanique sans faille, le véhicule se mit à dévorer la montée sablonneuse. L'autre versant de la colline était en pente douce. Le chauffeur leva le pied sur la pédale et le frein moteur se mit en œuvre. Le balancement souple du tout-

terrain encore grelottant de son aventure nocturne, ajouté à la pâle lueur du soleil de l'Est, figeait les fugitifs dans l'attente de l'accomplissement de leur destin.

L'image du visage de Soniatou s'effiloçait doucement dans le cerveau embué d'Ourida qui sortait peu à peu de sa torpeur. La voiture s'arrêta. Une femme et une fillette accompagnées d'un vieil homme, se tenaient sur le bas-côté de la piste :

- Fatimatou Bent Salem ? lança le chauffeur d'un ton désagréable.

- Oui, c'est bien moi. Et voici ma fille Amina.

- Montez !

La jeune femme embrassa son vieux père avec beaucoup d'émotion. Après avoir serré fortement dans ses bras sa petite fille, le camelot des rues de Kidal disparut en claudiquant derrière un terne bouquet d'arbustes. Dans la cabine, le ronfleur impénitent n'arrêtait pas d'observer à la dérobée les nouvelles arrivantes. Il ne s'aperçut pas qu'Ourida l'épiait. Son regard surnois et manifestement malveillant ne lui échappa pas. « Je l'aurai à l'œil, ce sale voyou, se promit-elle. » Un peu avant l'arrivée à Kidal, les derniers ronflements du dormeur mirent en colère Ourida. Elle lui envoya alors dans le dos une volée bien dosée de coups de genou qui le fit hurler :

- C'est la Douane ? C'est la Garde Nationale ?

- Oui, mon frère, c'est la Garde Nationale cette fois ! Ça te va ?

Une vague ébauche de garde, un semblant d'uniforme kaki enfilé à même la peau avançait lentement derrière les vitres latérales, l'œil faussement féroce. Mais le Dura lex Ced

Lex de l'homme de loi, encore simple supplétif corrompible à volonté, n'impressionnait nullement les voyageurs. Le stagiaire portait des sandales taillées dans de vieux pneus de voiture, ce qui donnait à sa démarche la pesanteur et l'indifférence ennuyée d'un chameau lourdement chargé. Le chauffeur s'éloigna rapidement avec le chef, en négligeant de saluer le subalterne caoutchouté. Par contre, il le gratifia d'un regard meurtrier que seule pourrait expliquer la lâcheté de son auteur. Palabres interminables ponctuées de serments mensongers, d'invocations divines ou vengeresses sans pardon opposaient avec une véhémence toute calculée le gradé et le chauffeur. Le supplétif, lui, perdait son temps à s'enliser dans une mise en scène qu'il semblait ne plus suffisamment maîtriser. Il n'arrêtait pas en effet de tourner autour du tout-terrain en lançant de temps en temps aux voyageurs un regard dans lequel tous sentaient le mauvais jeu, la feinte, l'illusion. Les fuyitifs suivaient le manège du « fin limier », la malice dans les yeux et le sourire aux lèvres. Mais lorsqu'Hussein vit soudain l'homme de loi partir en flèche, paniqué, désespéré et déjà certain de sa ruine finale, il réprima l'immense éclat de rire qui sommeillait en lui. Une masse informe de couleur kaki gigotait dans l'air. On ne voyait émerger de cette chose étrange catapultée dans le vide que deux pieds poussiéreux chaussés de sandales en caoutchouc. Dans sa chute, le pauvre malheureux se cogna le front contre les écrous de la roue. Une petite bosse bien mignonne lui poussa instantanément entre les yeux. Hussein communiqua son fou rire à Ourida qui s'en donna à cœur joie en feignant de fouiller dans son sac à dos.

- Ah bon ! Ah bon ! La journée s'annonce bonne. On est de bonne humeur, hein ? Tout le monde descend, bagages et pièces d'identité à la main, glapit le supplétif en se dépoussiérant.

De très mauvais gré mais sans colère, ils s'exécutèrent tous avec une lenteur de mollusque moribond. Les rires étouffés semblaient les avoir paralysés. On cherchait aussi par-là à mettre hors de ses gonds ce maréchal de la nudité et de la faim.

- Grouillez-vous bon Dieu ! beugla le garde au bord des larmes.

- Doucement l'ami, doucement ! Dieu n'aime pas les gens pressés ! Et puis, nous, on n'a pas de panthère aux fesses !

Cette réplique d'Ourida, dite sur le ton de la citation coranique, fit immédiatement son effet sur le flic aspirant qui se calma aussitôt. De plus, il était temps pour lui de mettre en œuvre la seconde étape de son plan de pillage. Il prit alors les cartes d'identité des voyageurs et alla se servir du capot du moteur comme table de travail. Il réalisa très vite que sa victime était d'emblée toute désignée. Le métier de fripier ambulante, si du moins c'en était un, cadrerait parfaitement avec l'entreprise criminelle de l'apprenti homme de loi. Il ajouta alors sans le moindre scrupule le nom du ronfleur sur la liste des recherchés.

- Eh là-bas ! Oui, toi. Amène-toi. Amène-toi. Laisse le gosse là où il est. Viens un peu par ici.

L'ancien fripier maîtrisa son émotion et avança d'un pas assuré. Il se savait à l'abri de tout souci du fait de ce petit flic en guenilles. L'argent, il l'avait sur lui. Une somme assez coquette pour ce petit crève-la-faim.

- Tu sais l'ami, tu n'iras pas à Tripoli. Mais à Kidal, sûrement. Là-bas, à la prison centrale, tu resteras au frais pendant... pendant...voilà, pendant cent cinq jours. Ne te fais pas de bile pour la nourriture ! A chaque coucher du soleil tu auras droit à une gamelle d'eau chaude où batifoleront trois ou quatre pois-chiches. Tu auras droit aussi à un pain entier, mais rassis hélas !

- Ça va, ça va, l'ami. Ces paradis-là, je les connais comme ma poche. Mais dis-moi, vieux, ces derniers temps, je n'ai comparu devant aucun juge. ! Alors mon vieux, ces cent cinq jours, hein..... ! Je te le dis franchement mon frère, les cent cinq jours de prison, c'est du vent !

- La contumace, tu sais que ça existe ? dit froidement le supplétif en détachant de sa ceinture une paire de menottes hérissées d'aspérités tranchantes.

Le sadisme de l'apprenti policier s'affinait avec le temps !

- Te presse pas mon frère ! J'ai prévu un petit quelque chose pour toi et les enfants. Que Dieu les bénisse et te les garde. Tiens !

- Il y a combien dans l'étui de cigarettes ?

- La moitié de ce que j'ai.

L'agent faisait semblant de fouiner dans sa paperasse. Il feignait l'hésitation, le cas de conscience même. Mais il jubilait de cette si bonne affaire. Il se promet un festin de coquelets grillés à la braise agrémentés, en guise d'orgie, d'une belle paire de têtes de moutons cuites à la vapeur. Le tout sans que le brigadier en goûtât le moindre menu morceau !

Ce châtiment à infliger à son supérieur, il se le promet aussi avec beaucoup de ferveur et de résolution. « Pas le moindre

petit bout de coquelet à ce brigadier en carton-pâte ! » se jurait-il en rendant les papiers à l'ex-friper.

Ourida et Hussein avaient tout vu, tout compris ! La rançon touchée par le brigadier ne leur avait pas échappé non plus.

- Tu vois bien Hussein que c'est nous les pauvres, les ombres fantomatiques de nous-mêmes, qui sommes dévorés crus au bout de cette chaîne alimentaire.

- Oui Ourida, la chaîne alimentaire de la honte, de l'abandon et de l'indifférence !

Rançonnement, chantage et transactions prenaient peu à peu fin lorsque le brigadier appela le supplétif sur le ton du maître absolu.

- Rien à signaler ?

- Tout est en règle, chef !

- Non, pas du tout ! J'ai vu ton petit manège. Maintenant, grouille-toi de me filer le pactole, crétin !

- Mais, chef....

- Un seul mot et tu es aux arrêts de rigueur ! C'est clair ! Ça alors ! Jouer au plus malin avec nous autres ! Tu ne fais pas le poids, tu sais ! Et malgré tes sandales en pneu de tracteur, tu n'es pour moi qu'un petit souffle de vent. Tu es.....

- Ça va, chef, ça va !

- Bien !

Le brigadier se tut et son subalterne aussi. Celui-ci se dit qu'après tout, il lui resterait de quoi s'offrir le festin auto-promis. Un rapide calcul mental et le voilà assuré des services de la grosse putain qui hantait ses nuits. Il rejoignit vite son supérieur, irrésistiblement catapulté par le poids de ses sandales. Quant au ronfleur si cruellement rançonné, il

n'arrêtait pas de crier intérieurement vengeance, les mâchoires serrées et le crâne bouillonnant. « Je lui salerai la peau ! Je la lui tannerai pour en faire un tambour ! Je l'étriperais, ce sale tenancier de bordel clandestin ! A mon retour d'Italie, lui et ses maudites pensionnaires aux flasques mamelles sentant l'encens ambré des morts ne seront plus de ce monde. » L'homme, délesté de la moitié de ses économies, s'était en effet rappelé sa dernière rixe au cours d'une beuverie monumentale, avec le propriétaire des lieux, un quartier de viande bovine exhibant une forte parure d'or et d'ivoire. Le marchand de rêves à l'alcool frelaté reçut un méchant coup de tesson de bouteille au cuir chevelu. Il en eut la berlue et des crises de pleurs à fendre le cœur des plus coriaces. Le ronfleur prit peur et abandonnant sa femme et son beau-fils, alla se réfugier chez sa vieille tante, mendiante par saison sèche dans les rues populeuses de Tombouctou. La victime porta plainte et son agresseur fut condamné à soixante jours de prison ferme.

Le tout-terrain brillait de toute sa splendeur sous le soleil printanier encore timide. Les dernières gouttes de la rosée du matin achevaient au bas du pare-brise leur course saccadée. Dans l'immense cour nue de la bâtisse en pisé, stationnaient deux 4X4 et une vieille camionnette rongées par la rouille, mais qui s'entêtaient à ne pas dire leur dernier mot. Un préau fait de branchages et de troncs d'arbres squelettiques courait le long de quatre chambres spacieuses exhalant la fraîcheur de leur ombre apaisante. Au bout de la diagonale sud de la cour jonchée de pierrailles tranchantes et tout inondée déjà d'une clarté aveuglante, se dressait une baraque en bois érodée par l'invisible travail de sape de

pugnaces termites. La cantinière attendait de pied ferme ses clients qu'elle savait irrésistiblement voleurs et génétiquement retors. Mais elle faisait confiance à sa corpulence de lutteuse de cirque et à son regard foudroyant. D'ailleurs, son chien, un bâtard d'une laideur et d'une férocité effrayante, hérita de sa maîtresse le même regard de braise. De sa démarche féline et involontairement dissuasive, Ourida alla acquérir quelques achats à la cantine, en priorité du lait pour accompagner les dattes et les figes sèches.

Une camionnette toute bosselée et cabossée, inlassablement pourchassée par son propre nuage de poussière, surgit dans la cour : de jeunes adolescents à peine sortis de l'enfance, des jeunes femmes, des hommes de tous âges portant sur le visage les sillons profonds de la misère et du chagrin s'y éparpillèrent, les uns emportés par la fougue et l'espoir insensé de leur jeunesse, les autres sceptiques et indolents, rescapés moribonds du naufrage de leurs vies. La cantinière se leva et se déclara en état d'alerte avant de recevoir de plein fouet le premier assaut de cette marée de misère. A l'extrémité de la diagonale nord de l'auberge, une petite file d'attente longeait le muret menant au puits : impatients mais disciplinés, les transitaires vers les rivages de l'Eden faisaient à grande eau leur toilette du matin. Le chien, dressé à la vigilance silencieuse, avait choisi depuis longtemps de se cacher derrière la baraque en avançant seuls un bout de museau et un œil de feu.

Le flux quasi quotidien de cette gente aux abois surgie d'on ne sait où n'avait pas dissuadé, ni même amadoué, ce digne spécimen de l'espèce canine. Puant de toutes ses pores, il se tapissait dans l'ombre pour se livrer à son incorrigible manie

de l'espionnite. Il passait ses longues journées de gardiennage à dévisager un à un les clients de la cantine.

Une dizaine de nattes en alfa tissé grossièrement recouvrait, dans un souci évident de perfection géométrique, le sol en terre battue. Une agréable fraîcheur planait dans la vaste chambre plongée dans la pénombre. De petites ouvertures judicieusement placées à hauteur de plafond aéraient en permanence la pièce. Une atmosphère toute propice au sommeil réparateur. Ourida mangea de bon appétit et sombra aussitôt dans un profond sommeil. Hussein, lui, n'arrivait pas à dormir. Les yeux mi-clos, il regardait avec tendresse sa compagne s'abandonner aux délices du repos. L'image de sa petite buvette dévorée par les flammes se présenta à sa mémoire. Après sa radiation irrévocable de l'enseignement secondaire due à la vindicte d'un inspecteur dont il refusait de serrer la main, Hussein se crut à l'abri du chômage en ouvrant sa petite affaire de cafetier. Mais la lutte sanglante des bandes rivales de la pègre vengeresse eut raison de tout et de tous. La main criminelle d'un pyromane alluma le brasier. Un pyromane sorti tout droit de l'imaginaire criminel du commissaire de police à la solde du milieu. « La main au flambeau flamboyant » « La Colère de Dieu », « Le Feu purificateur » ou « L'incendiaire de la Savane », autant de fictions abracadabrantes que la rumeur publique se plaisait à entretenir tout en sachant pertinemment le fin fond des choses. Car la censure veillait, le gourdin à la main.

Hussein réalisa soudain à travers le filtre dense de ses cils que ce qu'il voyait doucement ramper sur le sol battu n'était autre chose que le corps du dormeur aux tempes

grises. Le soudoyeur du supplétif avançait en ondulant vers sa victime figée dans son sommeil. Le voleur souleva légèrement le haut du corps, tendit son bras au-dessus de la dormeuse et se saisit de son sac à main qu'il dépouilla vite de son argent. Puis, l'homme regagna sa paillasse à l'image d'un sinistre reptile. A ce moment précis, Hussein fendit de toute sa corpulence sur le pillard qui poussa un grognement sourd suivi d'un râle désespéré. Il desserra alors l'étreinte de sa main sur la carotide de l'homme. Sous le regard médusé de la mère et de sa fille, le ronfleur pétrifié dans sa peur de poltron invétéré remit la liasse de billets dans le sac à main de sa victime.

La jeune femme qui faillit perdre le fruit de ses longues années de privations et de dur labeur à colporter d'un marché à l'autre des baluchons de légumes, fondit en larmes. Des larmes de rage et d'incompréhension. Mais elle s'arrêta net et se rua sur l'homme, toutes dents et toutes griffes dehors. Hussein eut beaucoup de mal à freiner la fougue hurlante et écumante de cette furie déchaînée.

- Laissez-le-moi, ce tas de viande sèche ! Laissez-moi le déchiqueter, le désosser ! Aïe, ma petite mère bénie, je le boufferai cru, ce scélérat chauve ! Faire ça à moi ! Moi, la noble descendante de la première lignée du Prophète ! Bien sûr, ce voleur a compris que je n'ai plus d'homme qui me défende. Mais ce que ce salaud ne sait pas, c'est que je vais tout de suite le tuer à coups de genou, à coups d'ongles, à coups de dents.

Ourida, réveillée en sursaut, eut juste le temps de l'attraper par la taille pour l'empêcher de fondre tel un boulet de canon sur le détrousseur des dormeurs.

- Ne t'en fais pas, ma sœur ! Toute chose en son temps. Toi et moi, une fois arrivées à Tripoli, on lui fera sa fête ! Parole de femme ! Je tombe de sommeil. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

Le voleur quitta précipitamment la chambre, en lançant autour de lui des regards d'inquiétude carrément bovins. Il avait peur qu'une volée de coups de manchettes ne vienne s'abattre sur sa nuque. Arrivé au seuil de la chambre, il détalait comme un lapin. Il y allait de son salut. Recroquevillé sur sa natte en alfa tressé, le chauffeur dessinait de son menu corps deux angles droits presque parfaits. Il faisait de son coude plié un oreiller de fortune. Tout le monde dans la chambre savait qu'il feignait le sommeil, même s'il claquait la langue de temps en temps en marmonnant d'absurdes syllabes de son cru. Ourida eut fortement envie d'aller lui infliger une petite tannée « juste un avant-goût de ce qui pourrait lui arriver avant la fin du voyage », se dit-elle en s'esclaffant.

La jeune femme, forte de la promesse vengeresse d'Ourida, se calmait peu à peu et ne songeait plus qu'à dormir, mais non sans avoir glissé sa liasse de billets au fin fond de son soutien-gorge. On dormait ferme dans la chambre de l'ombre apaisante et de la douce fraîcheur. Même le chauffeur, trahi par sa propre comédie. Sous le préau, le soudoyeur aux tempes grises ronflait et sifflait, complètement indifférent à la clarté aveuglante du printemps vieillissant.

Bien avant la fin de l'après-midi, le chauffeur quitta sa paillasse en se détendant tel un ressort. Fort de son pouvoir de décision quant au choix des itinéraires et des horaires, il leur fit part sans ménagement de l'imminence du départ. Le chien, bien campé sur ses pattes et les oreilles rabattues à

l'arrière, les accueillit presque avec plaisir en leur souriant de tous ses crocs. On alla réveiller sous le préau le voleur à la tire et, une bonne demi-heure plus tard, les dernières mesures des faubourgs de Kidal fondaient peu à peu dans l'ocre pâle du désert. En cours de route, le chauffeur leur apprit qu'ils ne passeraient plus par le Nord du Niger dont les raccourcis, jusqu'alors fiables, étaient infestés de pillards. Puis, il leur asséna très vite son décret irrévocable : ils prendraient par des pistes dans l'Extrême-Sud algérien « le trajet jusqu'à la Lybie en deviendrait plus long, mais nos têtes en seraient sauvées », leur assura-t-il.

Le crépuscule saisissait lentement l'horizon dans l'immensité de son brasier ardent. Le jour disparaissait sans bruit et sans tristesse dans la certitude de sa résurrection. Un petit vent à ras de sol, sec et chaud, venait de se lever. Ourida savait depuis son enfance que ceci ne présageait en rien de la tempête de sable. Ce n'était là que de maigres résidus de vents qui, au sortir du printemps saharien, faisaient frémir et un peu grelotter les grains de sable aux premières heures de la nuit. Le chauffeur lança soudain dans le silence de la cabine un énorme juron obscène qui réveilla les dormeurs. Il coupa vite le contact et alla ouvrir le capot. Le moteur chauffait.

- Ton clapet pourri de bâtard, tu vas me le fermer tout de suite ! D'accord ? Il y a des femmes et des enfants, ordures !

- C'est à moi que tu causes l'ami ?

- Oui, voyou d'occasion, voyou de pacotille. C'est bien Hussein de Tombouctou qui cause au fils de prostituée que tu es. Maintenant, écoute-moi, encore un mot, un seul mot et je te cramerai les poils du nez !

- Ça va, ça va ! C'est le circuit de refroidissement. Il va falloir changer ce thermostat et faire la vidange. Ce sera fait au lever du jour.

Le chauffeur se cala sans ménagement dans son siège, se banda les yeux et se tut. Il semblait dormir depuis longtemps. Le soudoyeur du supplétif était visiblement content de l'aubaine. Ourida le vit s'incruster avec beaucoup d'application dans le creux d'une petite dune sans envergure et s'abandonner à la jouissance d'une bonne nuit de sommeil.

- Ourida, tu as sommeil ?

- Non, non, pas du tout. Je pense souvent ces derniers temps à Soniatou, la sœur de Maya.

- Oui, oui, bien sûr. La jeune lycéenne de Tombouctou disparue à Dakar. Sa sœur Maya en a été très affectée. Je me le rappelle bien.

- Oui. Maya en pleurait de rage et d'impuissance. Tu t'imagines un peu que Soniatou n'avait pas encore dix-huit ans ! Je suis persuadée que ce Dacosta Delgarve y est pour quelque chose.

Un silence chargé de peur et de rancœur obscures se fit dans la cabine. Ourida se blottissait contre le flanc de son compagnon. Elle sentait sa respiration se diffuser et se fondre en elle. Elle se laissa voluptueusement entraîner par le courant aphone d'une quiétude plate, sans relief et sans écho. Tout autour d'elle, les êtres et les choses, semblaient avoir été saisies par l'étreinte métallique de la nuit bleue. A l'image des grands rochers noirs jetés çà et là dans la solitude du désert, la masse sombre des fugitifs se pétrifiait dans le silence du temps, en attendant l'ultime anéantissement. Un maigre croissant de lune, laid et cynique, arborait sa courbure effilée

en regardant dormir dans son creux le soudoyeur du supplétif.

Ourida gardait les yeux grands ouverts dans l'immensité et le silence de la nuit du désert dont elle semblait veiller le sommeil incertain. D'intenses bouffées d'angoisse montaient par saccades à l'assaut de sa poitrine et de sa gorge. Vite, elle se ressaisissait alors en inspirant profondément et en se calant encore plus fort contre le flanc de son compagnon endormi.

Depuis le départ précipité de Maya pour Lampedusa, un été plus tôt, l'image des esquifs de la dérive et de la mort n'arrêtait pas d'aiguillonner, de titiller l'imaginaire d'Ourida. Maya, sans plus de travail, sans plus de classe où semer les grains de l'espoir et de la lutte, lasse de vendre des bouquins d'occasion que plus personne ne pouvait ou ne voulait lire, était à bout de souffle. Sur les rives du fleuve, près d'un champ de ruines, elle vit mourir dans la lucidité et le remords son engagement affectif. Pauvre parmi les derniers des pauvres et tribun talentueux de la Fac d'Alger, son Don Quichotte du verbe et du vent succomba vite, de retour chez lui, à la séduction argentée de ses maîtres. Son amoureux des hauteurs boisées devint agent de la police politique et tortionnaire de la plus vile espèce.

Maya était déshonorée et croulait sur le poids de son remords. Elle eut tout de même la force d'admettre que la trahison des hommes était chose imprévisible. Mais c'était une force teintée d'amertume. Elle quitta l'ordure, fortement armée de sa haine et de son mépris. D'échec en déroute, il ne lui restait plus qu'à partir, qu'à chevaucher la mort et les flots. Le hasard seul aida Maya à leur échapper. Elle écrivit quelques mois plus tard à Ourida pour la rassurer et lui

annoncer qu'elle mangeait à sa faim en travaillant comme une bête de somme dans un champ de tomates appartenant à un mafieux sicilien.

Soniatou, partie sans laisser de traces, Maya, sa sœur aînée brûlant dans ses serres de fraises ou de tomates, le visage radieux de son père criant de joie à l'ombre du platane de leur verger, l'écho de son cri appelant son père gisant dans sa civière, c'était cette mémoire en bribes qui peuplait et hantait la nuit d'Ourida. Une nuit qui s'annonçait avare en sommeil, exubérante en angoisses obscures. Elle ferma les yeux et se cala contre son compagnon, Hussein, le Bienheureux. La courbure acérée du croissant lacérant le noir d'un ciel sans étoiles narguait prodigieusement Ourida. « Il me faut essayer de dormir », se dit-elle à mi-voix.

Dans la faible clarté laiteuse de la nuit, elle vit surgir à travers la vitre la gueule noire de la bête. Une énorme bête immonde traînant la pestilence de son rare pelage élimé par la gale et la vermine, rôdait en claudiquant autour du tout-terrain. L'animal s'immobilisa soudain en dirigeant toute la concentration de ses sens vers le creux de la dune. Le sort du dormeur était scellé. Le fripier ambulancier amateur de beuveries à l'alcool frelaté dans les bordels clandestins, était arrivé au point de sa trajectoire vitale. L'hyène n'était pas seule. Son associé du carnage et de la mort lui collait à la croupe. Le dormeur ne put être averti à temps de l'imminence du danger, le hurlement d'Ourida restant coincé dans sa gorge. En deux ou trois bonds, les carnassiers fondirent de toute leur masse sur le corps du dormeur. D'un seul coup de mâchoire, l'hyène broya les cervicales, alors que la deuxième bête lui plantait dans le ventre ses griffes et ses crocs. Un dernier râle et

l'homme cessa de vivre. Quelques brefs grognements, où la rage et le plaisir d'infliger la mort s'entremêlaient, ponctuèrent cette mise à mort perpétrée dans le silence d'une nuit éclaboussée de sang. Le sang d'un malheureux fripier ambulante qui ne verra jamais les rivages de Lampedusa balayée en toutes saisons par les vents.

- L'attaque des deux fauves était parfaitement synchronisée, ce qui ne laissait aucune chance au pauvre homme. Entre la prise de l'élan, le bond et la première morsure, les carnassiers n'ont pas mis plus de deux secondes. Personne n'y pouvait quoi que ce soit. Je crois avoir essayé de crier. De toute façon, ça n'aurait servi à rien.

Hussein semblait avoir été enseveli sous une muraille de tristesse et d'incompréhension. Il regardait sa femme d'un air hagard, absent.

- Tu sais Hussein, nos maîtres anthropophages se délectaient au grand jour, et à longueur de vie de l'échec de nos espoirs et de nos droits. Nos bourreaux, qui agissent à visage découvert, jouissent jusqu'à l'ivresse de la mise à mort, lente et permanente, qu'ils nous infligent. Pour eux, nous, menu fretin, racaille grouillante ou vermine rampante, nous ne sommes prédestinés qu'à cela. L'ordre du monde le veut ainsi. Et que de temps en temps, nous finissions dans le ventre d'un fauve, cela servira bien à rendre le spectacle de notre agonie un peu plus pimenté, un peu plus pétillant !

D'une voix ferme, parfois rauque ou un peu enrrouée, Ourida débitait les flots tumultueux de la révolte. Une révolte où la rage et la passion de survivre s'unissent et se confondent. Elle lut le désarroi sur le visage de l'enfant et vit ses larmes

silencieuses couler. Elle l'attira contre elle en le serrant fortement.

- Courage, mon petit frère, courage ! Que vas-tu faire maintenant ? Tu retournes chez ta mère, hein ? C'est bien ça, non ?

- Non, non, pas du tout ! Ma mère m'a dit que seule la mort m'empêcherait d'aller travailler en Italie.

- Ne pleure pas, petit frère. Ne pleure plus.

- C'est la souffrance et la tristesse de ma pauvre maman que je pleure. Cette ordure de beau-père, je ne peux le pleurer. Il battait ma mère avec beaucoup de lâcheté et de cruauté. Il volait le peu d'argent qu'elle mettait de côté pour aller se souler la gueule dans les bordels clandestins des « Cinq Tuberculeuses. » D'ailleurs, vous avez tous vu comment il a délesté de tous ses moyens de survie cette pauvre dame. Oui, ma sœur, je continue ma route pour Tripoli. Ma mère le veut.

- Bon ! Cette dame va aussi en Italie avec sa fille. Vous vous tiendrez compagnie, peut-être ? hasarda gentiment Ourida.

- Oui, ce serait bien pour nous trois. Le garçon me paraît honnête. Rien à voir avec sa crapule de beau-père. Le mari de ta mère, mon petit, n'ira pas au paradis ! Car il n'a pas eu de sépulture ! Et de plus, Dieu n'aime pas les pillards.

Le chauffeur, blême et un peu plus inquiet qu'à son accoutumée, s'assit au volant en regardant droit devant lui. Ses petites opérations de calcul mental le pétrifiaient. Il lui fallait donner un occupant à ce siège laissé vide par le mort, ce charognard dévoré crû par un autre charognard. Lorsqu'Hussein fut enfin monté à bord, il tourna la clé de contact. Le moteur démarra en un quart de tour, fier de son vrombissement de frelon qui s'égaye dans les airs. La troupe

de fugitifs, plongée dans l'inertie des statues et le silence digne des suppliciés, s'enfonçait à petite vitesse dans la clarté naissante du désert. De nombreux nuages densément enchevêtrés s'amoncelaient en courant vers le Nord-Est du ciel. Cette fois-là, les voyageurs voguaient de jour à travers l'immensité aride. Tous en éprouvaient une peur certaine. La peur de perdre quelques-uns des leurs avant l'arrivée à Gao. Mais à l'instant même où une mince portion de soleil allait inonder l'horizon de sa lumière, un petit vent frisquet, sec et nerveux, se leva soudain. Le gris du ciel apaisa les regards et les bouches déjà assoiffées de fraîcheur. Les premières gouttes, obèses et nonchalantes, criblèrent de leurs molles rondeurs le sable qui vite les but de toute son avidité silencieuse. Ourida baissa la vitre et offrit son visage à la pluie parcimonieuse du désert. En chauffeur expérimenté, le transporteur alla jucher son véhicule sur la crête de la plus haute dune. Il n'était pas homme à se laisser surprendre par la trahison des eaux du ciel dans le désert. L'espace d'une dizaine de minutes, une violente averse s'abattit sur le sable qu'elle fit encore plus tiédir. Autour d'Ourida, tout chantait en chuintant. Elle en était saisie d'émerveillement à l'image d'une petite fille fascinée par le délire mystérieux des éléments. Il s'arrêta sans transition de pleuvoir. Les gros nuages sombres passèrent leur chemin, emportant leur colère éphémère, mais parfois dévastatrice, vers un ailleurs tout aussi aride. Un léger vent moyennement frais chassa la tiédeur de l'air. On baissa complètement toutes les vitres et le tout-terrain, armé de sa ténacité d'acier, dévala lentement la dune. Le ciel respirait la quiétude et le silence. Les voyageurs, dont certains n'avaient jamais vu la mer, semblaient quant à eux,

dans les flots mugissants de leur imaginaire malade. Ils avaient peur, mais, harcelés jusqu'à la torture par la faim et l'espoir, ils avaient défait la peur en défiant la mort.

- Nous serons à Gao en fin de journée, j'espère. Aujourd'hui, il fera bon. Nous allons bien rouler, dit le chauffeur en accélérant légèrement.

- Tant mieux ! Et quand en repartirons-nous ? demanda Hussein.

- Demain, au lever du soleil. On a devant nous une bonne journée de repos. Tu sais, j'ai choisi cet itinéraire en zigzag pour éviter les mauvaises rencontres.

- Tu veux dire les pillards patentés et ceux qui n'ont pour seule patente que leurs uniformes. Bien sûr, tu te rappelles du garde national et de son supplétif ?

- Et comment ! Au fait, en prenant cet itinéraire, je vous évite de payer au passeur une assez grosse majoration.

- Et grâce à cet itinéraire, tu nous fais courir le risque d'être dévorés par les carnassiers qui pullulent dans la région ! Merci l'ami de veiller sur nos intérêts.

Quelques silhouette végétales, chétives et poussiéreuses, se dressaient, vaines mais pleines d'assurance, à l'entrée du faubourg. Le chauffeur accéléra soudain et pénétra presque en trombe dans une vaste cour. Deux chiens, les oreilles rabattues et les babines tremblotant de rage, avalaient leur douleur de ne pouvoir en découdre avec ces intrus de la nuit. Une espèce de grange sentant fortement le caoutchouc courait le long du côté Est de la cour. Tout le monde se dépêcha de sauter à terre et d'aller se ménager un petit coin pour la nuit, tandis que le chauffeur, véritable cobra en

érection permanente, négociait avec le propriétaire des lieux le prix de la nuitée.

- Quoi ? mais mon vieux, tu as doublé tes prix ! Il n'y a pas deux mois, je payai trente francs la nuit, pour six personnes.

- J'ai fait des travaux, mon vieux. Qu'est-ce que tu crois ! J'ai cimenté le hangar de bout en bout. Tu sais toi ce que ça coûte aujourd'hui un sac de ciment ? Tu leur donnerais les yeux en échange d'un petit sac, mais tu ne liras pas la joie dans leur regard. Ce sont tous de vilains rapaces, des mécréants que seul Dieu et son arme redoutable, la mort, pourront vaincre. De plus, j'ai fait faire des ouvertures tout autour du plafond. Moi, mon vieux, je veille sur le confort de mes locataires. En renouvelant en permanence l'air qu'ils respirent !

- Ça sent encore le caoutchouc et la pissote de chat ! Dommage ! pour le cimentage, ça va ; ça va...un léger mieux par rapport à la terre battue.

- La pissote de chat ! Mais c'est de la calomnie ! Ecoute un peu et fais travailler tes méninges. Tu en connais, toi, des chats qui oseraient passer, ne serait-ce que passer, devant mes deux molosses chéris ?

- Non ! Mais c'est justement pour cela que tes deux molosses chéris se font généreusement pisser dessus du haut de ton hangar puant. T'as donc pas vu comment les chats du faubourg ont foutu la tremblote à tes chiens bien-aimés ? La rage inassouvie d'en découdre avec la gente féline les a électrisés à jamais ; Bon ! revenons à nos moutons. Quarante francs ! et pas un franc de plus ! Je te paye en francs français, moi !

- Cinquante francs, et pas un franc de moins ! répliqua le propriétaire des lieux qui fit mine de ramasser les gamelles des chiens.

- T'es un vrai vautour. D'accord !

- Je te jure que je t'ai fait un prix d'ami, un prix d'habitué.

### III

Le gargotier a réussi le tour de force de donner aux lieux d'une extrême nudité une allure de havre de paix où les pauvres, jamais les mêmes, viennent le soir comme pour se recueillir et calmer un peu le cri de leur ventre. Trois grandes tables trônaient en angle droit au milieu de la gargote généreusement ouverte sur la rue. Deux troncs d'arbres, massifs et trapus, servaient de bacs d'où des plantes grimpantes s'élançaient vers le plafond de branchages blanchis à la chaux. Une profusion de vieilles boîtes de conserves de couleurs vives faisaient office de pots pour un enchevêtrement incroyable de menthe, de tilleul, de lavande, de basilic, de sauge. Le sol en terre battue légèrement humidifié dégageait une fraîcheur et une netteté inlassablement renouvelées. Un quinquet ronronnait tendrement en diffusant une faible lumière bleuâtre. Le gargotier alla augmenter la mèche à l'entrée des cinq fugitifs. Emmailloté dans son tablier en bleu de chauffe- le patron cuisinier- serveur dit d'une voix fluette :

- Le « restaurant du Fleuve Niger » ainsi que moi-même, heureux propriétaire des lieux sus mentionnés, vous souhaitons la bienvenue ; il ne nous reste plus que de la friture de poivrons et du yaourt nature. Des œufs durs, si vous en voulez. Le bouillon de fèves, plus le moindre petit bol !

- Ça vous dit que le chef nous confectionne un plat de tout cela ? proposa Ourida à la petite assemblée qui commençait déjà à mâcher des bouchées imaginaires.

Le gargotier disparut alors derrière une cloison en bois. L'odeur du poivron envahit les narines et les papilles des arrivants qui vacillaient sous l'emprise de l'attente, de l'impatience et du plaisir en perspective. Hussein tambourinait sur la table humant l'air à pleines narines. Chose qui semblait accroître son désespoir. Ourida, maîtresse d'elle-même, pouvait se permettre de faire le pince-sans-rire. Elle lui asséna calmement le coup fatal en lui disant sur le ton docte de ceux qui savent :

- Le bon poivron frit est celui qui prend une heure, trois quarts d'heure pour être frit. Autrement, la chose est indigeste.

Hussein paniqua et lança un regard mauvais en direction de la cuisine. Il hurla :

- Cheef! Pourquoi tu me hais ? Ne suis-je pas ton frère moi ?

Le garçon et la fillette n'avaient pas mangé à leur faim. Leurs assiettes creuses en terre cuite luisaient de netteté. Pas le moindre grain de riz n'y traînait. Ourida en commanda un supplément et dit à son mari le plus naturellement du monde :

- Finis cet excellent dîner et t'envoyant quelques bonnes gorgées d'eau ! Hussein mon ami, arrête de te lécher les babines, pense à ton avenir immédiat et oublie un peu la nourriture. Tiens, fais-moi plaisir, encore une gorgée !

Sage, réaliste mais irrésistiblement furieux, Hussein s'exécuta. La noirceur des jours qui allaient suivre l'avait ramené à la raison et il oublia courageusement sa faim. Le client solitaire de la table voisine se leva d'un bond. Il épousseta son pantalon des miettes de pain rassis et ajusta sa chemise avec beaucoup de soin, vestige d'une délicatesse qui jurait avec son dénuement. La démarche débridée et les pieds nus, le pauvre hère alla donner l'accolade au gargotier. La colère rentrée qui lui assombrissait auparavant le visage l'avait quitté.

- Merci pour tout, Yasser mon frère. Je règlerai mes dettes quand j'aurai touché mes indemnités d'assurances. Tu sais, mon dossier est complet, et j'ai le récupéré !

- Ta maison d'assurances, oublie-la. Jamais tu n'auras un seul sou. Ton bateau est au fond du Niger. C'est de l'histoire ancienne !

- Le muezzin de Xula-xu m'a alors menti ! Je le prendrai par les tripes à son minaret ! Il m'a dit que je l'aurais le lendemain, ma barque à moteur flambant neuf.

Soudain, l'ancien batelier de Bamako se détendit comme un ressort et disparut en courant dans la sombre ruelle.

Hussein était à son énième gorgée d'eau, mais son estomac continuait à lui lancer des appels de détresse. Ourida riait sous cape, mais de temps en temps, un gros rire en cascades, irrésistible, s'échappait de sa gorge en la secouant

tout entière. En essayant ses larmes, elle lui tint un discours fait de réalisme et d'ascétisme.

- Alors mon gros gourmand, on se permet de rêver maintenant ! Au lieu de penser aux gardes-côtes, aux camps de détention, aux serres infernales ou à la danse macabre de la mer déchaînée, Monsieur lâche la bride aux hallucinations de son ventre. Dis-toi bien mon ami que tu viens de prendre ton dernier repas chaud jusqu'à Tunis ! Cela dit, mon si pleurnichard vieillard, je ne résiste pas au plaisir de calmer tes angoisses d'enfant !

- Gargotier ! Un œuf dur-un- pour ce jeune homme sans avenir.

- J'ai toujours cru que le tout- puissant finit par étendre sa miséricorde et son pardon ! Merci ma petite femme. Il y a deux minutes, je n'avais pas d'avenir. Tu viens de m'en donner un, dit Hussein en commençant à mastiquer son œuf dur en puissance.

A la vue de Yasser le gargotier, les mâchoires d'Hussein se figèrent net à mi-course.

- Voici venir, chauve et esseulé au milieu d'une assiette en alu toute cabossée, ton avenir immédiat. Dévore-le alors et n'en parlons plus !

Ourida plaisantait aux dépens de son compagnon qui, complice, se laissait faire. Il abondait parfois dans son sens pour la faire rire. Car il aimait son Ourida, et il aimait l'entendre rire. Elle, sa gazelle rebelle des dunes ocre du crépuscule.

- Dis-moi, Yasser, ce type-là, c'est sa manière à lui de payer l'addition ? En prenant la poudre d'escampette ?

- Oui, si tu veux. Lui, c'est mon pensionnaire à qui mon établissement interdit de payer. Le « Restaurant du Fleuve Niger » dont je suis le propriétaire légal dûment patenté, le prend en charge pour le dîner, trois fois par semaine.....Donc, mon ami dévoué Akolaba.....

- Ton ami Akolaba ?

- Oui. Il faut dire que ce sont les enfants du faubourg qui lui ont donné ce surnom, ce sobriquet onomatopéique. Depuis, il s'appelle Akolaba. Mais son vrai nom, c'est Moussatou Ould Assissou. Sa mère, une brave Angolaise a refusé de lui donner le nom de son géniteur, un certain Franco Dos Santos, légionnaire portugais ivre de sang et d'arrogance. La mort de ce soldat de la vilénie et de l'abject ne fut pas bien glorieuse : des contrebandiers bourrés de dollars et d'alcool ont abrégé ses jours à coups de serpe, au cours d'une orgie qu'une vieille tournante sans repentir et sans pension de retraite, n'a pas su équitablement faire tourner. Tu vois alors, honorable client de mon établissement « Restaurant du Fleuve Niger », que la justice des hommes, aussi barbare soit-elle, devance et fonde celle du bon Dieu. Tu sais vénérable client de mon.....

- Tu parles comme un livre, mon ami ! Tu as été longtemps au lycée ?

- Jusqu'en Terminale. Viré définitivement de tous les établissements de la république, comme aime le dire la formule sacrée et consacrée. Le ministre lui-même, en sinistre pantin parfumé et endimanché au quotidien, s'en est mêlé. Pour justifier et pérenniser ses privilèges, pour plaire aussi au caporal suprême qui l'emploie, il vint montrer à la télé sa tronche d'hyène mal sevrée. Il promit à la nation éberluée de

séparer le bon grain de l'ivraie et que l'éradication des germes de la rébellion se poursuivrait sans relâche. « Car notre bon et si clairvoyant président n'aime pas les pêcheurs en eau trouble » à la solde de l'Etranger ».

- Et quel a été ton crime, patron ?

- J'ai tout simplement donné la tannée de sa vie au surveillant général qui prétendait devoir me flageller sous les yeux des élèves réunis au grand complet. J'ai donc écopé de six mois de prison pour « violence et outrage caractérisés contre un agent de l'Etat dans l'exercice de ses fonctions ». A ma libération, il ne me restait plus qu'à faire le marchand de bouillon de fèves ou gargotier nourricier des indicateurs de police. Tu ne me diras quand même pas que c'est enivrant de nourrir gratis ces crapules de merdes sous-payées !

Il dévoila à Hussein, pour en finir avec cette tranche de vie qui fut la sienne, son intention de chevaucher bientôt les vagues de la mort. Le gargotier Yasser ne s'excusa pas de cette digression, car il la jugeait nécessaire. Il regretta seulement qu'elle fût aussi parcimonieuse. Ourida n'en pouvait plus à force de rire. Elle avait mal aux côtes. Le gargotier faisait dire au surveillant général, sur le thon pathétique de mourant donnant ses dernières volontés, qu'il aimait bien ses enfants qui se devaient d'obéir à leur mère, et que le voyou, sa famille et sa tribu seraient tous châtiés à son réveil.

La fillette dormait de tout son saoul, adossée contre le flanc réconfortant de sa mère. La femme n'était plus très jeune, mais elle était encore désirable. « Elle a la chair ferme et les lèvres pulpeuses », s'était tout de suite dit le soudoyeur du supplétif en la voyant venir. La somnolence de la mère

déboucha vite sur un franc sommeil, profond, paisible, n'ayant apparemment d'autre finalité que lui-même. Dans le silence et l'immobilité de la grande fatigue, le garçon luttait contre le sommeil en clignant des yeux par intermittence. Il était en cela plus proche de la chouette que de l'humain. Le quinquet honorait tranquillement son contrat en ronronnant discrètement. Une légère brise, presque imperceptible, pénétra délicatement les lieux et alla caresser avec quelque remontrance l'opulence des touffes du basilic. Prudents, des moustiques résiduels désertèrent les lieux en trombe. Un claquement de langue et un réveil en sursaut rompirent le silence. « Il est là, ce fils de pute ? C'est lui qui est là, hein ? » disait la femme, pâle et haletante.

- N'aie pas peur, nous sommes tous près de toi, dans la gargote. On vient de dîner. L'autre, lui, n'est plus de ce monde. Il est mort avant d'avoir pu crier. D'un seul coup de crocs, l'hyène lui a sectionné la gorge et la nuque.

- Ourida ! Ourida ! Petite sœur, mais j'ai vu des yeux placides m'épier et se fixer sur mon ventre ; à travers le buisson, sur la rive de la rivière....

- Je savais que c'était un voleur. Et un voleur aussi ! dit pensivement Ourida.

-Le pauvre type n'a violé personne ! Vous êtes bien d'accord ! proteste Hussein.

- Il allait le faire, si ce n'était l'attaque salvatrice des fauves. Ces malades-là, nous les femmes, on les sent à dix lieues à la ronde. Le flair, l'intuition sont pour nous deux armes sûres, trança Ourida.

Les bras croisés sur la table, Yasser écoutait le trio, pensif et silencieux. Il proposa du thé. Hussein accepta, mais

les deux femmes refusèrent poliment dans l'espoir de profiter d'une nuit de sommeil profond, intégral, sans fureur des vagues et sans clapotis des eaux. Et surtout sans viol, cauchemar de la dame d'âge mûr. Une vague de tristesse, mugissante et annihilante, s'abattit de tout son poids sur la poitrine d'Ourida. Elle s'aéra très fort les poumons et se mit à boire beaucoup d'eau à petites gorgées. Le quinquet ronronnait paisiblement dans le silence sournois d'une nuit de printemps vieillissant. Les touffes de basilic, dansant au gré de la brise, menaient sans relâche leur action salvatrice. Tous tendirent soudain l'oreille : des pas de course martelaient le sol à un rythme endiablé. Un épais nuage de poussière talonnait le coureur. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, tout en sueur et haletant à s'éclater les poumons fit irruption dans le « Restaurant du fleuve Niger ».

- Mais c'est Ibrahim Saint-Sergent ! Pourquoi tu cavales comme ça ?

- Vite, Yasser, vite ! je ne veux pas le louper ! tu l'as vu passer, le chauffeur ?

- Tu parles bien de Cobra, le chauffeur ? Oui, il y a juste une heure, il est allé chez le marchand de sommeil. Tu sais, ce type à la toque blanche et au chapelet d'ambre.....

- Je vois. Merci Yasser. Au revoir, ou à plus jamais ! On verra bien.

Le jeune homme partit en trombe, talonné toujours par son nuage de poussière blanche, une espèce de linceul flottant. Ibrahim Saint-Sergent avait visiblement rendez-vous avec son destin.

La dame d'âge mûr, modestement rondelette dans son sari blanc, ronflait ferme à la manière d'une fanfare de village

peu soucieuse de sa réputation. Ourida cessa de prêter la moindre attention à la dormeuse, même si la scène l'amusait prodigieusement. Elle demanda à Yasser :

- Qui est-ce ? Il semble être intéressant.

- Je vois. Je commence à devenir un peu moins intéressant pour toi, gémit Hussein.

- Ne t'inquiète pas. Ne t'alarme pas. Séduction et intrusion en coup de vent, ce n'est pas de mon monde. Cela dit, ce type me paraît être intéressant.

- Du calme, les amis ! Les piques de jalousie , les coups de révolver à bout portant, les crimes passionnels sont **formellement** interdits au « Restaurant du Fleuve Niger » ! Il y va de la réputation de mon établissement.

Le gargotier raconte alors à ses deux clients du soir le peu de choses qu'il savait sur Ibrahim, dit Saint-Sergent de Saint-Cyr ou encore Ibrahim Mézétudes. C'était un jeune homme sans histoires, sans relief particulier, bref un jeune homme rangé tel que les aiment tous les tyrans d'Afrique et d'Arabie. Et d'ailleurs. A quelques jours d'intervalles, le petit enfant qu'il était perdait ses parents, emportés par une tuberculose galopante. Vous voyez, cette tuberculose insidieuse, sans toux et sans bruit, qui rue dans les brancards sans crier gare en vous bousculant dans la tombe. C'est de cette tuberculose-là la tuberculose des pauvres - ! que les jeunes parents d'Ibréhima sont morts. L'enfant fut recueilli alors par la grand-mère maternelle qui trima dur pour l'élever. Elle cousait chez elle toutes sortes de vêtements qu'elle allait vendre ou troquer au marché deux fois par semaine. Je me rappelle bien encore de cette dame à poigne revenant du marché à la tombée du jour, son baluchon en équilibre sur la

tête. « En plus du Tout Puissant et de son prophète, il ne t'est pas permis d'adorer autre chose que l'Ecole ; les Etudes, la Connaissance. C'est pour cela que je t'interdis de jouer au football. Ce jeu ne nous va pas, nous qui sommes des descendants de Prophète. Tu laisseras le foot pour les impies, pour les vauriens, les illettrés ou les aventuriers ! »

Le discours de sa grand-mère le faisait rire aux larmes, mais il feignait d'y croire. Il termina ses études secondaires avec brio. Mais à la fac, il connut dès sa deuxième année ses premiers grands déboires. Au cours d'une A.G houleuse d'étudiants, il osa dire, tout dire, sur la famille régnante et ses alliés, sur les anciens trompettistes ou tambourins des fanfares coloniales, sur les faux généraux devenus maréchaux ex nihilo, sur la trahison des clercs léchant dans l'extase les vomis de leurs maîtres, sur l'hébétude des multitudes ivres de désespoir. En un mot, il leur raconta l'agonie de l'espoir et leur devise de ressusciter l'espoir. L'offense à Sa Majesté Le Président était impardonnable. La police politique l'arrêta la nuit même de son entrée en rébellion ouverte contre le régime. Comme de rigueur, on le tortura sans compter. Il moisit dans les sous-sols de ses tortionnaires pendant dix mois, sans avoir été présenté à un seul juge, fût-il de pacotille, ou assisté par un avocat. Dans les contrées des empereurs sans empire, cela s'appelle la détention préventive.

Après que l'absence de lien organisationnel fut établie, les bourreaux d'Ibrahima le relâchèrent. Les mandarins de l'université dont pas un seul ne mena le moindre travail de recherche, le flanquèrent aussitôt à la porte. Pour ces crétins amnésiques, sans foi d'aucune espèce et sans honneur, pour ces crétins émasculés qui passent la vie entière à acheter à des

femmes qui les méprisent et les trompent allègrement, pour ces crétins-là, il fallait plaire au Maître en devançant le moindre de ses désirs. Mais parfois les mandarins se perdent dans les labyrinthes de leur imaginaire ou de leurs savants calculs. Alors le tyran voit rouge : Le Journal Officiel de la République publie la dissolution de leur chaire. Réduits à la mendicité, ces mandarins de la suffisance, de l'arrogance et de la vilénie. Disgraciés, la queue entre les pattes à l'image des chiens errants, ils s'attablaient dans les cafés ordinaires pendant de longues heures sirotant un café allongé pas cher. Aux quolibets de l'opinion publique, ils rient jaune de tous leurs crocs, jaunes par la défaite et leur nouvelle misère.

*Hussein, tu peux me dire pourquoi l'opinion publique dans nos contrées se fait-elle discrète, même devant les larbins déçus ? Pourquoi ? Parce qu'elle est lâche, foncièrement et obscurément lâche. Elle est fétichiste. Elle craint que les cadavres ne se mettent à marcher. Décidée à ne lui laisser aucun répit, la Grande Fauchense, drapée de sa perpétuelle vilénie règlementaire, fit irruption dans les derniers jours de la vieille grand-mère. La rumeur dit que la mourante couvrait d'injures l'intrus qui s'en délectait malicieusement sans jamais desserrer son étreinte. Seul et sans plus de ressources, Ibrahima brava l'opinion publique en se métamorphosant en marchand ambulancier de bric à brac. Les merveilleux petits objets si rutilants, si étincelants sous le soleil cru de ses longues journées de labeur, n'arrivaient pas à le nourrir. Il fit alors le convoyeur sur un camion de transport de marchandises. Le camionneur faisait de la contrebande de fèves sèches et, à l'occasion, du transport d'émigrants clandestins. Le contrebandier en fèves sèches disparut dans le désert sans laisser de traces. Certains disent, la terreur dans les yeux et la bouche sèche, qu'un immense mammouth albinos surgit de la profondeur des sables et le dévora en riant. D'autres, plus réalistes et un peu plus*

*humains, disent que le chef d'une bande rivale l'avait décapité d'un seul coup de sabre puis livré son cadavre aux crocs des hyènes. Il disparut à son tour pendant quelques temps mais réapparut pour vendre la maisonnette héritée de sa grand-mère. L'argent bien en poche, il s'offrit le luxe inouï d'inviter quatre de ses amis-dont je suis bien sûr ! - autour d'un festin où l'on se gava jusqu'à la syncope, de grillades de chèvre. C'est qu'une chèvre y passa, mon vieux ! Après cette orgie de grillades caprines et de pâte de dattes saupoudrée d'orge grillée, je me rendais à mon cher « Restaurant du Fleuve Niger » - que Dieu le préserve des envieux et de la vengeance incendiaire des mauvais payeurs ! -pour servir les premiers bols de bouillon de fèves. Je me rappelle bien, Hussein, de cette aube-là où, en regardant la tête osseuse d'un portefaix rabâchant sans y croire sa reddition muette, je prenais la décision, la décision d'affronter enfin à quarante ans l'alternative de vivre ou de mourir. Je ne voulais plus végéter en trimant pour le fisc, cette assemblée de cancéreux pourtant bien portants. Mais je savais, et le sais encore, qu'en décidant de m'embarquer sur l'esquif des parrains de nulle part, je ne faisais que chevaucher l'écume des jours, que Malte, Lampedusa ou Pantellera ne sont pas l'Eldorado. Car mon Eldorado à moi est bien ici. Il gît sous les sables, sans plus de résonance de Gao, attendant le coup de semonce de l'espoir et du combat. Mais je sais, Hussein mon ami, que l'écume des jours nous a enfermés dans le couloir de la mort ou, au mieux, dans l'antichambre des illusions sans réveil. Ce qui est à peu près la même chose. Tu as vu tout à l'heure l'ardeur démentielle que mettait Ibrahima Mézétudes à rattraper son destin ? Quelle heure doit-il être ?*

- Minuit. Ibrahima Saint-Sergent de Saint-Cyr est tout simplement formidable. Toi aussi, Yasser.

- Allez, nous sommes déjà demain. Il faut mettre à petit feu mon bouillon de fèves pour les oubliés de Dieu et des hommes.

- Attends, attends ! Et Akolaba, alors ?

- Ah, Akolaba le pauvre ! Je l'ai perdu en cours de route. C'est la faute à ma digression. Mais est-ce une digression que de passer sans transition de la folie déclarée d'Akolaba à la survie si végétative d'Ibrahima Saint-Sergent ? Car ce ne sont là que deux facettes d'une même médaille portant l'estampille de la détresse et du malheur. Voilà tout ! Akolaba vivait pleinement une quiétude heureuse, sans tapage et sans illusions hallucinogènes, dans le giron protecteur d'une femme qu'il aimait et d'une mère qu'il adorait et très souvent taquinait. Il passait le plus clair de son temps à faire la navette entre les deux rives du Niger, transportant une variété infinie de menu fretin et de laissés-pour-compte, de l'aube jusqu'à tard la nuit. Le trio arrivait à manger à sa faim grâce à la somme modique que lui donnait pour la traversée la multitude de marchands ambulants, d'instituteurs, de mendiants psalmodiant le Coran, de rempailleurs, de voleurs à la tire, de prostituées clandestines ou d'entremetteuses sentant le musc et la sueur de leurs forfaits. La vie du trio s'écoulait tranquillement au rythme d'un labeur sans relâche et de la hantise d'une faim chaque jour repoussée, jusqu'au jour où tout bascula dans le vide de l'absence et de la mort : une énorme barque fluviale envoya par le fond le frêle esquif d'Akolaba dont la femme et la mère périrent noyées. Lui, il y laissa tous les doigts d'une main, mais aussi la raison. Depuis, mon pauvre pensionnaire n'arrêtait pas de s'en prendre aux muezzins de Gao. Le batelier ruiné croyait dur comme fer que les muezzins de la ville, en agents patentés de « la Maison des Assurances », s'étaient ligués contre lui pour qu'il ne touchât aucun dédommagement. On le rencontrait parfois

sur la place du marché, en proie à une véhémence verbale meurtrière. « Je les écorcherai vifs, l'un après l'autre, à l'ombre de ce platane. Personne n'aura de répulsion, car il faut avoir pitié des corbeaux et des vautours ». C'est ce sort là qu'il continue à promettre à sae persécuteurs. Hussein, tu sais que.....

- Dis-moi, Yasser, tu le connais depuis longtemps, Akolaba ?

- Trois ans, trois ans et demi. Pour moi, il n'en a pas pour longtemps. On le voit de plus en plus au cimetière, la nuit, effondré, hurlant à travers ses sanglots son incompréhension et ses protestations absurdes. Akolaba a quarante ans et il ne sera pas le dernier pauvre à partir dans la douleur de la faim, dans la douleur tout court et la folie.

Ourida écoutait avec beaucoup d'intérêt parler Yasser, la tête soutenue par ses puissantes mains effilées, elle était littéralement suspendue aux lèvres du gargonier du Fleuve Niger.

- Je suis certaine que si seulement tu voulais écrire l'histoire d'Ibrahim Saint-Sergent ou celle d'Akolaba, tu t'en tirerais à merveille. Yasser mon frère, pense-y, lui dit-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

- Peut-être bien un jour. Oui ; une fois en Italie peut-être. Si jamais j'y arrive.

Hussein se leva de table alors qu'Ourida réveillait doucement la dame d'âge mûr qui sombrait, la mâchoire pendante et frémissante, dans un sommeil profond.

-Adieu ? Au revoir ? Où ? Quand ? Salut, toute notre amitié ! lança Ourida en aidant la.....de la dame à se mettre debout.

Tout le monde donna l'accolade à Yasser sous le regard vigilant du basilic occupé à exhaler ses relents vivifiants. Le petit groupe disparut aussitôt dans l'indigence d'une petite clarté brumeuse qu'un unique réverbère municipal s'essoufflait à diffuser. C'est alors qu'Hussein et Ourida virent, recroquevillé, inerte, la nudité de la détresse et de l'abandon humains : Akolaba dormait dans la cabine d'une camionnette désossée. Un bout de carton d'emballage lui couvrait l'épaule et la poitrine.

- Dans deux ou trois jours, Akolaba ira dîner au « Restaurant du Fleuve Niger » dans la colère et les murmures étouffés, il avalera son bouillon de fèves et son croûton de pain rassis. En attendant, il dormira et boira de l'eau, beaucoup d'eau.

- Et après, Ourida ? hurla Hussein.

- Pour lui, il n'y a plus « d'après » depuis longtemps. Sa prétention légitime au bonheur est morte, noyée dans les eaux du Niger. Les jeux sont faits pour lui. Son enfermement dans l'antichambre du néant prendra bien fin, et il ira alors, secrètement soulagé, au-devant de sa mise à mort.

Aux premiers cliquetis de la chaîne fermant la grille, le marchand de sommeil sortit de son cabanon construit en dur et vint leur ouvrir. Il était suivi de ses deux chiens bâtards trapus aux muscles d'acier sous l'œil vigilant de leur maître, ils accompagnaient à petits pas souples et sautillants les visiteurs du soir. L'indifférence d'Hussein et d'Ourida à leur égard les blessait et les humiliait même. Lorsque le petit groupe eut atteint le seuil du hangar, les deux molosses rebroussèrent chemin en montrant une dernière fois leurs crocs.

Près d'un tas de vieux objets hétéroclites sentant la rouille et l'huile de moteur. Ourida reconnut Ibrahima Saint-Cyr qui dormait recroquevillé dans sa triste couverture grise de jeune bagnard potentiel.

Dans la nuit, un vent violent se leva. De gros paquets chargés de fraîcheur et de poussière s'engouffraient, anarchiques et imprévisibles, dans le hangar. Les bourrasques sifflantes, hurlantes et parfois même bizarrement chantantes, faisaient l'affaire de tous. Aux dormeurs, elles apportaient toute la saveur d'un sommeil où frémit, jouissive et tranquille, la certitude de sa reprise. Aux chiens, elles apportaient tout le bonheur d'une trêve tant haïe de leurs tiques belliqueuses. De grosses gouttes de pluie, flasques et grasses, farfelues et grotesques, tombaient par intermittence. Elles disparaissaient aussitôt sans laisser de traces, happées par une main invisible. Poussés par la seule certitude de leur puissance insensible, de gros nuages sombres avançaient et semblaient marcher sur ce terne faubourg pour pauvres, à l'image d'une infanterie fantôme. Au petit jour, le vent tomba. Il n'y eut pas d'orage mais le ciel restait couvert.

Au matin du deuxième jour de leur course folle à travers le désert algéro-libyen, le moteur du tout-terrain tenait bon. Aucun ennui mécanique, même si l'engin avait été de temps en temps sévèrement sollicité. Ils roulaient sans relâche pendant les trois quarts du jour et de la nuit et se reposaient donc peu. Mais ce qui rendait cette prouesse possible, c'était tout simplement la nature : le désert s'offrait, l'espace éphémère de quelques heures, sourire au nez, au soleil. L'astre s'abritait sous les nuages et ouvrait grand ses bras aux

fuyards. Les prévisions météo des marchands de sommeil et de Cobra le chauffeur s'étaient avérées justes.

Sans plus de clameurs et sans plus de fureur, ce printemps vieillissant traînait le pas dans ce désert gris, comme s'il hésitait à mourir. Dans l'air carrément froid de la nuit, dans les sillons et les dunes jamais enracinés, dans l'horizon court d'un ciel bas sans compassion, dans les regards de l'hébétude et le fracas des rires, tout est attente, tout est amertume. Figés dans le silence de l'angoisse et de la peur, les fuyards du désert interrogeaient la petite lueur qui frémissait en eux. Cinq jours et cinq nuits durant, les morts en sursis avaient cavale à bride abattue dans les contrées nues des petits et grands gradés devenus maréchaux, devenus Dieux pour l'éternité. Ils ont vu la pierre s'effriter sous leurs pieds, les oasis se calciner et disparaître à reculons dans le mirage des voyageurs égarés. Ils ont vu de jeunes mères sans plus de lait, des nourrissons abandonnés à l'agonie, des vieillards hagards frappés de cécité sombrer dans la folie. De leurs yeux de naufragés, ils ont vu fondre et mourir les ternes faubourgs de leurs villes. Ils ont vu les jeunes en multitude, sans gouvernail et sans boussole, se crever les yeux à regarder le toc, le soleil. Mais les suppliciés de la savane ont vu aussi la canaille en érection rire à leur bonne étoile en se lovant comme des bâtards sans affection dans le giron de leur pétasse de location. Ils ont vu beaucoup de choses et beaucoup de monde : des villes désertes balayées par le vent ou des villes surpeuplées mourant de faim aux abords des champs arides, des foules en mouvement ou immobiles, en attente d'on ne sait quoi sous le soleil aveuglant. Ils ont vu de

leurs yeux déchiquetés plonger dans l'abîme les foules grondantes de la nudité.

Le jour se levait lentement avec la nonchalance de sa certitude de saison. La nuit se retirait, apeurée, comme à regret. Une fraîcheur chargée d'iode et de sel envahit les poumons d'Ourida qui sourit d'aise ; puis saisie par l'étreinte de cet instant de bonheur, elle présenta au vent, à travers la vitre baissée, tout le haut de son corps. A l'Est, l'horizon pâlisait avec parcimonie à l'image d'un sourire de jeune fille laborieusement consenti, tandis que la mer figée sous la carapace anthracite, semblait ne s'occuper que d'elle-même, enfermée dans son mutisme sans rides et sans écume. Hussein, la dame d'âge mûr, les deux enfants, tous fixaient le vide à la manière de hiboux empailés. Ourida délirait sous les paquets de vent marin. Ibrahim, alias Saint-Sergent de Saint-Cyr, comptait ses sous en fouillant nerveusement de temps en temps dans son sac. Il savait lui aussi, instruit par sa grand-mère et la vilénie des indicateurs de police que les pauvres sont capables de tout, y compris du pire.

- Terminus ! Terminus, pâtée à requins ! hurla Cobra le chauffeur en garant son tout-terrain à l'ombre d'un maigre palmier.

- La ferme, bâtard de cimetière ! Domestique de maison close pour légionnaires ! Plus un mot ! On va te régler et adieu ! Ni vu ni connu ! lança martialement Hussein alors qu'Ourida avançait de sa démarche de panthère sur le conducteur battant déjà en retraite.

- Bon, ça va, ça va ! J'ai rien dit. Toi la grosse, tu me payes seulement le prix d'un voyage et demi, puisque ton beau-père....

- Ecoute-moi sale type, tu ne vas quand même pas faire payer un mort ? Et un mort dont tu n'as pas transporté le cadavre ! marmonna Ourida entre les dents en lui envoyant son pied en plein bas-ventre.

Ibrahima Saint-sergent accourut alors vers l'escroc comme s'il voulait lui porter secours. Mais arrivé à sa hauteur, il lui déversa sur le crâne, en donnant libre cours à de gros rires d'extase, tout le contenu d'un sachet en plastique : d'énormes quantités de miettes de pain rassis, des noyaux de dattes, d'abricots secs ou d'olives, des fèves d'Alexandrie infestées de vers et de moisissure, de chaussettes tout élimées sentant le coup d'apoplexie et la mort. Revenu de son évanouissement, on aida Cobra le chauffeur à s'asseoir au volant de son tout-terrain :

- Allez, Hussein, Ourida, je vous embrasse. Prenez soin de vous-mêmes. Et comme tu le sais si bien, n'hésite jamais à faire payer les escrocs. A coups de karaté ou de baffes bien pleines. Ça sert à apaiser nos rancœurs, à nous aider à survivre. Dites-moi, mes amis, le monde n'est-il pas un peu meilleur, l'air n'est-il pas un peu plus vivifiant, notre humeur n'est-elle pas un peu plus agréable, ne devenez-vous pas un peu moins pleutres et beaucoup plus humains, ne serait-ce que l'espace d'un instant, en rossant à coups de gourdin ou de poing un commissaire de police ou un vil indicateur, un mandarin surdiplômé, autre bras armé des tyrans de la place, des maréchaux ventrus couverts de honte et de sang mais jamais de gloire, des contrebandiers illettrés devenus seigneurs de banlieue et banquiers ? Dites-moi si je.....

- Oui, Oui, frère camarade Ibrahima ! J'en suis hantée ! J'en rêve le jour et la nuit. Mais des gravats de nos rancœurs

éparses, de nos espérances, de nos humiliations, de la braise ardente couvant sous nos cœurs en cendres, de nos corps transformés en crachoirs, sachons, Ibrahim, construire la machine de l'espoir et marcher en ordre serré. Cette dame et ces enfants, protège-les de ton mieux. Allez, salut.

De sa démarche féline respirant la force paisible et nonchalante, Ourida ouvrit la marche. Le couple traversa l'avenue et prit par une petite ruelle parfaitement déserte pour aller à la mer. Comme deux divinités sans avenir, un couple de chats étonnés les regardait passer. Jamais, ils n'avaient vu de bipèdes aussi matinaux.

La baignade printanière dans une mer frémissant à peine sous les rayons d'un soleil encore pâle, leur fit beaucoup de bien. Leurs corps vibraient sous l'assaut du désir et des appels que légitimait encore plus la quiétude matinale de l'eau. Ils se regardaient avec toute la profondeur muette de l'amour et l'incandescence de l'envie. Ils éclatèrent soudain de rire, la même idée leur ayant en même temps traversé la tête.

- Ourida, soyons sages ! La sagesse au prix de l'autocensure ! L'ubiquité des Comités de Vigilance est infaillible, et nous voulons atteindre, entiers, les côtes du Nord. N'est-ce pas, camarade-gazelle ?

- Sans oublier le puissant Maréchal-Empereur qui du Nord au Sud et d'Est en Ouest, veille sur le bien-être et la sécurité de ses sujets. Hussein, confie-toi à lui ou quitte les lieux.

- Nous traverserons de part en part cette nuit le plat pays des certitudes moribondes. Si tout va bien, on sera demain à Tunis.

Après s'être régalés de figues, d'abricots secs et de lait frais, ils allèrent dormir à l'ombre du muret d'une vieille

bâtisse en bois abandonnée aux ravages des vents marins et de ses pleurs sans écho. Ils se réveillèrent tard dans l'après-midi. Les vaguelettes du flux attaquaient avec une opiniâtreté silencieuse de larges bandes de sable. De petits groupes de tous âges commençaient à envahir la plage dans le silence effrayant de tous ceux qui attendent avant de frapper à la porte de leur destin.

Il était presque dix heures du soir lorsque la grosse voiture, haletante et tous feux éteints, livra à la lumière jaune de la gare routière sud sa cargaison humaine. Une voiture inutilement banalisée et lourdement chargée de pâles poulets sans envergure, garait de l'autre côté de la route. Adossés aux tombes du grand cimetière, l'œil du cyclope scrutait le mouvement des rares survivants de la nuit. Un vieux trafiquant « en toute denrée utile » indiqua à Hussein un hôtel à petit prix, dont il devait être sûrement le rabatteur.

- Après le pont, tu prends, au bout de l'avenue, la première à droite, puis la première à gauche. Tout droit et tu es alors à la place Bab-B'har. Au bout de la rue à droite de la place, c'est l'hôtel « Les joyeux de Carcassonne ». C'est clair ?

- J'ai tout pigé, merci, merci bien, se dépêcha de dire Hussein en prenant Ourida par le bras.

- Je peux te réexpliquer si tu veux, proposa malicieusement le vieux trafiquant « en toute denrée utile ».

L'hôtel portait bien son nom. Le hall d'entrée faiblement éclairé par une lampe de 15 W, laissait planer son obscurité sinistre et malveillante. Une atmosphère de guet-apens et de mort vous saisissait à la gorge, s'emparait de votre corps. Les lieux sentaient à profusion le moisi et une âcre humidité de mille ans. Comme tous les hôtels borgnes de la

terre, « Les Joyeux de Carcassonne » dégageait les relents pestilentiels des ébats adultères des rats d'égout et des hommes. Les fugitifs de Tombouctou étaient en plein dans les venelles du bordel à ciel ouvert. Le Sphinx, une autre maison close toute vieillotte et toute fripée, regardait, incrédule, passer le couple. Les cris obscènes des filles de joie ou leurs injures ordurières lancées à la tête des légionnaires ivres-morts, s'étaient tus depuis longtemps. Mais ce bordel à ciel ouvert continuait à exhaler l'odeur si particulière des chambrettes de l'amour payant, des pois chiches bouillis, des gros pets lâchés dans le silence et l'impunité, des œufs écalés, de la bière bon marché, de la pisse d'ivrogne ou des excréments de matous galeux.

Le demi-frère de la mère d'Adel n'était pas né de la dernière pluie. A tous points de vue. Malgré ses quatre-vingts ans, il avait toute sa lucidité et sa mémoire était bonne. De plus, il venait de signer avec le tout-puissant un pacte à clause unique : faire le Bien et rien que le Bien « avant que la vermine ne vienne à me dévorer, dans ma tombe, les yeux et le reste ». Il puait l'ambre du Paradis que les Coréens avaient spécialement contrefait à l'intention des pèlerins des Lieux-Saints. Depuis quelque temps, il passait ses journées à psalmodier le Coran et à maudire son fils aîné qui l'avait soulagé d'une très forte somme d'argent pour aller la flamber dans les bras d'une vieille disquaire éthylique de Gibraltar. L'homme qui possédait une maison cossue dans la médina et deux vergers dans les terres les plus fertiles du Grand Tunis, avait fait fortune, à la fin des années quarante, dans le commerce des vieux pneus et de la ferraille. Il avait à son service un Maltais, ancien repris de justice et tondeur de

chiens à ses heures de repentance. Antoine Galula-Valetti était homme à tout faire : rabatteur, courtier, veilleur de nuit, livreur, convoyeur, cocher au service du richissime Hamouda Remitèche. Mais le dimanche, jour du Seigneur, Antoine quittait tôt sa chambrette pour aller à la Grande Cathédrale faire les poches des fidèles, ou sourire de toute l'absence de ses dents, aux vieilles Siciliennes esseulées. Après la messe, et quelles que soient les prises de la matinée, le Maltais s'offrait un repas copieux arrosé d'un bon litron de gros rouge. Aux serveurs de « Chez Eugène », un peu trop serviles à son goût et de surcroît, délateurs impénitents aux ordres de la police coloniale, il ne laissait jamais de pourboire. « Moi, je travaille et j'ai l'échine rigide ! », leur disait-il en partant l'après-midi et une partie de la nuit, exercer ses talents de voleur à la tire dans les maisons closes de la Médina, spécialement à la Grande Maison que gérait d'une main de fer une infanticide pseudo-aristocrate du nom d'Anita de Parme. Seule la pensionnaire Gilda, fille de Gino le Coiffeur, connaissait le passé de la matrone en chef qui avait longtemps sévi dans le Sud de l'Italie. C'est pour cela que Gilda s'était octroyé tous les privilèges, et d'abord celui de servir de rabatteuse à Antoine le pickpocket. Péripatéticienne et matrone se tenaient en respect, torturées l'une et l'autre par l'impuissance d'une haine de tigresse qui tarde à s'assouvir. Descendant d'une petite colonie de pêcheurs pauvres établis depuis des décades à Porto-Farina, fils d'un vitrier ambulant dont on appréciait beaucoup la dextérité et le savoir-faire, Antoine le Maltais naquit à Tunis, dans la bicoque tarabiscotée de ses parents sentant le chou bouilli et la chèvre fatale des pauvres. A demi grabataire et une petite moue de dégoût sur les lèvres,

le pickpocket des maisons closes et l'amateur des veuves, dans le silence suspect des cathédrales, accueillit la mort à la manière d'un bon joueur de cartes honnête.

Le vieux ferrailleur eut la bonté et la fidélité de l'enterrer à ses frais. Car il avait toujours eu pour Antoine Galula-Valetti de la sympathie et une sorte d'estime muette : le voleur à la tire des bordels de Tunis s'assumait pleinement dans toute la logique de ses choix. La joie au cœur et le rire maîtrisé, le petit homme de la fange du Lac et des vieux moteurs disloqués soulageait de leurs portefeuilles, marins, fantassins joyeux, légionnaires, aviateurs, administrateurs de la machine de guerre coloniale.

A l'enterrement, on vit surgir au bout de la grande allée du cimetière de Borgel une assez vieille femme, sèche et droite comme une tige de fer, entièrement vêtue de blanc. A la mise en tombeau, elle avança d'un pas martial et jeta sur le cercueil son bouquet de fleurs que la rage désespérée de la fin finale avait flétri et déchiqueté. Elle réprima un sanglot et s'en fut, seule et esseulée comme toujours, sous le soleil pâle d'un matin de décembre. La vieille fille, boutiquière à la Petite Sicile, avait attendu la vie durant qu'Antoine vint l'arracher des griffes de sa mère qui refusait de laisser à « un corbeau maltais » la charge d'assurer sa descendance. Mais le Maltais ne vint jamais, préférant peut-être la chair profane de Sonia la Citadine, de Gilda la Calabraise ou d'Ava la Juive.

Le vieil oncle d'Adel se savait guetté par les pièges de l'âge, et surtout par le pire d'entre tous : l'indifférence aux êtres et aux choses qui font la vie. Mais qu'y pouvait-il ? Si ce n'était de s'en remettre dans la lucidité à sa compagne de tous les temps et qui était aussi vieille que les remparts de la ville.

Aussi était-ce elle qui mit au point les termes du contrat oral liant Adel à son oncle, un oncle nageant dans l'opulence mais qui ne put jamais venir à bout d'une teigne tenace qui le chagrinait et le rabaisait, surtout les jours de pluie, au rang des culs-terreux sous toutes les latitudes. Il fut donc convenu que l'argent de la traversée serait remis séance tenante à Adel, mais à la condition expresse que celui-ci trouvât une personne de confiance pour gérer les affaires du vieux teigneux. Adel s'y engagea en pensant à son vieux copain du quartier, le sempiternel étudiant en mathématiques qui luttait contre l'indigence par simple instinct de survie. Les choses semblaient aller dorénavant pour le mieux. Adel avait de quoi payer son aller simple pour les maigres prairies du précaire amer. Mais une autre échéance l'attendait au fond de son impasse de tous les jours, une impasse pas très propre d'où jaillit pourtant, tard dans la nuit, l'odeur enivrante du jasmin montant la garde sur le sommeil des pauvres.

Un jour, le cœur de sa bonne vieille maman lâcha prise comme s'il ne voulait plus se battre pour des prunes ! Son mari, le brave Ammi Tijani, ne tarda pas à la rejoindre comme s'il était pressé de désertir un champ de bataille où jamais il ne put remporter la moindre victoire, la moindre satisfaction, la moindre consolation, le moindre répit. La mort les cueillit de sa leste main mécanique qui ne se trompe jamais. A l'orée d'un été précoce où même la boîte de sardines coûtait une fortune, Adel alla livrer à la terre noire de la tombe le corps usé de ses parents. Sans frémissements, sans hoquets et sans pleurs, il cadennassa sa tristesse muette au fond d'un cœur suffoquant de haine et de débâcles, d'humiliations et de mépris. Adel alla donc faire le pompiste,

car il refusait de laisser la moindre dette auprès de sa brave logeuse, Dalila la veuve. Il fit le vide dans la grande chambre collective en donnant toutes les affaires des disparus aux fossoyeurs et aux croque-morts. Il confia ses livres à sa logeuse et, tout en travaillant dur comme pompiste, il attendit que le rabatteur lui fit signe pour la traversée de l'aller simple.

Ceux de la chambre du milieu attendant aux dépendances communes ont soudain cessé de faire parler d'eux. Ou plutôt si. L'histoire de ce couple d'ouvriers sans enfants et sans sécurité sociale prit du volume sans crier gare, puis se pétrifia aussitôt, presque oubliée de tous, dans la canicule jaune de l'été de Tunis. Un petit juge sec et malveillant comme un pet condamna le chauffeur-livreur à six ans de prison ferme pour abus de confiance, faux en écriture et usurpation d'identité. Sa femme, couturière sur machine industrielle, disparut sans laisser de traces.

Adel aida Hussein à se dégoter un grand travail à petit salaire ; un travail comme seule sait en donner la grande crapule patronale aux Maliens ou Marocains en errance, en transit pour les au-delà en carton-pâte. Après qu'il eut réglé la moitié du prix de la traversée au Raïes, un vieux loup de mer en dissidence avec le monde et les hommes qu'il qualifiait de crétiens sanguinaires sans honneur et sans mémoire, Hussein s'occupait à entretenir le quotidien en lavant des voitures. Mais lui aussi attendait qu'on lui fit signe pour chevaucher de nuit l'onde noire des allers sans retours.

Ourida et Salima, respectivement professeur de physique sans poste et brodeuse sur cuir à la commande rare, nouaient au fil des longues journées d'été les liens d'une amitié qui s'imposaient à elles, mais qu'elles recherchaient

aussi. Le regard profond et loyal d'Ourida, mais froid sans être perçant quand il s'agit de jauger et de juger, avait séduit et conquis la jeune femme. Par sa sensibilité, sa franchise, sa candeur même, son intuition et sa vive intelligence, celle-ci avait forcé l'admiration d'Ourida. Une amitié était en train de naître sans convulsions et sans accrocs, à l'image d'un accouchement sans douleur.

Ourida passait le plus clair des longues journées torrides de cet été -là à fureter dans le grand caisson de livres qu'Adel avait confié à sa logeuse Dalila. Les cris du refus des servitudes et de l'oppression lancés par le poète Darwich, le Chilien Neruda, l'Algérien Kateb Yassine, l'Irakien Youssef Saadi, l'Andalou Lorca ou Aragon résonnaient dans sa tête et sa poitrine, l'envahissaient, la subjuguèrent.

Dans la douce pénombre si apaisante de sa chambre, elle restait des après-midis entiers à l'écoute des serments muets et des blasphèmes fondateurs, libérateurs de la multitude enchaînée. Tout en début de soirée, elle s'arrachait à sa lecture et attaquait le dîner : de la tomate fraîche et des poivrons frits relevés d'ail cru. Quant au reste, de la friture de sardines panées, Hussein s'en chargeait, l'œil brillant et l'eau à la bouche. En toute équité, et sans en faire toute une salade de type égalitariste sans impact réel sur l'équilibre de son couple, il s'occupait de l'unique repas du jour : le dîner. Hussein travaillait à plein temps à laver les voitures des nouveaux riches frappés de cécité et d'arrogance par la grâce de l'endettement à vie. Il était donc juste et normal qu'Ourida se chargeât de préparer la bouffe. L'inverse aurait pu être vrai. Cela allait de soi. La friture de sardines n'était pas du menu tous les jours ; les deux fugitifs ne se régalaient que deux fois

par semaine. Il leur fallait économiser au maximum en ne mangeant qu'une fois par jour. C'est pour cela qu'Hussein accompagnait ses petites sardines panées d'énormes bouchées de pain. En le regardant manger dans le plus profond des silences, Ourida ne pouvait s'empêcher de le taquiner :

- Arrête de faire le joueur de cornemuse. Tes dents vont partir en éclats. Ne me dis pas que tu es en train de t'entraîner pour un débarquement triomphal, au son de la cornemuse sur les rivages de Lampedusa.

Juillet tirait à sa fin et de l'ancre de l'enfer aoûtien, commençaient à souffler les bouffées suffocantes de la canicule africaine. Sous le vieux jasmin, à l'angle du patio dallé de marbre pluri-centenaire, se dressait de toute la pureté de ses lignes, une grande table basse chargée d'énormes plats de friture de sardines, de tomates, de piments forts, de poivrons et d'œufs. Deux plats chargés de figues de Berbérie et de figues tout court achevaient de garnir ce festin de riches de fin de mois. C'était jour de paie. Adel et Hussein tenaient à offrir à tout le monde un repas où la matière première qui fait et justifie l'appellation du mets ne serait que le pâle reflet d'elle-même. De la sardine frite ne serait pas autre chose que de la sardine. Pour la première fois de sa vie, l'ancien pseudo-cafetier de la petite gare routière de Tombouctou allait découvrir toute la saveur de la sardine dégustée en l'état.

- Hussein, il reste encore trois ou quatre poêlées de sardines. Déjà frites et prêtes à être dévorées, par tes soins, si tu veux. Ne lorgne donc pas du côté de la corbeille à pain. Parce que de pain, il n'y a que nenni ! lança Ourida à son mari en se tordant de rire.

- Il n'y a pas de pain, hurla l'enseignant radié à vie de ses fonctions pour « insubordination », « outrage à la hiérarchie » et « à sa Divine Majesté ».

- Gave-toi de sardines, Hussein. C'est ton dernier repas chaud, car demain tu prends la mer, lui dit Salima en regardant Ourida droit dans les yeux.

- Tu parles nerveusement Salima ? Le rabatteur est venu te voir ?

- Non, pas le rabatteur, mais le passeur-transporteur en personne. Le vieux loup de mer est venu de Kélibia pour me rembourser car je ne suis plus de la traversée et pour vous dire que le départ est pour demain, à huit heures du soir. Il vous fixe donc rendez-vous à l'unique café du petit port de pêche. Il vous demande impérativement de vous installer près des rochers. A huit heures précises, il viendra vous chercher. Le capitaine de votre équipée sauvage est de taille moyenne, habillé de bleu de la tête au pied. Vous remarquerez à coup sûr, à travers l'ouverture de son bleu de chauffe, le tatouage d'un immense bateau toutes voiles dehors. Un dernier point : une jeune femme étrangère et peu commode, selon lui, sera la quatrième et dernière passagère.

Puis s'adressant à Ourida murée dans son silence :

- Je t'expliquerai tout dans un moment.

Assis à même le marbre du patio, Adel et Hussein restèrent longtemps à siroter de la menthe en infusion. Ils discutaient à bâtons rompus sur le sens à donner au Baiser de la Mort chez la mafia italienne. Puis l'effet digestif de la menthe aidant, Hussein regagna sa chambre. Cette nuit-là, il rêva de la tête carnassière d'un fauve hybride qui le fixait de son œil d'où perçait une terrible lueur de haine destructrice.

La bête semblait marcher sur la crête des vaguelettes en scrutant Hussein de son mauvais regard.

Dans la chambre nue de ses parents, Adel lisait à la lueur d'une petite lampe de chevet. Il referma son recueil de poèmes et se mit à l'écoute des grondements, des cris et des chuchotements des palmiers d'Irak meurtri par la trahison sans pardon et la botte étrangère. Dalila dormait, la chambre grande ouverte, en plein dans le flux de la brise nocturne de l'été. La veuve du marin semblait s'abandonner avec sagesse aux premiers assauts d'une vieillesse précoce, celle des pauvres. Ourida avait passé une bonne partie de la nuit à écouter Salima lui raconter sa vie et celle de sa mère. Mais ce qu'Ourida avait écouté pendant de longues heures cette nuit-là n'était rien d'autre qu'une succession sans répit et sans merci de coups de massue.

Les rares lumières dites municipales avaient du mal à percer le noir dense des rues qui semblait s'épaissir d'heure en heure. Les chats, surtout les femelles libérées de leurs portées à la paternité anonyme, patrouillaient en petits groupes de combat pour en découdre avec les rats d'égouts. Le ciel s'assombrit davantage. D'épais nuages couvrirent la ville et un vent chaud se leva, chargeant l'air de poussière et de détritits. Pressentant le pire, la gente féline stoppa net ses expéditions punitives et se mit à l'abri, l'haleine fétide et les oreilles rabattues. Des trombes d'eau chuintantes lavèrent la ville, mais pas les cœurs qui restaient figés dans la léthargie de leur rancœur. L'averse dura peu et le silence retomba de nouveau sur la maison endormie. Mais Ourida gardait les yeux ouverts dans le noir de sa chambre, respirant à pleins poumons les senteurs enivrantes du jasmin.

Le vieux marin-pêcheur dépassa les derniers rochers et augmenta d'un cran la puissance de son moteur. Il mit le cap sur le Nord-Est en tenant le gouvernail d'une main ferme. Après que les lumières de la ville eurent cessé de se miroiter, tremblotantes et si fragiles sur l'onde sombre, le vieux loup de mer se roula une cigarette trapue bien dosée. En haute mer, la brume s'épaissit encore plus et la visibilité devint médiocre. Le transporteur-passeur, prudent, mit le moteur hors de l'eau et dressa le mât. Un vent vif chargé d'humidité gonflait à bloc la voile qui semblait s'apprêter à se fendre de part en part. La barque, furtive et alerte glissait sans ambages sous le sifflement d'un vent peu agressif. Un vent de service en somme, qui ne prêtait pas à grande conséquence. Mais le passeur, rompu aux choses de la mer, ne se fiait pas à l'ordinaire précaire de cette immensité noire. Il savait que la colère d'une houle puis d'une tempête dévastatrice pouvait surgir et englober son esquif. Pour profiter du vent au maximum, et aller ainsi plus vite, le marin naviguait non pas en attaquant de front les vagues, mais de biais. Cette technique de navigation exigeait, surtout de nuit, une parfaite maîtrise du gouvernail et de la concentration soutenue, sans parler bien sûr, de la grande dépense d'énergie physique.

Le passeur avait passé une bonne partie de la nuit à tenir en respect ce vent de routine. Un vent de service certes, qui cependant guettait la faute pour sévir en envoyant la barque par le fond. Lorsqu'il vit au sud de l'horizon à travers des bans de nuages déchiquetés, un bon paquet d'étoiles l'interroger insolemment du regard, il comprit que le vent allait tomber. Et lorsqu'il sentit un peu plus tard le vent tiédir, il sut qu'il accosterait, lui et sa cargaison humaine, sur les

rivages de Lampedusa avant le lever du soleil. Sans voile, le moteur ronronnant, la barque parut soudain aux quatre fugitifs un peu plus sûre d'elle-même, dominant de sa masse sombre l'épaisseur fluide de ses clapotis froufrounants.

La côte était immobile haletant légèrement sous le poids du silence de l'aube. Pas le moindre chant de coq, cette gente volatile, dont on sait depuis peu toute l'inutilité pour la perpétuation de l'espèce semblait avoir été égorgée dans son sommeil. A demi cachés par une longue file de cabanons en bois, des lampadaires diffusaient une petite lumière jaunâtre sans grand effet. Sur l'asphalte d'une route étroite ne menant nulle part, Ourida regardait le marin tirer avec volupté la dernière bouffée et jeter le mégot à la mer.

- Allez, à terre la jeunesse ! Et bon vent pour le reste de la cavale !

- Et qu'est-ce qui prouve que nous sommes bien à Lampedusa ? lança vivement Hussein en restant bien calé entre deux tas de bâches au fond de la barque.

- T'as raison fiston. A l'heure qu'il est, rien ; absolument rien ne le prouve ! Mais aux premières lueurs, quand tu verras et entendas sonner le clocher de l'église, tu sauras alors que tu es en terre italienne...et que je suis un homme d'honneur ! Maintenant, si vous ne me croyez pas, je vous tiendrai compagnie jusqu'au lever du jour.

Ourida qui savait avec certitude à quel type d'homme ils avaient tous les trois affaire, regarda son compagnon avec consternation :

-Ça va aller, mon frère, ça va aller ! Merci d'avoir honoré tes engagements jusqu'au bout. Nous sommes à

Lampedusa, j'en suis bien certaine ! Salima n'a pas tari d'éloges à ton sujet. Merci encore une fois et au revoir !

Ils sautèrent dans l'eau qui leur arrivait à peine au genou. Une brise légère, parfois fraîche parfois tiède, balayait nonchalamment la plage. Derrière toute la longueur des cabanons saisis par la morsure du sel marin et l'hébétude muette de l'abandon, se dressait l'ossature morte de vieux palmiers décapités. Dans le flanc d'un talus caillouteux, une anfractuosité jonchée d'algues sèches leur servit de refuge. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, terrassés par la fatigue et l'épouvante de la traversée.

Le marin-passeur, quant à lui, lança son hélice à plein régime en mettant le cap sur le Sud-Ouest. Faisant peu de cas des gardes-côtes dont il savait toute la cupidité, le vieux passeur s'abandonna, gouvernail en main, à ses rêveries et silences pétrifiés d'ancien docker à jamais ravagé par ses amours lointaines. La barque bleue fondit dans l'horizon noir.

Ourida ouvrit les yeux. La canicule avait pris possession de toute chose autour d'elle. Le sable était brillant. Des touffes d'herbes, rares et squelettiques, scandaient leur défi insolent à l'aridité des lieux. De grosses mottes d'algues pourrissaient au soleil. Elle entendit Husssein se retourner sur sa litière de fortune en poussant un grognement de plaisir. « Ronfle mon petit, ronfle. Tu en as bien besoin. Et n'oublie pas de sourire à tes démons qui t'attendent au tournant », lui murmura Ourida en réprimant un petit rire moqueur. L'ancre des quatre dormeurs suffoquait et semblait haleter sans bruit sous le soleil cuisant. La fuite catastrophée d'un lézard rompit le silence. Ourida vit le reptile disparaître derrière une grosse touffe d'herbes. Le bleu-vert de la mer et le silence d'une

campagne qui fait la sieste figeaient son corps dans la quiétude d'une torpeur bénéfique. Mais la clarté aveuglante la ramena vite à la raison. Elle se débarrassa alors de son chemisier, de ses espadrilles et courut vers la mer. De toute la puissance de son grand corps de félin en action, Ourida fendit l'eau à la manière d'une flèche impatiente de toucher sa cible. La fraîcheur de l'eau la revigorait de la tête aux pieds. Elle sentit soudain exploser en elle une étrange sensation de force physique et une détermination tranquille. L'énergie que libéra son énorme cri fit vibrer l'air. Puis, elle disparut sous l'eau en réapparaissant de temps en temps. Cette mer ne lui étant pas familière, elle ne s'aventurait pas au large. Elle fit alors la planche et se laissa subjugué par le souvenir de ses baignades à Bologhine, aux portes d'Alger, là-bas, à la Pointe Pescade où les vagues de toutes les saisons, furieuses ou caressantes, venaient se prosterner aux pieds des pauvres pour soutenir et bénir leur cri libérateur. Les yeux mi-clos, les pommettes et le bout du nez picotant sous l'effet de la brûlure du sel et du soleil, elle souriait à l'image de son amie, prête à lâcher son gros rire fracassant. Sa très brève liaison avec l'étudiant algérois malade de nudité féminine, son cousin de Tombouctou, richissime maquignon en gnous sentant fortement la chèvre et l'after-shave, les sardines frites de la rue de Tanger, les trois palmiers du petit verger de la maison parentale, sa première nuit d'amour sur la rive humide du fleuve Niger pétrifié sous le silence de l'aube, autant de scènes, les unes en miettes, d'autres entières, défilaient en désordre dans le champ visuel de sa mémoire soudain déchaînée. L'image de sa défunte mère lançant vers le ciel toutes sortes d'imprécations contre son cousin germain, de

Tombouctou, la fit rire. « Collant comme un mollusque. Un vrai pot de glu ! J'ai beau lui expliquer qu'il trouverait peut-être meilleur parti que ma fille- ma fille unique, la crapule ! et qu'avec son cheptel, rien ni personne n'aurait la folie de lui résister- le bonhomme n'en démord pas ! Moi, je n'y peux rien. Et ma fille, encore moins ! S'il se pointe encore une fois chez moi, j'appellerai la Garde Nationale. Que son nom soit effacé de la liste des vivants ! Qu'il soit rejeté et renié de tous et de toutes ! De tous les croyants et les croyantes, qu'il soit honni et que la gale et la teigne à jamais l'emportent, ce gros cochon carnivore ! Qu'il périsse piétiné, déchiqueté sous les sabots de ses gnous ! Dieu, Ô mon Dieu, faites que les portes du paradis lui soient à jamais fermées au nez ! Et que, sans femme et sans descendance, il aille en enfer pour l'Eternité ! Quel temps médiocre nous vivons, ma fille ! Un cul terreux pareil qui vient m'importuner à toute heure du jour ou de la nuit pour me demander ta main ! Moi qui suis la fille du pèlerin, l'homme dont le seul regard terrifiait et mettait en déroute les lions du désert ! Ma fille, je te le dis pour la première fois : je suis la fille unique de l'homme qui a fait le pèlerinage à la Mecque, escorté à l'aller et au retour par moult et moult lionnes à l'humeur ombrageuse. Et dire que ce bouseux argenté a la prétention inouïe d'épouser ma fille ! Qu'elle est triste notre époque ! Vite, donnez-moi un couteau, un coutelas, un couperet ! Quelque chose enfin qui annihile et tue ! » Ourida s'effondra sur le sable, terrassée par le rire.

Adel courait vers la mer, joyeux comme un enfant lâché par sa mère, gambadant dans la nature. Hussein avait du mal à dissimuler son appréhension de cette eau qui affluait et reflétait avec l'obstination froide du temps. Les sens tendus, il

avançait à petits pas vers les premières vaguelettes en sifflotant. En faisant plutôt semblant de siffloter ! Soudain, l'onde se fit un peu plus agressive et se rua, légèrement mugissante et écumante sur ses chevilles. Hussein, qui n'avait jamais vu la mer, prit carrément la fuite, en regardant deux ou trois fois derrière lui. « Avec le fleuve Niger, je sais à quoi j'ai affaire, mais avec la trahison de ces eaux... »

Il s'affala, haletant, sur le sable.

- Aïe le couard ! Viens, viens avec moi, on va piquer une tête ! lui lança Ourida.

- On se connaît, madame ? Alors pas de familiarité, je vous prie ! je ne me baigne jamais avec des inconnus, moi ! Et surtout pas dans ces eaux-là ! C'est une question de principe.

- Aïe ! Qu'il est mignon et prudent, ce petit ! Je t'aime bien comme ça ! Sage, obéissant à sa maman et surtout rapide à la détente. Viens m'embrasser, Hussein, sur le bout du nez et le front.

Hussein sentit frémir et vibrer son corps, de la tête aux pieds. Il entendit des grondements sourds rouler dans son crâne. Son visage avait pris feu et il avala difficilement sa salive.

- Comment ça ? T'embrasser devant tout ce monde ?

- Quel monde ? Adel est en train de nager vers le grand large, et la dame dort encore dans son trou, notre trou. Viens, Hussein !

- Tiens, la voilà ta dame qui dort dans son trou ! Ta copine, la lionne aux grands yeux écarquillés, la voilà qui vient sur toi en te fixant de son terrible regard ; moi, je m'en vais.

Son cabas noir en bandoulière, la quatrième passagère du rafiote vint embrasser Ourida et saluer de la main son compagnon

- Bonne chance pour vous deux. J'aurai peut-être un bateau d'ici la nuit. J'ai du chemin à faire jusqu'à Turino. Ne t'inquiète pas ma sœur ! Je le retrouverai, je l'aurai ! Parole de mère célibataire ! Séduite et abandonnée, enceinte, pauvre et malade ! Mon gosse ? Il vient de crever à quatre ans ! Je ne laisserai pas Dieu faire mon boulot à ma place. Je vois d'ici sa fausse assurance d'imposteur face à la gueule de mon canon scié. Cet insecte nuisible ne nuira plus à personne. Je lui ferai payer la facture. Ma sœur, la facture est trop lourde pour rester impayée.

La jeune femme disparut à grands pas derrière le talus jonché de mottes d'algues. Au bout d'un moment, Ourida revit la silhouette mince de la justicière remonter la pente raide de la route.

- Cette femme, Hussein, est parfaitement lucide. La clarté et la précision de ses objectifs- abattre son séducteur déloyal d'une balle entre les yeux- donnent à sa logique une consistance redoutable. Quant aux normes et aux valeurs qui sous-tendent cette logique vengeresse et meurtrière, c'est une autre paire de manches. Ce fauve sans plus de dompteur ira jusqu'au bout de la trajectoire de son destin. Il doit honorer le contrat qu'il a passé avec son propre avenir. Rien ni personne n'arrêtera la main fugitive de l'amour passionnel.

- Je crois qu'elle est complètement toquée, cette femme.
- Pas tout à fait, pas tout à fait, mon petit Hussein.
- Maintenant, je peux enfin t'embrasser sur le front et le bout du nez !

- Allez, bouge ta viande ! On prend la route et allons chercher du travail. En route Hussein, en route ! On ne se donnera pas le moindre petit baiser avant de trouver du travail ! Tu plaisantes ou quoi ? Avance, je te dis !

- Bon ça va ! ça va ! J'ai rien dit.

En silence, le trio marchait en file indienne sur le bas-côté gauche de la route. Loin derrière eux, l'étroit ruban d'asphalte s'estompait soudain dans la terre caillouteuse. Il s'effaçait lamentablement, pantois et honteux, regrettant d'avoir vécu. Ils longeaient la mer depuis une bonne demi-heure sous un soleil tiédissant parcimonieusement secouru par un petit vent frivole. Parvenus au sommet d'une petite côte nue parsemée de pierrailles volcaniques, et alors que le bleu-vert de la mer laissait courir paisiblement l'extrémité de son ample rivage, les fugitifs de la tristesse carnavalesque d'Afrique ou d'Arabie virent s'étaler à leurs pieds une foule grouillante et bourdonnante, gesticulante et vociférante ? Vue d'en haut, cette multitude de la vanité et du toc, de la vilénie et de l'imposture, de la trahison et de la trahison, semblait se condamner elle-même à jouer les rôles sempiternels du bourreau et de la victime, à travers les mêmes actes et les scènes jalonnant le temps et la durée. En descendant de sa colline à la rencontre de ce sordide si atroce et pourtant si humain, Adel se dit que seuls l'espoir et la lutte rendent l'homme meilleur, un tant soit peu meilleur. « Toute la potentialité du devenir de l'homme est dans ce fond de verre, » pensa Adel en regardant l'énorme chope de bière toute mousse dehors qu'un serveur adroit amenait en dansant. La transparence lumineuse de cette bière qui lui

souriait et le narguait sous le soleil lui rappela son vieil ami, le docker Hamza mort dans l'inflexibilité des porteurs de message. Son vieil ami Hamza succomba à ses quintes de toux, à l'épuisement et à l'étreinte sadique et déloyale d'une pauvreté qui lui venait de loin, de très loin, du temps où les princesses esseulées ou leurs amants se construisaient des palais à chaque coin de rue, s'ébattaient dans des draps en soie et le vomis de leurs beuveries à répétition ; du temps où la tyrannie des dépositaires de la divine volonté poussait les tribus spoliées à venir mourir aux portes des villes, terrassées par le choléra et le typhus ; du temps enfin où la soldatesque étrangère, ivre de ses guerres de rapine, venait prendre possession, par le feu et le sang, de son pays. Mais Adel savait aussi que le vieux docker était plus fort que la pauvreté qui continuait jusqu'alors à ravager ses poumons et à ébrécher ses espoirs. Quelques jours avant son départ pour l'au-delà sans lumière, le vieux portefaix devenu docker ne lui avait-il pas dit devant moult bières surnommées « Les Ventruées » : « La pauvreté et l'indigence se sont cachées un peu derrière un paravent d'euphorie et de pudeur. La revoilà dans toute la hideur de leur gueule et la noirceur de leurs griffes. Ma mort toute proche en donnera la preuve absolue ! »

La terrasse du restaurant-bar était bondée. Les serveuses, deux vieilles filles aigries par l'esseulement, les cuites secrètes et le labeur infernal de la haute saison, vociféraient leurs commandes à travers une large lucarne qui libérait aussitôt une procession d'assiettes. Barricadé derrière son comptoir, le barman d'un seul geste sec et nerveux, essayait sans relâche les verres en promenant de temps en temps sur les clients son regard sombre. Malgré les

explications et les mises en garde de sa patronne, Carla Cittalucci, l'homme continuait à vouloir inquiéter les clients. Avec ses cheveux épais et noirs en queue de cheval, ses pattes lui effleurant ses profondes narines ténébreuses, l'ancien repris de justice de Messine croyait ferme en son étoile et il n'avait pas tout à fait tort. Aldo Mossaicillu était le sixième enfant illégitime d'une entremetteuse d'Alexandrie venue s'installer en Sicile. Ses amants, ses conquêtes du jour ou de la nuit dans les bas-fonds des villes d'Egypte ou de Calabre, ses maris, ses concubins, tous l'abandonnèrent en hurlant au mensonge, à l'imposture, à l'infamie. Le barman s'était en effet tiré des mauvais pas où il s'était lui-même fourvoyé. Le dernier méfait en date de ce salaud, dont la mère même ignorait le père, fut de séduire une pauvre fille de ferme de la campagne de Messine. Grosse de sa candeur toute rurale et surtout d'un enfant, la jeune fille s'ouvrit à ses deux frères, exécuteurs patentés des basses besognes dans la région. Ils jurèrent alors de lui couper les bourses d'un seul coup de rasoir sur les lieux mêmes de son forfait, la grange abandonnée des Bonifacio. Mais sa bonne étoile vint encore une fois à son secours : on retrouva au fond d'un ravin le corps des deux frères sauvagement mitraillés. Deux jours auparavant, ils recevaient tour à tour le baiser du pardon, celui de la mort. Son bébé serré contre la poitrine, la jeune maman se jeta dans le vide quelques jours plus tard.

Du haut de sa caisse en osier quelque peu grinçante, la patronne Carla, la cinquantaine bien tassée et l'ironie vigilante dans les yeux, vit sans étonnement l'une des serveuses s'élancer presque en courant vers le comptoir sur lequel elle déposa son lourd plateau, sa pénitence de tous les jours. Et à

voix basse, très basse, presque en chuchotant, elle appela le barman Aldo qui feignit la surprise et la bonté infinie du saint homme :

- Approche Aldo, approche. Ecoute-moi bien, gros paquet d'excréments humains, indicateur de police sous-payé, bâtard de tondeur de chiens conçu à la sauvette dans les jardins publics, ne crois surtout pas que je n'ai rien vu de votre petit manège, toi et ma crapule de sœur, vous vous moquiez de moi tous les deux ! et depuis ce matin ! Cela se paie, carcasse de vieux cheval moribond ! Tout ce qui me reste à te dire maintenant, c'est que Silvio Strapontini, Silvio La Dague, viendra te chercher tout à l'heure à la sortie du travail et ce sera alors le festival de ta vie, enfant de traînée. Quant à moi, je danserai le tango, sans cavalier et sans musique, sur tes couilles d'énuque.

Aldo avait du mal à respirer, malgré deux énormes tunnels généreusement garnis qu'il arborait en guise de narines. Il blêmissait et semblait avoir perdu l'usage de la parole. Il finit par lâcher :

- Andréa, Andréa... ; écoute-moi ! T'as pas bien compris ! ...C'est un malentendu ! Tu me connais, je ne suis pas du genre à...

- Je sais de quoi je parle. Le coup du malentendu, non ! A d'autres, fils de pétasse ! Silvio Strapontini, Silvio la Dague viendra te faire ta fête tout à l'heure.

- Andréa, table sept ; s'il te plaît », lança de sa caisse la patronne en retenant difficilement un petit rire qui semblait en annoncer d'autres.

Ourida dévala rapidement la pente du talus qui surplombait légèrement la plage. De la porte vitrée de service,

elle pouvait voir toute une partie de la grande salle, la caisse en osier et l'énorme queue de cheval du barman occupé à doser savamment ses commandes d'alcool. Dans la salle où flottait par endroits un léger mélange de cire et de pizza, une atmosphère de détente et de quiétude régnait sans partage. Les clients, le premier choc passé, avaient vite appris à négliger le regard sombre du barman et ses narines, gouffres juste bons pour spéléologues imprudents. Dans un coin plongé dans la pénombre, un homme à l'humeur macabre, terne et grisonnant, sec et poussiéreux comme un bâton de craie, mâchait vaguement un petit bout de tartelette dans l'indifférence froide des gens repus. Collée à sa glace séparant la salle de la terrasse, une jeune femme en très bonne santé maîtrisait mal son hilarité débordante. Son homme, un insecte légèrement nuisible, présentait au pâle soleil de l'après-midi, une calvitie frontale définitive. Sur la table, traînaient deux chopos de bière, énormes. La femme attaquait dans la frénésie rageuse et enragée des parvenus une assiette anglaise à chaque commande de bière renouvelée. En passant pas loin du couple puant le remugle des bas-fonds de l'âme, une petite envie de tuer rôda dans la tête d'Ourida. Elle pensa à ses figes sèches et au demi-litre de lait qui lui servirait de dîner. Elle oublia alors l'assiette anglaise, sa faim mais aussi le reste.

En rentrant par la porte arrière de la grande salle, Ourida salua de son plus beau sourire - un sourire de solidarité anonyme- Andréa, la serveuse qui ne daigna pas répondre. La vieille bûche de Géhenne que la vie avait beaucoup malmenée jusqu'à la jeter sur les marches d'une église pour mendier n'aimait pas « les gens de couleur. » Et elle n'était pas prête à admettre que le blanc des « Blancs » n'était pas autre chose

qu'une couleur parmi d'autres. Ourida adressa alors à la petite chose un deuxième sourire qui la fit bondir de haine et de fureur, de bestialité annihilante. Scandalisée, un peu honteuse de ce qu'elle n'avait ni fait ni pensé, Carla embrassa chaleureusement sa future employée.

Ourida, qui débarquait sur l'île en étrangère, dans la plus parfaite des clandestinités, reconnut en Carla l'incarnation même de la fraternité agissante entre les hommes. A part le gîte et le couvert, la restauratrice lui proposait du travail pour cinq semaines au tarif du SMIG mensuel. Et en prime, Hussein sera également hébergé dans sa chambre. Quant à Adel, cette prodigalité ne le touchera pas de sa grâce. Mais il ne dormira pas à la belle étoile, le propriétaire des lieux l'ayant autorisé à occuper l'une des pièces de la maison encore en chantier. La chance leur avait souri, à tous les trois : le jour même de leur arrivée à l'île des vents d'automne et des palmiers mécaniques oublieux de leur deuil, les deux hommes étaient embauchés comme manœuvres pour un mois alors qu'Ourida allait trimer derrière les fourneaux dix heures par jour. Le trio était désormais certains d'arriver à destination, Naples.

Décortiquer un texte ou un poème de l'époque andalouse ou omeyyade, en dégager les sens vrais ou supposés et s'en extasier jusqu'à la syncope avec ses élèves était et reste encore la passion d'Adel. N'était-ce le dur labeur des longues journées de l'été sicilien, ce professeur suppléant, de Lettres Arabes, aurait trouvé intéressante la maçonnerie. Mais qu'à cela ne tienne, il savait bien qu'il lui fallait vivre ce précaire, surtout lui survivre en attendant des jours meilleurs. Il était acculé au choix du pire. Il s'assumerait alors en apprenant à faire correctement son travail de manœuvre en bâtiment. Ourida et Hussein n'étaient pas mieux lotis. Tous trois trimaient dans le silence et la sueur, car ils savaient que dans les champs ou les usines, les ateliers clandestins de confection ou les sous-sols des restaurants, dans la collecte des ordures et le toilettage des villes, au fond des mines et aux postes à hauts risques, la chair humaine d'Arabie ou d'ailleurs était là, disponible à gogo pour la moitié du salaire légal.

Le mois d'août s'étirait de toute sa longueur sur les pentes de l'île, sur le bleu-vert d'une mer taciturne marmonnant dans ses entrailles son indomptable trahison, sur ses collines maigrichonnes, désespérément chauves, sur les coffres-forts des sociétés hôtelières, sur la frénésie insensée des amateurs de sensations fortes au réveil brutal, sur l'ennui, l'esseulement et les rancœurs légitimes de Carla, la cinquante-naire de Messine à l'esprit d'airain et au cœur d'or. Andréa, la

serveuse, restait aussi mauvaise qu'au jour de sa naissance : elle était intrinsèquement réfractaire à l'apprentissage de la vie. Aldo, le bâtard de la putain d'Alexandrie n'eut pas à souffrir longtemps de l'attente du coup de dague de Silvio Strapontini : l'homme de main fut condamné à trente ans de prison pour une sombre affaire d'assassinat de vieilles dames richissimes coupables aux yeux de leurs meurtriers de porter systématiquement des colliers de perles lors de la distribution aux pauvres de colis alimentaires payés par les contribuables. Le mois d'août tirait à sa fin et Ourida continuait à bien s'acquitter de sa tâche, mais aussi à sourire de la manière la plus suave à Andréa qui devenait chaque jour un peu plus tragique, chaque jour un peu plus sanguinaire. Le trio mangeait à sa faim sans se soucier le moins du monde à rationner la nourriture. Ourida avait déniché chez l'épicier du village, dont le regard perçant mettait en déroute plus d'un voleur, un produit pas cher du tout qui faisait le bonheur d'Adel : de la morue séchée et salée. Au dîner, avec une assiduité de vigile correctement payé, l'éternel professeur-suppléant s'en envoyait deux assiettes creuses remplies à ras bord. Du poisson, du poivron doux et de l'ail, le tout cuit à l'étuvée et servi à profusion ! Que vouloir et que demander de plus ! Adel prit à ce régime-là quelque poids et l'éclat de ses yeux rendit encore plus gaie la lumière de l'île. Mais il lui arrivait parfois de rêver des petits plats si finement épicés et si parcimonieux que lui servait sa mère dans le silence feutré et la propreté irréprochable de leur unique chambre. La saveur exquise de la cuisine des pauvres continuait à hanter les nuits d'Adel.

Les tout premiers jours de septembre virent la fin des vociférations insensées et de la fureur bestiale des fêtards. L'autre parenthèse venait d'être fermée, plutôt de se refermer, prenant dans son étau l'amnésie des noceurs soudain ressuscités. Une poignée de milliardaires vint alors prendre possession de l'île pour y traîner leurs sautes d'humeur et leur ennui ou leurs sanglots au caviar. Le soir du trentième jour de travail, Hussein et Adel et Ourida touchaient leur salaire des mains du très heureux propriétaire, un petit parvenu de terroir pas très mauvais type, au fond.

Carla, qui était une femme de devoir mais aussi d'humour- de cet humour corrosif mettant à nu la bestialité et la vanité des hommes- avait depuis longtemps envie de larguer les amarres

Elle en avait marre de voir ces têtes de Crésus que seuls le sexe des femmes et les oscillations de la bourse passionnaient. Elle en avait marre Carla de voir cet anaconda noir nommé Aldo essayer d'une main experte ses centaines de verres en regardant d'un air sombre les clients du comptoir, coupables et innocents confondus. Elle en avait marre, et plus que marre, de voir la pauvre Andréa souffrir le martyr sous les quolibets de ce bâtard de jardins publics. L'air des grands espaces nus de cette île chantant sous la brise des nuits d'été ne suffisait plus à ses poumons gloutons. Une autre bouffée d'oxygène, euphorisante et vivifiante, l'appelait pour l'inonder tout entière d'audace, de vérité et de passion.

Hussein n'arrêtait pas de tourner son petit transistor dans tous les sens, essayant d'ajuster l'aiguille sur la bonne fréquence. Enfin, la voix d'un speaker manifestement terrorisé par la lecture de son tissu de mensonges : « ...Et

qu'en plus de l'encerclement à Fellouja d'un important groupe de hors-la loi. On apprend par ailleurs de source digne de foi qu'une soixantaine de brigands à la solde de l'ancien régime viennent d'être abattus par une patrouille de GI's américains. Gloire et longue vie à nos amis d'Outre-Atlantique ! Prochain bulletin à minuit, heure locale. Vous êtes à l'écoute, chers concitoyens, de Radio Baghdad, la voix de l'Irak libéral libéré. »

Un formidable coup de tonnerre ébranla la pièce et fit clignoter la lampe. Tels des pans de montagne se détachant du ciel, des paquets épais de pluie s'abattirent sur la plage obscure. Pas un seul souffle de vent. Que des éclairs aveuglants déchirant le ciel et la mer, les terrasses et les bâtisses, le vieux port et ses flottilles, les ruelles tortueuses et le village, l'église et les collines arides prêtes à boire jusqu'à la lie le déferlement de cette eau bénie ! La pluie s'arrêta soudain, sans transition, comme oublieuse de sa propre histoire. Un silence un peu humide, sentant l'accalmie se saisit de l'atmosphère. L'île attendait, passive mais inquiète.

- Tu l'as bien entendu débiter ses insanités, ce petit collabo de service ? Cette ordure a vendu son âme et a trahi sa mère pour un bol de soupe et une caravane de chimères meurtrières. Au fond, Ourida, les sous-fifres de la énième catégorie, je ne leur en veux pas. Je n'en veux qu'aux vrais maîtres de Baghdad, les pillards d'Outre-Atlantique, et à leurs valets locaux, ce petit carré de traîtres qui ont troqué la liberté de leur peuple contre des comptes bien cossus ouverts en leurs noms dans les banques suisses.

- Bien d'accord avec toi sur l'essentiel, mais je trouve que tu absous trop facilement les petits traîtres de service comme tu

les appelles. Il n'y a pas de petits et de grands traîtres. Il y a des traîtres. La trahison est une et indivisible. Elle n'est pas quantifiable, la trahison. Même si l'on trahit à la mesure de ses moyens. Les traîtres, Hussein, participent tous de la même essence, de la même vilénie. Ils inoculent la mort muette qui rampe et qui fauche, mine et abat les chênes. L'Irak ne sera donc libéré que lorsque ses occupants et ses collabos auront tous sauté sur la mine de la résistance. Hussein, je ne veux plus entendre parler de canaille parfumée à l'after-shave offert par la soldatesque étrangère.

- Tu as ma parole, Ourida.

- Tu sais que Carla a fait un geste extraordinaire. Un geste presque anonyme de fraternité et de solidarité d'une rare beauté. « Un salaire pour ton dur labeur du mois. Un deuxième pour vos billets de bateau et de train pour Napoli. Et un troisième pour tenir un peu sur vos jambes et ne pas plonger dans la syncope de la faim. » C'est là ses paroles texto. Quelle dame admirable ! Une générosité sans fracas, à pas feutrés, sans l'ombre de la moindre vanité ! J'ai commencé par refuser net cet argent, ne sachant ni quand ni comment le lui rembourser. « Cet argent, Ourida, je te le donne à toi et à ton mari. Je ne le vous prête pas », m'a-t-elle assuré.

Un petit coup de vent, presque furtif et en tout cas bien sournois, balaya légèrement le préau et fit grincer les persiennes. Ourida regarda par la fenêtre et vit l'immense rondeur de la lune interroger de son œil inquisiteur la mer qui s'acharnait par la mécanique croissante de ses vaguelettes, à lui débiter ses litanies vieillottes. Seule et transcendant toute chose, l'étoile polaire ricanait. De maigres débris d'étoiles

presqu'éteintes peinaient à se singulariser. Ternes et poussiéreuses, ces orphelines brimées par l'éclat de leurs voisines agonisaient dans le bleu-nuit du ciel. Des lambeaux de nuages se poursuivaient en silence dans l'intermittence de la clarté lunaire. Ils se bouscuaient, se heurtaient, s'interpénétraient, se chevauchaient pour dresser enfin une épaisse muraille noire contre le bellicisme ouvert entre ciel et mer. Un vent soudain d'une rare violence balaya le monde autour d'Ourida. Un fracas de tôle et de vitres brisées envahit le préau et fit trembler les murs. Il venait des cuisines qui explosaient littéralement sous la colère dévastatrice du vent ; le long de la route, des palmiers taisaient leur peur de mourir en dansant avec la tempête. Le vert et le noir dense d'une nuit sans plus de lune prenaient possession de toute chose. A travers l'espace mince d'un rai de lumière, Ourida vit courir la silhouette d'un milliardaire tenant par la main sa proie, une jeune fille juste au sortir de la grande enfance. « Tu ne te refuses rien avec ton fric, sale prédateur à la mandibule carnassière. Mais contre ta tronche de Cro-Magnon, la chirurgie esthétique restera longtemps impuissante. C'est notre seule et si maigre consolation pour le moment ! » Le vent déchaîné redoubla de violence et son mugissement infernal, ajouté à celui des vagues, anéantissait les sens et saisissait d'horreur et d'épouvante la conscience d'Ourida. Jamais elle ne vit un tel déchaînement de la nature, ni dans le désert ni sur la côte algéroise. Elle pressentait le pire : elle avait peur que la mer ne vienne, dans sa colère et sa vindicte insensées, ne vienne les engloutir, elle et son compagnon. Elle tremblait, debout dans la pièce plongée dans le noir. Cette chambrette où, dans le lit étroit de leurs ébats, elle rêva

souvent de menthe, de basilic, de jasmin et de tilleul, semblait vibrer de toutes ses fondations pour aller s'anéantir dans les vagues. Hussein se réveilla et, avec la délicatesse et la tendresse du compagnon de la passion et du serment, alla mettre au lit Ourida. L'aube de l'automne commençait à se lever. Aux premières lueurs du jour, la tempête lâcha prise. Un vent frisquet chargé de pluie fine s'empara de l'île. Mais vers le milieu de la journée, un vent chargé d'humidité se mit à souffler en violentes rafales. Le ciel s'assombrit de nouveau en écrasant de sa lourde chape noire la terre et la mer ; les vieilles autochtones moustachues étaient éberluées de voir sous leurs yeux défiler des femmes pétant la santé et la beauté, l'amour de l'argent et la vilénie de l'âme, accrochées au bras de milliardaires malades de leurs viscères. Tout autant elles l'étaient de voir les tenancières de bar toujours sur le qui-vive et les gardiens de chèvres convertis dans le tourisme sous le silence des églises flamboyantes et des ruines secrètes des demeures arabes. Figés dans l'impuissance et dans l'attente, tous se terraient, de l'antiquaire faussaire au petit détrousseur de plages, de la vieille institutrice de Lombardie venue pleurer un enfant mort en Afrique, du mafieux de service sans état d'âme et sans pardon au grand Argentin toqué qui, sur la plage, aimait écouter souffler les vents. A l'Ouest, de vives lumières bleuâtres éclairaient par intermittence un ciel bas qui étouffait de sa masse sombre l'île muette. Un vent frais se mit à souffler en rafales et les premières trombes se déversèrent sur une mer encore imperturbable. Une pluie drue enveloppa alors ce petit caillou plat de son rideau rigide et brumeux, réduisant ainsi la visibilité à peu de chose. De la route en cul de sac, du talus chauve et caoutchouteux qui la veille même

laissait brûler au soleil ses entrailles calcaires, des torrents de boue tumultueuse fondaient sur le rivage. La plage n'était plus qu'un lambeau de chair où venait mourir l'insolence d'une houle résiduelle.

-Ne t'inquiète pas, Ourida. C'est bien là les tempêtes de chez nous. Elles naissent dans la magie du verbe pour vite mourir, emportées par la débâcle et l'amnésie.

-Tu me parles là de ce que ne devrait jamais être une révolution. Tu veux dire, Hussein, qu'une révolution est le strict contraire d'un cataclysme naturel. Oui, en principe ! Mais alors comment faire pour sonder l'insondable, la passion humaine ?

Le vent tomba en milieu d'après-midi et le déluge s'arrêta net, sans autre explication qu'une manière tenace de cultiver le mystère. Un prêtre rusé s'empressa de faire sonner les cloches. Des vieux rabougris par l'usure du temps et la faiblesse de leur pension de retraite, allaient aux emplettes du soir en traînant leurs petits pas sur l'asphalte lessivé. Un soleil tiède et caressant comme une mère aimante, campa dans la courbe ouest du ciel. Des retraités, qui entretenaient les miettes de leur vie à coups de parcimonie en toute chose et d'amour coriace, se souriaient de toute la blancheur de leur râtelier, apparemment oublieux des cendres qui pleuvaient sur leurs cœurs.

Carla qui voulait depuis longtemps tout balancer, tout quitter et tout oublier, cadénasser, tenait à la main un trousseau de clés en regardant le large. Un large parsemé de quelques nuages blancs, opaques, presque évanescents. Elle attendait les nouveaux acquéreurs des lieux, Andréa la

mendiante et son concubin Guillermo, croque-mort à la morgue municipale de l'île.

Elle alla droit devant elle, vers la mer. Une mer que des tumultes obscurs minaient de l'intérieur. Elle s'assit près d'Ourida, sur le sable humide en se disant qu'Andréa n'avait fait, en acquérant la brasserie, qu'un geste bien banal et qu'à deux pas de la tombe, elle avait besoin de flatter son ego. Quant au Jaune de Lampedusa, le concubin Guillermo, Clara se demandait si la nouvelle propriétaire allait continuer à l'abriter sous son toit. « Car l'acte fondateur des va-nu-pieds repus est bien de renier leur passé ! » se dit-elle à voix basse.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Rien, Ourida, rien ! Mais t'as vu un peu la tronche du Jules d'Andréa ? Comment tu la trouves ? Est-ce qu'il a vraiment la tête de l'amant confiant en sa bonne étoile ?

- Oui, oui, tout à fait... Peut-être ? Mais sa démarche gauche de rapace et son rire jaune de croque-mort en congé annuel ne me disent rien de bon.

- Oui, bien sûr ! On sent bien que la mendiante de Sicile aux dimanches toujours endeuillés n'en peut plus de la tête cirreuse de son concubin. Tout ce qu'elle semble vouloir et désirer désormais, c'est de jouir seule de la succulence des steaks saignants qui ont hanté d'un bout à l'autre sa vie. Et Guillermo alors ? Qu'il aille au diable, lui et sa pestilence de service ! « Les rêveurs n'ont pas d'avenir, et moi, j'ai les pieds sur terre ! » m'avait dit un jour Andréa.

- Raciste et cupide, cynique et narcissique, la mendiante ! Je n'avais donc pas tort, Carla, de lui montrer des crocs de lionne en la croisant dans les couloirs !

- Le croque-mort municipal de Lampedusa sera la prochaine victime du réalisme carnassier de la serveuse. Le réalisme du ventre et du bas-ventre sévira peut-être dès ce soir même. Ce croque-mort est sa victime. Crois-moi Ourida, il n'ya pas de victime innocente ; il n'y a pas de victime consentante ; les pauvres ont souvent l'horrible travers de vouloir ressembler à leurs oppresseurs.

- Tu veux dire que les pauvres assurent en cela la perpétuation de leur espèce au lieu de la dépasser et de l'annihiler. Je vois Carla. Je vois. Le pauvre qui s'identifie à son exploiteur et à son oppresseur empeste le vieux monde. Il faut le sortir à l'air libre, hors de sa caverne, dût-il en mourir. Mais le tête-à-tête de ces deux-là n'augure rien de bon. Il y a du crime dans l'air.

Les gyrophares et les sirènes de deux ambulances arrivant à toute vitesse mirent fin à la discussion. Police, sapeurs-pompiers et une petite foule inutile et surtout vorace de spectacle couraient en direction de la pointe du promontoire rocheux. Les hommes de la protection civile eurent beaucoup de mal à dégager les premiers cadavres coincés entre les rochers. La violence de la houle avait littéralement écrasé, ou parfois déchiqueté, les corps dont jouait une modeste marée au-dessus de tout soupçon. Deux gros zodiacs furent mis à l'eau pour aller au-devant des autres arrivants du désespoir et de la mort. Les insulaires donnaient à la débâcle ultime de ces cadavres anonymes le cérémonial discret de la dignité et du recueillement, du respect et de la compassion. Des plongeurs hissèrent sur une espèce de plateforme gonflable une trentaine de corps tous saisis de l'effroyable rigidité cadavérique. L'unique miraculée de cette

macabre boulimie de la mer était une jeune femme au bord de l'agonie. On lui prodigua vite les premiers soins de survie, puis le zodiac fonça vers le rivage.

Un soleil moribond promenait dans la lassitude de l'ennui du devoir accompli ses derniers rayons dans les yeux incrédules des morts. La mer et le rivage, le bras de terre aux flancs déchirés par le ressac, les collines dénudées, dépossédées, humiliées par le vent tenace des millénaires, les palmiers sauvages à l'écoute des pleurs du crépuscule, les terrasses lugubres des fins de saison, les vieilles et les vieux déjà au lit, éberlués de voir le monde encore tourner, tous et toutes choses s'apprêtaient à accueillir la nuit. Mais pas les trente-deux naufragés qui, eux, avaient déjà accueilli la leur dans l'onde noire déchaînée. L'éternel repos de la dernière demeure sera le lot de rigueur de ces linceuls en plastique sans plus de noms, sans plus de rêves. Ils iront s'effondrer dans le carré des anonymes, aux côtés des leurs, en pointant du doigt leurs assassins, les hommes.

Réprimant les gros sanglots qui ravageaient sa poitrine, Ourida put enfin dire d'une voix blanche, métallique :

- Les hommes de la tyrannie, de l'indifférence et du mépris, les voyous à la boulimie diamantée et aux beuveries assassines, les despotes de service au délire pharaonique et à la vie courte, ce sont ceux-là, qui nous ont embarqués sur les rafiots de la mort. Trouvant alors le champ libre, notre mauvaise étoile a fait le reste. Nous basculer dans l'abîme à l'aube de nos vingt ans ! Allez, on y va, si vous avez toujours l'intention de prendre le bateau pour Trapani. Carla, on se voit bientôt, très bientôt ? Viens que je t'embrasse.

- Je vous accompagne au port. En arrivant à la gare de Napoli, n'oublie pas de téléphoner à Fortunata.

- Oui, je n'oublierai pas de le faire. Je téléphonerai à ta cousine Fortunata Mazara Mora qui habite Via Stella Nova, au rez-de-chaussée du numéro 9, dans la vieille ville.

Clara et le trio de fugitifs remontèrent les quatre ou cinq marches menant à la route. Avant que le bras de terre n'eût disparu de leur champ de vision, happé par la brume du soir, ils jetèrent un dernier regard sur les linceuls que des hommes hissaient délicatement sur la benne plate d'un tracteur. Les morts de cette nuit-là, après tant d'autres, ajouteraient au silence statistique de la morgue le silence du sans-appel, le silence des vies décapitées à vingt ans.

L'albergo de Rosana Labbagatta était une vieille bâtisse hybride bien campée sur ses fondations en pierre de taille. Calé à l'angle d'une grande cour pavée, le patio immense résistait sans coup férir aux menées des rats, de la moisissure, de l'âcre humidité et des chats pisseurs à longueur de siècles. Le petit immeuble était son gagne-pain et son salut. C'était le seul bien qui restait de ses nuits de prostitution dans les villes froides de l'Italie du Nord. Rosana Labbagatta avait alors la réputation avérée de ne louer, l'espace d'un orgasme furtif et souvent amer, qu'aux ouvriers même s'ils sentaient très fort des pieds et puaien les relents acides des vins de pacotille. Les bourgeois éplorés abandonnés, ça n'était pas sa tasse de thé. « Moi, les filles, je ne loue qu'à ceux de ma race, les travailleurs. Parce que moi aussi, je suis une travailleuse, une travailleuse du sexe ! » aimait-elle dire à ses consœurs. En employant à plein temps une femme de ménage et un veilleur de nuit, Rosana arrivait à tenir. Aussi étrange que cela puisse

paraître, il régnait dans son meublé au fond du couloir du rez-de-chaussée, seulement là-bas et pas ailleurs, l'odeur tenace de l'amour au rabais, de l'amour hilare et mercantile. Ou encore : « Moi les filles, j'aime l'argent qui sent les pieds et le gros vin des gueules bleues défigurées ! »

En poussant la porte vitrée du meublé, Fortunata vit sortir de la chambre du fond du couloir les deux hommes dont s'était plaint Rosana. Ourida les foudroya de son regard flamboyant car elle flairait toute la vilenie et toute l'indifférence des commerçants de la chair, les proxénètes. Toutes deux se regardèrent d'un air entendu. La mise sous tutelle du corps de la femme, la location de sa chair par la violence au seul profit du mâle, ça rapporte gros. Des chaînes en or massif et du parfum à gogo pour ces proxénètes illettrés de Salonique ou de Tanger. Ourida lança une dernière foudre méprisante et ouvertement provocatrice à l'un d'eux. Il en eut peur mais n'en laissa rien voir. Il faillit cependant s'étaler de tout son long en trébuchant contre la marche.

Occupée à envoyer sa première assiette du matin, du gras- double cuit à la vapeur, Rosana n'entendit pas arriver les visiteuses. Ni leurs appels répétés.

- Rosana ! Rosana ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ? C'est Fortunata, viens vite !

- J'arri...ve ! cria Rosana en avalant son verre de vin blanc ; puis s'en ajouta un autre, le dernier de son demi-litre du matin.

Elle arriva en trombe dans le petit hall de la réception. Elle haletait :

- Fortunata, diamant de ma fortune à moi ! Je me disais bien qu'il me perdra ! Il me perdra !

- Qui ? Quoi ?

- Le gras-double, Fortunata. Rien et personne d'autre ne peuvent quoi que ce soit contre moi ; mais lui, le gras-double à l'ail cru, il peut tout ! Il est mon maître et mon Dieu ! Fortunata, je te le dis une bonne fois pour toutes : l'Eden est ici et pas ailleurs : dans Napoli, dans la vieille ville, dans mon albergo, dans ma cuisine ! Viens que je t'embrasse, bonne et vieille amie de toujours !

- Tout à l'heure ! Tout à l'heure !

Fortunata s'écarta vivement en tenant ses flancs des deux mains. Elle n'en pouvait plus à force de rire. Ourida et Adel, secourus par leurs réminiscences scolaires, comprenaient sans grande difficulté ce que disait Rosana, alors que Hussein seul et furieux comme un taureau dans l'arène sombrait. Il ne saisissait pas le moindre mot des propos de l'ancienne prostituée.

- Quant à mon curé, reprit-elle avec une véhémence soudaine, il commence à me faire chier pour de bon avec sa « félicité édénique ». Mais alors, c'est quoi mon gras-double ? C'est du vent à l'ail ? Un instant, je reviens !

- Non, reste ici. Ta marmite de gras- double au poivre et au citron, tu la finiras tout à l'heure. Regarde, tu as là devant toi, en chair et en os, l'Afrique et l'Arabie savantes. Ils m'ont été recommandés, tous les trois, par ma cousine de Lampedusa, Carla. A mon tour, je me porte garante d'eux.

- T'inquiète, amiga mia ! Tu la connais bien, Rosana, quand elle donne sa parole, c'est pour la vie, c'est pour la mort. Qu'on touche alors à un seul de leurs cheveux...

Et se retournant vivement vers Ourida, elle lui cria, les yeux injectés de sang et la main sur le cœur toute sa solidarité.

- Ecoute ma bonne dame. Parlons peu, parlons bien. Le moindre pépin, la moindre allusion à tes origines, le moindre mauvais regard, tu viens me le dire. Et tu verras alors ce que vaut, pour les culs- terreux de la Piazza Garibaldi, le lâcher de la lionne Rosana labbagatta ! Sois tranquille pour tes copains, qui sont aussi les miens. J'aime et respecte les enseignants. Ils ont pour la plupart une bonne hygiène morale. Au fait, qu'est-ce qu'elle devient, Carla ? Tu as de ses nouvelles ?

- Elle a tout largué, mais garde le cap sur le Sud. Elle en a eu marre de toutes ces fourmis grouillant au soleil, de leurs attentes, de leur misère argentée et de leur cruauté de rapace, de leur farniente et de leur mort à crédit. Carla sera là dans une dizaine de jours, sans plus de charges, sans plus d'amant, la tête lucide et l'espoir au poing. Elle aura de l'argent et donnera du travail autour d'elle. Tu feras l'effort de faire payer les chambres à la quinzaine. Il faut donner à nos amis le temps de trouver du travail. Je te laisse, Rosana, il faut que je parte. Rachid m'attend, dit fortunata

- Alors, on part comme ça, maintenant. Ni vu, ni connu ! On n'est quand même pas des lépreux, nous autres ! Viens que je t'embrasse Fortunata !

- Jamais ! Tu pues l'ail cru, ma grande ! Arrière !

- Je finirai bien par t'avoir, vieille ingrate ! Et moi qui t'aimais tant ! Tu viendras dîner avec Rachid ce mercredi. D'accord ?

- D'accord. Nous viendrons. Je t'embrasse, lui lança Fortunata en courant vers la sortie.

La chambre d'Adel était d'une propreté surprenante, même si elle sentait fortement l'humidité. Il alla mettre l'espagnolette à la fenêtre, se débarrassa de ses espadrilles en toile achetées pas cher à la fripe et s'abattit de tout son long sur le lit qui gémit douloureusement sous le choc. Ses ronflements de fin du monde, lugubres et effrayants, ne tardèrent pas à envahir ce réduit à prix modique. Trente heures de voyage en bateau et en train l'avaient complètement lessivé. Que des hurlements de marins, que des cris perçants de vieilles veuves lacérées par la mort et encore plus par la vie, que des silences apeurés de clandestins sans bagages, que des bouches béantes et que des gouffres insatiables, que de pets impudiques et arrogants, que d'envieux regards assassins, que d'amnésie et que de misère humaines ! Jeté au travers du lit, Adel semblait n'être plus qu'une branche morte malmenée par ses cauchemars et ses peurs nocturnes.

Derrière les vitres closes de la fenêtre, Ourida promenait un regard attentif autour de la grande cour pavée. Une pluie fine et soutenue tombait sur la ville. Des bâtisses de fortune inégale dressaient leurs façades humides vers le ciel grisonnant de l'automne précoce. Mais toutes, ou presque, étaient minées par cette moisissure venant des confins des siècles et contre laquelle bricolages et figolages restaient impuissants. Locataires ou petits propriétaires, héritiers désossés en rébellion ouverte contre les rigueurs vindicatives du fisc, marchands de gras-double au citron ou voleurs à la tire, prostituées clandestines usées par l'âge, l'alcool et le fard de synthèse, diseuses de bonne aventure ou perceurs de coffres-forts, immigrés clandestins avec ou sans injonction de quitter le territoire italien, faux marabouts

d’Afrique Noire ou du Haut Atlas réfractaires au travail, indicateurs de police ou de douanes, entremetteurs, matrones ou proxénètes, petites gens du Maghreb à l’affût des « affarones » et des gigots de dinde bon marché, contrebandiers en cigarettes américaines, rabatteurs en partouzes « bien payées bien arrosées » ou mendiants faux grabataires, beaucoup de cette faune de l’errance et du précaire habitaient derrière les façades à la géométrie chaotique. De vieilles charrettes naines, tirées à bras d’homme, gisaient, à jamais muettes, dans un coin de l’immense cour lessivée par la pluie de l’automne. Les petites charrettes de l’inutile et de l’abandon ajoutaient à la vétusté noble des lieux une touche de vérité et de fierté bien campées sur leurs jambes. Le vieux Naples respirait, agonisait dans toute la ténacité et la splendeur de ses racines prises depuis longtemps par le gel insidieux du temps. Du marché proche où l’on vendait de tout à gogo, montaient de sourdes clameurs de marchands aux prises avec les charlatans, l’insidieux bruit de fond d’une circulation dense à longueur de jour. Ourida ferma les persiennes et tira à moitié les rideaux. Elle n’aimait pas dormir dans l’obscurité. Seuls les rais de lumière filtrant à travers les volets et la douce pénombre qui s’en crée l’apaisaient. Elle entendait monter dans les escaliers la femme de ménage qui lançait à tue-tête des couplets entiers d’opérettes napolitaines vieilles de deux cents ans. Dès qu’elle s’allongea sur le lit, les paupières lourdes et le corps rompu, Ourida sombra dans un profond sommeil, l’esquisse d’un éclat de rire sur les lèvres. Dans son sommeil de plomb, Hussein ne se lassait pas de mastiquer on ne sait quel mirage de viande. Hussein, le rescapé des vents du désert, de la soif,

de la cupidité visqueuse des forces de l'ordre, le rescapé des fauves et de l'onde noire de l'au-delà, ce dormeur fragile sous la pluie d'un automne précoce était l'image même de la frustration du désir, de la nudité et de la pauvreté.

Rosana Labagatta leur offrit le dîner dans la chambre. Ils lui en furent bien reconnaissants car à l'heure où ils s'étaient réveillés, ils ne risquaient pas de trouver grand-chose à se mettre sous la dent. Adel, aux anges, arrivait tout de même à dissimuler son bonheur de manger enfin. Le plateau trônait sur la table. Fumante et provocante, l'immense soupière de gras-double attirait toutes les convoitises. De la mortadelle, du pain, des fruits, le tout à profusion !

- Ah ! Vous avez de l'ail cru dans le ravier. Sans ça, le gras-double est insipide. De plus, ce serait une offense à Dieu, pontifia Rosana en sortant.

- Merci du fond du cœur, Rosana. Merci. Tu ne restes pas dîner avec nous ? lui proposa Ourida en l'embrassant.

- Merci, merci ! Une autre fois ! J'ai des clients qui m'attendent.

Le lendemain, d'assez bonne heure, Ourida et Adel partaient à la recherche d'un travail. Hussein, lui, gardait la chambre pour fabriquer, huit ou neuf heures durant, des statuettes sculptées sur bois. Le fugitif de Tombouctou vivra de ses talents d'artiste en vendant ses tableaux de scènes animatrices sur le trottoir de la place Garibaldi.

Les derniers jours de novembre s'écoulaient sans se heurter, sans vindicte et sans projet de revanche. Ils s'en allaient à petits pas, tendrement dorlotés par un Vésuve à l'énigme épaisse et à l'auréole traîtresse. Dans les cris et la

fureur, les menées trépidantes de son économie souterraine, dans le fracas des rires gras de ses prostituées, l'inquiétude des proxénètes hantée par le Baiser de la Mort, Naples se préparait, précoce, un peu pressée, à enterrer les frémissements des jours pour en accueillir de nouveaux, toujours les mêmes. Ourida rentrait chez elle de son pas tranquille, le sac en bandoulière et les mains dans les poches de son battle-dress. Elle contourna le pan de muraille noircie par le temps, mais sauvé du dépérissement par l'orgueil légitime des hommes. Les ruelles de la vieille ville nageaient dans l'humidité et la fraîcheur du soir naissant. Les poissonnières et les poissonniers avaient cessé de hurler leurs réclames ou leurs diatribes à peine voilées fustigeant les mécréants et les faussaires : les concurrents du trottoir d'en face. Les derniers marchands baissaient leurs stores et les contrebandiers avaient abandonné à la colère vaine des éboueurs leurs étalages faits de grosses caisses en carton. Enfants et marmots étaient chez eux dès la tombée de la nuit, répondant enfin aux appels affolés de leurs mères. Quelques minuscules carrés d'irréductibles, filles et garçons en rupture de ban, s'attardaient sous les réverbères, sous un crachin sans importance. De gros matous licencieux et provocants grognaient, comme les fauves de la savane, la fureur et les délices de l'amour semi-public. Seule madame Lucette Benavavin, la tenancière septuagénaire de l'épicerie-bar de la grande cour, restait ouverte. Histoire de vendre aux survivants de la retraite sa bière et ses olives sentant le rat et la pisse de chat ! Ce n'était donc pas pour faire fortune que Lucette, l'ancien canon des maisons closes de Tunis, s'astreignait à l'ouverture nocturne. Sa fortune avait été faite

et dilapidée depuis longtemps par le juge Samuel Lumbroso, son amant de Livourne qui se débarrassa de son amour, de l'amour de plus en plus envahissant, montant contre elle une sombre machination qui l'avait conduite en prison pour sept ans. Quelques jours avant sa sortie, les éboueurs de la ville découvraient dans une décharge le corps du juge Samuel. Avant de l'égorger, ses bourreaux semblaient avoir tenu à lui glisser entre les dents un billet de mille liras retiré de la circulation. Le meurtre du juge Samuel émut beaucoup les magistrats à la toge immaculée, mais pas les autres qui considéraient sagement et en toute justice, que la loyauté est aussi un devoir envers soi.

Ourida poussa la porte de la réception et tomba nez à nez sur Fortunata :

- Alors camarade, tu vois maintenant ce que veut dire la classe laborieuse !

- J'en sais même un peu plus sur elle ! Le travail pour la moitié du salaire légal, par exemple !

- Fortunata, cela est simplement inacceptable. Ni sur le plan de l'éthique ni sur celui des intérêts matériels des travailleurs. Et comment vas-tu, toi et Rachid, le Vieux Lion ? Ses crocs, il les a toujours ?

- Et comment ! Plus que jamais !

- Fortunata Mazara-Mora, écoute-moi bien ! Ce lundi, je vous fais une bouffe pour six. D'accord ? Ne t'inquiète pas pour Rosana, je lui interdirai de venir avec sa marmite de gras-double à l'ail cru.

- Entendu ! Lundi, c'est ton jour de repos ?

- Avoir un lundi pour jour de repos ! J'aurai voulu ne rien à voir avec les coiffeurs, cette gente du verbiage et de

l'espionnite. Hussein a de bonnes blagues à raconter à leur sujet ! Les coiffeurs vont jusqu'à se prendre pour de fins stratèges ! Rien moins que ça, des épouilleurs ! On aura tout vu !

Un mélange de hurlements rauques et de cris perçants fusa du couloir. Le bruit en cascades d'une glace brisée suivi de la chute d'un meuble qu'on éventre à coups de poing décidèrent enfin le veilleur de nuit à se décoller de sa chaise. Ourida et Fortunata allèrent en courant frapper à la porte du Grec de Salonique, alors que le réceptionniste arrivait nonchalamment en se grattant l'anus avec extase. « La pudeur, c'est pour les autres ! » devait-il se dire. Toute moulee dans sa longue robe noire et son blouson rose, Rosana accourait, blême d'inquiétude, empestant le vin blanc et le gras-double. Sous la violence de l'impact de son pied sur la serrure, Ourida la fit voler en éclats. Une jeune femme saignait du nez mais continuait à se défendre en jetant sur le voyou une avalanche de coussins et de traversins. Ourida dosa alors moyennement son élan et la force de son bras et lança, du plat de la main, deux coups qui atteignirent le malfrat au front et à la joue. Il aboya de douleur et, à reculons, atterrit au fond d'un placard, comme un linge sale qu'on jette. Le petit homme de Salonique qui se la jouait fin tireur et grand séducteur de facture princière, n'était plus qu'une loque haletante sans volonté et sans puissance totalement livré à la merci de l'adversaire.

- Tu aurais dû me le laisser, Ourida ! Il ne me reste plus rien, moi ! Que de la carcasse, hurla Rosana Labbagatta en fonçant tête baissée sur le Grec.

- Arrête ! Il a eu son compte, je crois.

- Salaud ! Du scandale, de la casse, on passe à tabac une femme sans défense ! Tout ça chez moi ! Crapule ! je te jure que je te les mangerai crues tes couilles infestées de morpions ! Bon, maintenant, on fait nos comptes. Parlons peu, parlons bien : tu as deux mois de loyer, plus les dégâts que tu paieras jusqu'à la dernière vis. Je te.....

- On revient. On va lui saigner le nez. Viens, petite, viens. Après la tannée qu'il a eue, je suis sûre qu'il ne lèvera plus la main sur toi. Allons dans ma chambre, Fortunata.

Là-haut, Ourida prépara pour tout le monde de grandes tasses de thé fortement citronné, en assurant la jeune prostituée de toute sa sympathie et de sa solidarité. Fortunata Mazara-Mora lui promit de tout faire pour l'aider à se tirer de la mauvaise passe où elle se trouvait. Réconfortée et mise en confiance, Bahia leur raconta l'essentiel de son histoire sans verser une seule larme, mais d'une voix métallique d'où perçaient les certitudes tranquilles de la haine, de l'injustice et de l'impuissance. Ourida mesurait toute la souffrance de cette grande enfant qui n'avait rien de la fille de joie. « Renvoyée définitivement de tous les établissements scolaires de la République pour avoir eu l'intention de violenter sa professeur d'éducation civique », Bahia alla grossir l'armée des éternels ouvriers-stagiaires peinant dur à produire des boissons gazeuses ou des bouchons en plastique. Au prix de dures privations pendant deux ans, elle parvint à se payer son passage sur un rafiot de la mort et à débarquer à Lampedusa. « C'est à la gare de Napoli, oui dès la gare, que je n'aurai jamais dû accepter le café qu'il m'offrait. Mais je l'avais fait, d'autant plus que mon frère n'était pas sur les lieux comme entendu. J'apprendrai plus tard qu'il croupissait dans

une prison de Bologne. Il faisait le dealer et, parfois, prêtait main forte aux hommes des basses besognes du milieu local. Une crapule à l'état pur ! Enfin passons ! LouloussPetpet, lui, il m'en a fait voir de toutes les couleurs, le sale type. Toutes ses promesses édéniques n'étaient qu'appâts pour immigrées clandestines, jeunes de préférence. Donc sans expérience et faciles à embrigader dans le métier. De viols en viols collectifs, de brimades en humiliations, d'injures en raclées en règle à coups de ceinture, Loulouss Petpet me contraignit à faire le trottoir. Je travaille depuis huit mois pour son seul profit, en vendant mon corps. Je suis devenue sa chose et son esclave, mais je n'ai pas vendu mon âme ! Cet esclavagiste oblige à se prostituer deux autres filles, la petite Somalienne Anissa et la Marocaine Siwwar. Cette grosse merde moustachue qui pue et sue en écrivant la première syllabe de son nom, n'est pas seul à terroriser les filles du quartier ! Il y en a quatre ou cinq de son espèce. Je les connais de vue : il y a le Croate Zoulich, le Marocain Oujalaaba, le Tunisien Iffit. Ah, le Maltais Bibi-la-Pute et bien d'autres. »

L'ancienne ouvrière des faubourgs de Tunis devenue prostituée à coups de bastonnades et de viols pleurait comme une madeleine. Assise sur le bord du lit, la jeune fille s'abandonnait à ses hoquets et à ses sanglots, à l'assaut soudain d'un violent sentiment de culpabilité qu'elle connaissait pourtant si bien depuis longtemps. Ce soir-là, la petite fille de l'au-delà des Remparts empestant l'encens de synthèse et les égouts à ciel ouvert voulait mourir un peu, car elle se savait mériter mieux que d'être un paquet de chair livré fraîche aux carnassiers ivres des nuits napolitaines. Elle se laissait noyer par la vague hurlante de ses malheurs, de sa

détresse, de son désarroi. Fortunata fixait le vide à travers la vitre de la fenêtre. La cour pavée s'apprêtait à se laisser prendre par l'étreinte de ses fantômes et les chats avaient depuis longtemps quitté prudemment les lieux. Le cœur de la compagne de Rachid était en miettes. Le spectacle de cette fille qui s'enfonçait et dépérissait dans le malheur et la détresse, sans ressources autonomes et sans secours, l'attristait et la révoltait. Adossée à la porte, Ourida fixait elle aussi le vide. Elle se disait que les sanglots de la petite prostituée des rafiots de la mort finiraient par la libérer, ne serait-ce que l'espace d'un instant, d'un moment, de l'énorme poids qui écrase nos côtes et oppresse nos poitrines aux heures de pointe des coups durs de l'existence. Les deux amis se sentaient solidaires et même concernées par tant de misère ; mais lucides, elles attendaient et guettaient l'appel de la fille, car la libération de l'opprimé est faite de lucidité et de ferveur. Ce sont ce cri et ce sursaut, cette lucidité et cette ferveur qui font table rase du silence coupable et de la désertion.

La jeune fille des faubourgs sales de Tunis qui sentent les délateurs zélés et les informateurs jamais payés avala ses derniers sanglots et s'essuya du revers de la main les yeux et les joues. Pouffant de rire, Ourida la prit très affectueusement dans les bras et lui tendit un mouchoir pour mieux se débarbouiller la figure.

- Tiens, petite sœur ! Comme ça, tu ne ressembleras plus à une poupée de chiffons jetée dans une corbeille de charbon ! dit gentiment Ourida en lui tendant un autre mouchoir en papier.

La fille pouffa de rire et releva fièrement le buste et la tête.

- Excusez-moi toutes les deux, mais la coupe est pleine. Elle déborde même ! Je n'en peux plus de cette vie de chienne errante. J'ai pris la décision d'arrêter le métier. Aguicher et racoler les passants dix heures par jour et par tous les temps, négocier serré le prix et les conditions de la passe, faire la tournante pour assouvir et subir les fantasmes d'une horde animale sur-alcoolisée, voilà mes sœurs ce que je veux absolument arrêter de faire. J'en ai marre de faire, pour le gîte et le couvert, la pétasse de gare ! Je veux à mon corps défendant un autre destin. Mon corps servira à ma jouissance propre et non plus à éteindre la braise des sexes en érection. Je ne veux plus me frotter aux fous du sexe et aux indigents des déserts affectifs. Vous pourriez peut-être m'aider un peu, mes sœurs ?

En saisissant le regard scrutateur, et presque déjà complice, de Fortunata, Ourida comprit sans l'ombre d'un doute que de beaux jours faits de roses et de jasmin attendaient Loulouss Pet- Pet de Salonique.

- T'inquiète, petite sœur, t'inquiète ! Pour moi, le sort de cette ordure est d'ores et déjà scellé. Tu verras bien, c'est l'affaire d'une petite poignée d'heures ou de jours. On va lui faire sa fête, à ce chieur sur la voie publique ! N'est-ce pas, Fortunata ?

- Et comment ! C'est là une aubaine qui me tombe du ciel ! Qu'est-ce que je vais m'amuser, ma sœur ! Excuse-moi pour ce plaisir égoïste ! Juste un peu de patience et tu seras libérée des griffes de ce monde de pacotille ! Bientôt, ce gigolo à la moustache de rat d'égout confondra le jour avec la nuit, la

photo de sa mère avec le visage de Bettina Chipolata, sa pétasse de rabatteuse. Ne t'en fais pas, ma petite. On les aura tous ou l'un après l'autre !

- Bahia, tu es sûre que c'est ta décision définitive ? lui demanda Ourida.

- Sûre et certaine ! Je ne suis pas venue pour faire la pute et engraisser ces sales cochons de proxénètes.

- Ecoute Fortunata, tu peux nous recevoir chez toi après-demain, dans la soirée ? Nous serons nombreux, j'en suis sûre !

- Sans problème, Ourida. Ma maison est la vôtre.

- D'accord, nous sommes bien d'accord. On se revoit dans deux jours, à huit heures du soir, au coin de l'église de la Via Milano. Tu n'amèneras avec toi que les filles qui veulent arrêter le métier. Les autres, celles qui trouvent leur bonheur dans le dur labeur de location de culs ...En attendant, continuez à faire votre boulot le plus normalement du monde. Maintenant, à mardi, à huit heures du soir, au coin de l'église de la Via Milano.

- J'y serai ! Et avec moi les autres filles d'Iffit et de Loulous Pet -Pet.

De la porte de la chambre laissée entr'ouverte, Ourida vit sans étonnement Rosana se verser une généreuse rasade de vin blanc qu'elle avala d'un trait. Toute menue, toute dodue, au chaud dans sa longue robe noire en laine et son blouson rose en toile cirée, l'ancienne péripatéticienne des villes du Nord sortit en coup de vent de la cuisine en claquant de la langue.

- J'aaaaarrive, les enfants ! J'arrive ! Rachid est là ?

- Oui, tout le monde est là. Nous voulons, Fortunata et moi, proposer à la discussion générale un programme d'action qui, connaissant votre générosité, nous concerne tous. Vous avez vu et entendu tout à l'heure hurler la détresse et l'impuissance de Bahia. Cette jeune fille de moins de vingt ans vient des faubourgs pauvres de Tunis où elle voyait mourir chaque jour beaucoup de ses rêves et sa jeunesse, emportés par les frustrations, les privations, la maladie, les rancœurs, la haine, l'injustice...Bahia a vu partir son frère pour le pays de ses propres mirages et atterrir rapidement au fond d'une geôle. Elle a vu sa mère partir et enterrée aux frais de la municipalité. Puis, elle a vu la mer et son horizon salubre. L'amertume aux lèvres et le cœur déchiqueté, elle se réfugia alors, hagarde et obstinée, dans la cale d'un esquif voguant à ras de flots. Bahia est aujourd'hui la putain qui martèle de ses pas le pavé noir du quartier de la gare. Le corps meurtri, blessé, froissé, lacéré, giflé, transi et bleui par le froid de ses nuits de labeur n'est plus qu'une mécanique absurde au service des autres et surtout pas d'elle-même. Mais Bahia n'est pas la seule otage des mâles et de francs-tireurs du proxénétisme. Il y en a d'autres, des immigrées clandestines jetées sur le trottoir à coups de ceinture après les paroles mielleuses de l'amour en toc et ses guenilles pouilleuses, qui nous lancent des appels de détresse. Nous ne ferons pas la sourde oreille. J'en suis absolument.....

- Nous leur viendrons en aide, mais il faut qu'elles en expriment clairement la volonté et le désir. Sans cela, nous n'y pouvons rien !

- Bien sûr, Fortunata, bien sûr ! C'est là la condition absolue de notre affaire. Sans le vouloir de ces filles, sans l'implication

active de ces malheureuses, ce ne sera que de la gesticulation et du beau spectacle. On se sera donné bonne conscience pour se casser le nez en fin de compte. Je suis tout à fait d'accord avec toi, Fortunata. On ne mène pas les esclaves au paradis à coups de crosse ou de bons sentiments. Ces victimes de l'exploitation et de l'abject arracheront de leurs mains les tripes de leurs oppresseurs, les maquereaux de Sousse ou de Salonique, de Tanger ou d'Alexandrie. Ecoutez les amis, sur une première liste, il y a deux proxénètes à liquider et cinq prostituées à libérer. Il reste maintenant à savoir quoi et comment faire, demanda Ourida en embrassant du regard ses amis.

Rosana blêmit, puis soudain rougit en laissant exploser une terrible colère qui fit sursauter Adel :

- Vous savez mes amis, ces charognards, je les ai vus à l'œuvre quand j'étais dans le Nord. Des sang-sus, de la vermine à bastonner et à bastonner encore jusqu'à ce que mort s'ensuive : Croyez-moi les amis, contre ces adorateurs de l'argent facile, il n'y a que le gourdin, ou les pesticides, qui vaillent. Dire que ces gringalets de maquereaux voulaient me mettre le grappin dessus ! Je les ai eus tous, l'un après l'autre, à coups de guet-apens et de gourdin ! Les crapulards ! Mes amis, faites jouer la trique et Dieu reconnaîtra les siens.

Ourida et Fortunata se regardèrent l'espace d'un bref instant et, complices, se sourirent. L'idée de Rosana Labbagatta était simplement lumineuse. Mais seulement en partie :

- Le gourdin est pour moi, une excellente idée ; mais sans cadavre, Rosana. Un enlèvement et soixante jours d'hôpital, ou même plus, ça me semble juste et efficace. L'important,

c'est de mobiliser les travailleurs immigrés, avec ou sans papiers pour que ces maquereaux et maquereelles cessent leurs forfaits. Ce que nous voulons, nous, c'est libérer de l'esclavage ces pauvres filles et les aider à retrouver leur statut d'ouvrières. En tout cas, ces ordures ne passeront pas l'hiver accoudées au comptoir, mais à l'hôpital, bien au chaud dans le plâtre !

- Qu'est-ce qu'ils vont déguster les péteux ! Je suis heureuse, Ourida ! Rien qu'à voir ce chieur d'Iffit et ce chien galeux, Loulouss Pet -Pet, rien qu'à les voir tous les deux jetés par terre comme deux chiffons sales, les rotules en morceaux et les côtes cassées, ça m'embaume le cœur ! s'écria d'une voix rauque Rosana enfonçant vers la cuisine pour son énième verre de blanc de la journée.

- T'inquiète ma belle ! C'est à peu près ce qui va leur arriver, assura Rachid de son calme habituel. Mes amis déménageurs avec leur gros camion seront de la partie. Les détails, on les verra dans la semaine. Pour la main-d'œuvre, j'en aurai à gogo demain. Ce n'est pas mes camarades de Fiat qui me diraient non. De votre côté, Hussein, Adel, mobilisez vos amis. Des bras, on en aura peut-être bien besoin !

- Rachid, tu peux compter d'ores et déjà sur nous. Les deux gars de Kidal seront heureux de se décarcasser. Je les connais bien ! Deux géants au cœur d'or. Rien qu'à les entendre rire, on est pris de syncope ! Qu'est-ce qu'ils vont déguster les Iffits et les Loulouss ! Et les autres aussi !

- Bon, trêve de palabres ! On se revoit tous chez Fortunata et Rachid, à huit heures du soir, insista Ourida en se levant.

A la réunion du mardi soir, cinq prostituées vinrent dire, sans fausse pudeur ni mauvaise foi, toute leur détresse.

Et surtout crier leur volonté de se libérer du carcan de leurs souteneurs. En plus de Bahia, la fille des faubourgs terreux de Tunis, une Ethiopienne et une Sénégalaise. Toutes étaient très jeunes. Au sortir de la grande enfance et alors qu'elles débarquaient, hagardes et affamées, sur les quais de la gare, la main velue de la bête s'abattit sur elles. Tout le monde était là, au grand complet, dans le salon en rez-de-jardin : Ourida, Hussein, Adel, Rachid, Fortunata Mazzara-Mora et Rosana Labbagatta. L'hôtesse était seule à avoir un grand verre à la main.

Ce fut une véritable réunion de travail que Rachid, le retraité de la maison FIAT, dirigea avec beaucoup de fermeté et de rigueur. Il sut aussi comment contenir les élans de rage et de fureur de Rosana qui ne pouvait avaliser le métier de maquerelle.

- Mes amis, je vous en conjure ! Cette pétasse d'Alexandrie, laissez-la-moi ! Je meurs d'envie de bouffer de la maquerelle ! Soyez bon avec moi ! laissez-la-moi et je vous inventerai un nouveau plat. De la ratatouille à la viande ! Au fait, comment s'appelle-t-elle, la cochonne ?

- Amoutchar, répondit, craintive, la petite prostituée du Caire qui sentait à profusion l'ambre à bon marché.

- Merci, l'amie. Crue ou bouillie, je la mangerai la Amoutchar !

Jours de grande recette, le samedi et le dimanche furent choisis pour passer à l'action. C'était aussi les jours où les maquereaux ivres de leur fatuité et de leur impunité venaient siroter pendant de longues heures leurs fines liqueurs. Une fois les rôles et les tâches répartis, Ourida insista beaucoup sur la vigilance à laquelle chacune des filles

devait s'astreindre. Très prudente et sur proposition de Rachid, celle-ci demanda aux filles de refuser les clients le samedi à partir de dix-huit heures, Bahia devant leur donner, l'une après l'autre, l'heure et le lieu où elles auront à se trouver.

Fortunata accompagna ses visiteurs jusqu'au bout de la ruelle et rentra en courant. Elle grelottait de froid et n'avait rien pris de la soirée.

Les prostituées de la clandestinité, otages désarmées de leurs seigneurs et maîtres venant de la Valette ou de Tunis, d'Alexandrie ou de Tanger, s'éparpillèrent alors dans la nuit de la gare, la démarche légère et provocante mais le cœur en ruines. Un peu après minuit, elles dîneraient d'un sandwich, bien maigre et toujours le même, avant d'embarquer le dernier client, souvent un pauvre type hagard, titubant, agonisant sous les coups assassins de la faillite affective.

Bahia déambulait, une petite inquiétude tapie dans le ventre, à l'entrée d'une rue piétonne longeant la palissade de la gare. Ce soir-là, elle ne voulait embarquer personne ; elle ne se trouvait dans ce secteur que pour ne pas être à la merci d'un dénonciateur à la solde de son patron Loulouss Pet- Pet. Le « gringalet de Salonique ne badine pas avec les horaires. Il y va de sa recette du jour ! Patience, Bahia, patience ! Dans quatre jours, ce sera la fin du cauchemar. » Agglutinés autour d'un petit tas de sachets en plastique, un groupe de jeunes fouillaient fiévreusement des restes de repas en dévorant les meilleurs morceaux. Rassasiés de miettes crachées par plus nantis qu'eux, ils allaient s'engouffrer dans de gros cartons d'emballage pour y passer la nuit. L'ombre muette de ces jeunes livrés à la misère et à la honte jeta un peu plus de

endre froide sur son cœur meurtri. Elle quitta les lieux à grands pas pour aller se réfugier dans sa chambre d'hôtel toujours froide.

Fin novembre, début décembre, un froid assez vif chargé de forte humidité s'installait dans Napoli. Une ambiance festive régnait sur la ville, ponctuée des cris affolants des marchands ambulants de gras -double au citron et des cent-pas des putains éméchées, à l'œil meurtrier. Les ouvriers du port et d'ailleurs s'empiffraient de toutes sortes de bonnes choses reconquises sur la cupidité et la férocité des patrons. Les trains étaient bondés et les pickpockets débordés. Mères de famille, veuves ou divorcées, jeunes ou vieilles filles moustachues, toutes se ruaient, carnassières sans merci, sur l'aubaine, sur les « affarone ». C'était la saison de la piété retrouvée, renouvelée, ressuscitée. L'auréole de sainteté autour du crâne, les curés se faisaient plus présents dans les rues. Tout le monde faisait des affaires et semblait nager dans la félicité. Mais les parrains, grands et petits, continuaient à donner le baiser de la mort en attendant de recevoir le leur. Quant aux petits jeunes de la gare, eux aussi participaient à la frénésie collective en se gavant de l'abondance des restes crachés par les fêtards.

## IV

Le proxénète grec nommé Loulouss Pet-Pet était inconnu dans la corporation des souteneurs. Son champ de puissance se limitait à quelques clandestines déboussolées, terrorisées, sans recours et sans secours. Le voyou de Salonique, malgré toute sa fatuité et ses fines moustaches de coiffeur narcissique, ne pouvait inquiéter les gens du métier. Quand bien même ils le seraient, ils le laisseraient faire ; le menu fretin n'était pas leur tasse de thé. Le Grec n'avait jamais connu sa mère dont tout le monde vitupérait le cynisme et l'indifférence. Elle confia son petit, encore bébé, à la femme de ménage d'un pope et se volatilisa. Le corps décapité que la police portuaire découvrit, caché derrière une grue, était celui de la mère indigne. Un forcené échappé de l'asile avait tranché la tête de la pauvre prostituée d'un coup de machette. Au sortir d'une adolescence jalonnée de larcins, de délits et de séjours en prison, le pauvre garçon de Salonique s'embarquait clandestinement pour l'Italie.

La maquerele sexagénaire Amoutchar prêtait une oreille distraite aux fanfaronnades d'Iffit, un maquereau de peu de poids venant des bas-fonds de Tunis. Avant de quitter Pantelleria, écrasé comme un hareng au fond d'un rafiote moribond, il vivait de la petite monnaie que lui donnaient au compte-gouttes les putains agréées par le Service d'hygiène de la ville. Coiffée d'un bonnet noir hérissé de plumes aux couleurs vives, la matrone d'Alexandrie sirotait son pastis à la manière d'un cacatoès soupçonneux, encore en possession de ses moyens. En cette fin d'année-là, il pleuvait d'argent sur Iffit le bouseux et ses rancœurs de garçon de course de bordel étaient toujours là à l'aiguillonner. Maquereaux et maquereelles, souteneurs ou matrones, gigolos ou proxénètes, tous dans ce café-bar nageaient dans le bonheur et faisaient bombance en vendant le cul des autres. Au bar Asmara Tabacta, l'alcool coulait à flots : un proxénète marocain de gros calibre, bien que clandestin, fêtait son anniversaire. Ses compagnons de beuveries, l'un Croate, l'autre Maltais, s'envoyaient pastis sur pastis en gardant tout de même un œil sur le trottoir « leur vache à traire », comme ils aimaient le dire. A l'approche des fêtes et depuis l'arrivée du froid méditerranéen, tous les jours étaient des jours bénis : les filles travaillaient à se briser l'échine et les maquereaux se remplissaient les poches en jouant aux courses et en sirotant leurs verres. Dans les deux bars, les vapeurs d'alcool commençaient à monter doucement dans les têtes et la fête sacro-sainte du samedi soir commençait à battre son plein.

Loulouss Pet-Pet vit le premier Bahia et la petite femme du Caire entrer en coup de vent dans le bar. Il vida vite son verre et quitta le comptoir pour aller à leur rencontre:

- Qu'y a-t-il ?

- Une affaire d'or Loulouss ! C'est le gros lot ! Deux cinéastes de porno veulent qu'on tourne pour eux ! De l'argent, il y en aura jusqu'au cou ! Viens voir avec eux ! Amoutchar, tu viens, lança Bahia à bout de souffle.

- Mais où ? Où sont-ils ?

- Là, devant le café. Dans le gros camion de tournage.

- Allons voir ça de plus près ! Toi la conasse, pas un mot. C'est moi qui parle. C'est moi qui discute avec eux, siffla Loulouss entre les dents.

- C'est toi le chef, c'est à toi de voir.

La maquerelle d'Alexandrie et le domestique des bas-fonds de Tunis, optimistes et décidés, marchaient à grands pas dans le froid un peu trop vif, cette nuit-là. En regardant à la dérobée Loulouss Pet-Pet, Bahia vit qu'il ricanait en laissant voir une effroyable rangée de dents en cuivre. Vite, elle réprima le gros rire qui commençait à galoper dans sa gorge. Une grosse caméra sur trépied et un puissant projecteur trônaient sur le trottoir, près d'un énorme camion de déménagement à double caisse. Un poids lourd, plus très jeune et à la moustache grisonnante, s'affairait autour d'une grosse malle en métal d'où il retirait des bobines de films et autres objets hétéroclites. A l'intérieur de la grosse caisse surchauffée et sur-éclairée, un homme était assis derrière une table pliante et fumait un gros cigare. Du cinéma bien utile. Mais à peine les salutations d'usage furent-elles échangées qu'une avalanche de coups de manche à pioche s'abattit sur les marchands de chair humaine. En effet, à la seconde précise où Ourida mit la musique à fond, le rideau s'ouvrit et une douzaine de bras armés de gourdins se saisirent du trio

qui s'effondra sous les coups. Atteint à l'occiput, Loulous perdit connaissance. Iffit faisait le mort, mais ses assaillants, qui n'étaient pas des enfants de chœur, s'en aperçurent. Ils le gratifièrent alors d'une volée de coups de bâton dans les côtes. Ourida avait du mal à calmer les gars de Rachid. La maquerelle égyptienne n'était pas logée tout à fait à la même enseigne, mais elle était tout de même très mal en point. Elle avait perdu son beau bonnet en plumes d'autruche et, à genoux, gémissait en implorant la miséricorde divine et la protection du Prophète. Elle fut cagoulée, bâillonnée, ligotée et jetée sans ménagement, comme un linge sale au fond du camion. Assise près du chauffeur, le moustachu grisonnant à l'œil féroce, Ourida ordonna le départ. Les filles allèrent alors rapidement prendre place dans la voiture de Rosana, garée au coin de la rue. Les sept femmes hurlaient de joie en suivant à bonne distance leur butin.

Le gros camion se gara le long du trottoir, dans un silence presque complet. Le café-bar n'était qu'à une cinquantaine de mètres. Ourida reconnut l'une des filles qui déambulait à petits pas à l'angle de la rue, les bras croisés sur la poitrine et les mâchoires en action. Au volant de son break, Fortunata surveillait le mouvement de la rue. Le chauffeur descendit la malle en métal et fixa la caméra sur le trépied. Il alluma le gros projecteur et en orienta le puissant jet de lumière vers le sol. Il alla ensuite s'installer derrière une table pliante en tirant un gros cigare. Le tintement des verres qui s'entrechoquaient, les vociférations des putains négociant ferme le prix de la passe avec des manœuvres immigrés, sentant les vêtements moisis et la sueur des chantiers, le bruit infernal du moulin à café, les hurlements insensés d'une faune déchaînée

applaudissant sur un plateau de télévision un amuseur public au talent douteux, voilà à peu près à quoi ressemblait « Asmara Tabactu » ce soir-là. Un assemblage monumental de bas instincts puant l'argent et la vilénie de l'argent, l'exploitation, la tyrannie, la soumission et sa lâcheté, la peur et la veulerie, la faiblesse coupable et l'amnésie des pauvres.

Ni le Tangérois ni le Croate n'arrivaient à entendre le moindre mot de ce que disait la prostituée kurde à peine sortie de la grande enfance. Le boucan était insoutenable mais les vociférations de deux mauvais payeurs fortement éméchés couvraient tout en faisant rire jusqu'aux larmes deux vieilles napolitaines rebelles à toute repentance. Sur le pas de la porte, le maquereau maltais, fils d'un gargotier misérable de La Valette, finit par déchiffrer l'horrible accent de la jeune kurde :

- Les gars, il paraît qu'il y a du blé dans l'air. Un producteur de films pornos a besoin de nous. C'est ce camion au bout de la rue. Du bon blé ! Aieyaya madre mia, comme dirait El-Cordobes ! Espérons que ça va marcher, les gars.

La jeune putain kurde, en se dépêchant d'aller au camion, se délecta du spectacle, une pointe de revanche au cœur. Les deux ivrognes à l'ardoise surchargée gisaient sur le trottoir et, à quatre pattes, essayaient, par moment, de se relever. La pluie fine qui commençait à tomber hâtera peut être leur réveil. Un sourire démoniaque, juste, légitime se dessina sur les lèvres de la belle kurde : elle reconnut l'un des deux ivrognes, un petit rabatteur pour petites partouzes à prix modique, ces partouzes de pauvres à l'usage exclusif de tous les pauvres de la terre.

Les présentations faites, la jeune femme s'éclipsa. Le Titan à la moustache grisonnante et à l'œil de braise asséna

tout de go et sans palabres inutiles un terrible coup de tête au Croate qui s'effondra. Le signal était alors donné : une main invisible tira d'un seul coup le rideau de la grosse caisse et une bonne douzaine d'hommes cagoulés se ruèrent sur les gigolos médusés. Se sachant fait comme un rat, le Tangérois, bâtard d'un coiffeur espagnol et d'une marieuse arabe tenancière d'une maison de passe, hasarda une vague tentative d'autodéfense. Son insolence lui valut une copieuse ration supplémentaire de coups de bâtons. Le Maltais, lui, n'avait pas trouvé mieux que de se déclarer soudain père de famille nombreuse et de surcroît épileptique. Mais son destin était scellé. Ourida arrêta le flot de musique et ordonna le départ avant de donner libre cours à son fou rire. Fortunata Mazara-Mora démarra en suivant Rosana Labagatta. Ouvrant le cortège, le gros camion fonçait en direction de la mer. Maquereaux et maquereelles de Tunis ou de Salonique, de Tanger ou d'Alexandrie, de Croatie ou de Malte, tous allaient sous bonne garde rendre compte de leurs crimes.

Le cortège s'immobilisa dans le noir loin de la tâche de lumière d'un réverbère grelottant dans le vent glacial soufflant de la mer. Ourida passa dans la grosse caisse, mit sa cagoule et tira le rideau latéral. Le chauffeur alluma, éclairant la cabine et vint se tenir près d'elle. Fortunata Rosana, les filles, onze en tout, étaient là à écouter parler la justicière en chef :

- Nous sommes les Brigades d'intervention pour la libération des prostituées séquestrées. Vous, les marchands de chair humaine, vous êtes coupables d'asservissement et d'esclavagisme, de prise d'otage et d'exploitation,

d'oppression et de brutalité, de torture et de bestialité contre de jeunes immigrées clandestines sans soutien et sans défense. Ces crimes ne resteront pas sans châtement. Vous êtes entre nos mains et vous allez devoir payer toutes les horreurs infligées à ces pauvres filles qui ont risqué leur vie pour venir travailler dans ce pays. Comme des sangsues, vous vous êtes emparés du corps de ces femmes et vous avez fait d'elles des objets de plaisir errant dans le froid et la nuit. Vous les avez dépossédées de leurs vies. C'est comme si vous les aviez assassinées.

Ourida et Fortunata échangèrent à voix basse quelques paroles puis, l'Algéro-Malienne lut le verdict :

- Les nommés Amoutchar, Loulouss Pet-Pet, le Croate, Le Tangérois, Iffit et le Maltais sont condamnés, pour proxénétisme avéré et vérifié, cruauté, séquestration et mise en esclavage infligé par l'usage de la violence physique et morale à des femmes non consentantes, à être bastonnés avec la dernière rigueur. Ils seront en outre dépossédés de tous leurs biens qui seront remis à leur victime. Les susmentionnés sont des morts en sursis à la moindre récidive de mise en esclavage. Que vous soyez des souteneurs de femmes se prostituant de leur propre chef, ce n'est pas du tout notre affaire ; mais que vous contraigniez par la violence les travailleuses à vendre leur corps, cela nous concerne. Tenez-les vous bien pour dit : à la première récidive, le salaud ou la salope payera de sa vie. Deux ou trois pruneaux dans la caboche et l'affaire est faite !

Loulouss Pet-Pet de Salonique, flanqué de deux géants du Niger, quitta le premier la grosse caisse du camion. Toujours cagoulé mais les poignets déliés, le maquereau se

lissait pousser vers les vagues déchaînées. Une violente rafale de vent faillit jeter à l'eau le Corse. On le rattrapa donc à temps et les festivités commencèrent alors dans le froid glacial de la nuit. Bahia et la Somalienne, les deux Nigériens, tous les quatre le bastonnaient avec la passion et la rigueur des humiliés. Haletantes et absolument muettes, les deux femmes s'en donnaient à cœur joie. Les vagues, hurlant et dansant sous les rafales, semblaient jouir de la déconfiture du souteneur dont les cris et, parfois, les hurlements se perdaient dans le vent du Nord. La Somalienne, qui avait dû sûrement en baver du sadisme de son gigolo, allait lui asséner un coup de manche sur le crâne. Vigilante, Bahia l'arrêta à temps :

- Nous avons dit « une correction sévère » ! Nous ne sommes pas des assassins !

Deux gars des Brigades vinrent le chercher, le traîner jusqu' à une cabane dont ils gardaient l'entrée. De toute la bande des maquereaux, ce furent le Tangérois et le Croate à qui les filles infligèrent la bastonnade la plus meurtrière. Trois grands gaillards algériens vinrent les emmener à la cabane et en renforcer en même temps la garde. Quant au Maltais, une unanimité silencieuse se fit rapidement à son sujet. Les deux Nigériens le poussèrent délicatement du bout de leurs manches à pioche et « ses filles », « ses protégées », comme il aime les appeler, le prirent alors en charge. Aux premiers coups de bâton, « le fils de La Valette » hurla sa récente décision de rentrer au pays pour se consacrer à la lecture des Saintes Ecritures et à faire le Bien. L'énormité de sa conversion soudaine au Bien Universel lui valut d'avoir un coude et une cheville brisés. Mais quand vint le tour d'Iffit, le voleur à la tire des ruelles et des mosquées de la Médina, une

haine revancharde, muette, juste et légitime s'empara d'un bon nombre de filles. De tous les marchands de chair humaine, le voyou de Tunis était le plus cynique, le plus sadique, le plus rusé, le plus retors et le plus cupide. Lorsque les filles le virent avancer vers la mer en colère, flanqué de deux Nigériens, elles se ruèrent sur lui, bras armés en l'air et toutes dents dehors. Cagoulé, ne sachant où fuir ni quoi faire pour se protéger de la furie de ses assaillantes, la crapule intégrale vécut l'enfer pendant deux longues minutes. Puis, les deux colosses le jetèrent au fond de la cabane. La dernière à payer la facture fut la matrone d'Alexandrie. La maquerelle apparut en haut du petit escalier latéral du camion, la tête enveloppée dans une cagoule noire. Rosana Labbagatta rappela à voix basse, presque en chuchotant, la consigne impérative d'Ourida : « Pour la vieille pétasse, il n'y aura pas de chevilles, de rotules ou de coudes brisés. Mais arrangez-vous pour lui donner, quand même, la tannée de sa vie. », leur avait ordonné la justicière en chef. Un hurlement de terreur fit aussitôt écho au cri de guerre lancé par Labbagatta. L'angoisse et la panique s'emparaient de la maquerelle qui ne voyait rien de ce qu'il lui arrivait. Elle sentait l'impact des coups sur son corps mais ne pouvait y parer. La Cairote, la Somalienne et la Napolitaine, toutes trois, lacéraient à coups de griffes la peau flasque d'Amoutchar. Pour clore le calvaire, et affirmer avec force le principe universel de la solidarité féminine, Rosana mordit à pleines dents l'oreille de la putain égyptienne qui perdit alors connaissance.

- Ah ! Je l'aurais hachée menu, si ce n'était la consigne d'Ourida ! La sale garce !

On emmena Amoutchar, ou ce qui restait d'elle, à la cabane dont on ferma la porte avec une corde. Rosana ajusta ses vêtements en se raclant la gorge. Elle ressemblait cette nuit-là à une justicière en colère à la fois au service des pauvres et contre eux-mêmes.

Il se faisait tard et le sinistre des lieux acculait à la fuite. Le vent du Nord à la morsure bestiale redoublait de force, malmenant et labourant la terre, infligeant à la mer ses profondes blessures. Le dernier train de la nuit s'éclipsa un petit peu avant l'heure. A l'intérieur du camion, Ourida et Fortunata, les joues en feu et le regard lumineux, s'activaient à compter les gros billets récupérés sur les voyous. Une belle somme qu'elles partagèrent à part égales entre les onze prostituées. L'armature en or des marchands de la chair, leurs chaînes et leurs chaînettes, leurs grosses bagues et leurs gourmettes, tout un tas d'objets sans importance mais à la valeur d'échange sûre, furent confiés à Rosana qui savait comment les convertir en billets de banque afin d'en rendre possible le partage entre leurs propriétaires légitimes.

Fortunata et Rosana raccompagnèrent à leurs nouvelles chambres les filles de la gare désormais libres, libérées. Pas âme qui vive dans les rues de la petite banlieue que traversait le camion à petite vitesse. Beaucoup de membres de la Brigade descendirent en cours de route pour rentrer chez eux. A l'arrivée au centre-ville, Ourida demanda à son voisin immédiat, ouvrier sidérurgiste à la tête parfaitement carrée, de téléphoner à la police. Simple devoir d'assistance à personne en danger de mort, fussent-ils des proxénètes de la pire espèce.

Un sentiment de plénitude et une sensation de légèreté insoupçonnée s'installaient en elle. En se blottissant contre le corps de son compagnon malien, Ourida se dit qu'elle était presque heureuse et qu'un devoir accompli dans la direction de l'autre réalise notre humanité. Cette nuit-là, la rescapée des flots rêva de sa première nuit d'amour sur le fleuve Niger coulant dans le silence de sa majesté complice car les grands fleuves aiment et soutiennent les femmes de caractère. Un vieil homme de Tombouctou, ami de son oncle, lui avait dit un jour que lorsqu'une femme de caractère se noie dans un grand fleuve, il ne la rejette jamais sur la rive. Il la garde pour lui dans la vie et dans la mort.

Il était six heures du matin, ce dimanche-là de la mi-décembre de l'an 2 010. L'an 10 du troisième millénaire, comme aimait l'annoncer beaucoup de monde ! Il faisait encore noir dehors et la perspective de la grande rue déserte ne dépassait guère les cinquante mètres à cause de la brume et de la nuit. Sur le petit feu d'une gazinière indifférente au temps qui passe, la cafetière chuintait et doucement ronronnait avant de répandre enfin dans la cuisine les arômes si particuliers du café du matin. D'habitude, au seul bruit de la cafetière, Fortunata Mazzara-Mora venait partager avec son compagnon, Rachid Sidhom, la quiétude unique du café matinal. Cette fois-là, elle manquait à l'appel. Elle avait visiblement besoin de sommeil. En buvant son bol à grandes gorgées, il savourait à l'avance sa joie d'aller vivre la moitié de l'année en Algérie avec sa compagne de trente ans. Tous les ans, de juillet à décembre, ils allaient occuper la maisonnette près de la mer, que lui avait léguée sa mère. Pour Rachid, fils de pauvre qui n'engendra pas un exemplaire de lui-même,

L'idée d'aller se fondre dans les vaguelettes muettes d'un crépuscule d'été algérien, de traîner sur les rochers abrupts des rivages de sa défunte jeunesse, Fortunata à ses côtés, de pleurer l'ombre protectrice de sa mère brûlée vive par le napalm de nos « civilisateurs », de répondre présent à l'appel de l'être et de la terre, cette idée-là dominait de toute sa stature l'essentiel de ses pensées. Assis près de la fenêtre sans rideaux, Rachid regardait s'installer peu à peu dans la cuisine le gris bleuâtre d'un petit jour hésitant. Il éteignit la lampe, car il aimait les péripéties de la lutte du jour et de la nuit. Le retraité, vétéran de la mécanique auto, sirotait son reste de café, le deuxième et le dernier de la journée. Un train passa à toute allure sous la fenêtre, emmenant à l'usine son unique passager. Rachid, à travers la baie de la rame, eut le temps de lire la fureur résignée de l'étranger. Il vit aussi, traîner près de lui, sur la banquette vide, un immense cartable en cuir contenant peut-être son litron du jour et sa gamelle à deux étages. De ces ouvriers et ouvrières aliénés qui ne s'assumaient pas et finissaient dans les bras de leurs maîtres en devenant tout bonnement des jaunes, Rachid en avait vus, et parfois très vite connus, plus d'un : de l'ouvrier jaune jouant au cadre des grandes multinationales à l'ouvrière délatrice friande des partouzes de banlieue et des bars branchés. Dans la clarté froide du jour naissant, l'homme à la petite vieillesse, l'homme de Skikda sentit monter à l'assaut de son cœur et de sa tête le flux de sa colère, de ses ressentiments et de ses rancœurs, de sa juste haine. Le goût amer de ses batailles perdues à l'usine, des amitiés défaites, de son chômage, de sa faim et de ses loyers impayés, de sa misère, de ses beuveries solitaires dans les bars bouseux de la

Rue du Pendu ou d'ailleurs, des baisers volés aux filles dans les cages d'escalier, ce goût amer des petites et des grandes choses de sa vie lui revenait donc parfois à la bouche. Rachid n'aimait pas accoster ces rivages. Il avala sa salive et son amertume avec elle, finit d'un trait son bol et alla se coller littéralement à sa fenêtre.

La perspective de la grande rue s'étirait sans se presser vers un horizon hérissé de touffes vertes, enjambant un périphérique déjà en proie à ses propres clameurs. Plus loin encore, la perspective se jetait enfin, paisible mais un peu hautaine, dans les bras d'une place fortement boisée. De son poste d'observation lui offrant une vue plongeante sur les quartiers bas de la ville, Rachid dévorait vaguement la modeste terrasse d'un bistrot sans vanité, sans histoires, et où il aimait souvent aller, avec Fortunata, déguster leur Lungo du matin. Silencieux mais complices, les deux amants vouaient à ce troquet le culte de la nostalgie et du serment, le culte du bonheur pour tous et tout un chacun. C'était dans le vieux Lyon que Rachid connut sa compagne, trente ans plus tôt au petit café de Madame Renée Roland, chef d'un groupe de partisans opérant dans le Vercors pendant l'Occupation. Au bistrot de Mme Renée, alias Renata Fritzwig, on respirait un air sain et la transparence cristalline du juste, du vrai ; un climat d'humain affranchi régnait sur les lieux. La clientèle, des communistes, des anarchistes, tous les éboueurs du coin, une dame de soixante-quinze ans en état d'ébriété permanente, pseudo-maoïste et indicatrice de police, toute la clientèle ou presque n'ignorait rien du pourquoi de ce pseudonyme allemand : de forte carrure, Renata Fritzwig défenestra du troisième étage un officier nazi venu l'arrêter

chez elle. Puis elle gagna le maquis. Jusqu'à sa mort, Renata porta le nom de famille du soldat de Düsseldorf dont elle ôta légitimement la vie. Armé de sa conscience d'airain, de sa foi en l'homme, de ses provisions d'espoir toujours intactes et sans moyens contre le froid glacial de sa chambre de bonne, Rachid allait chez Mme Fritzwig retrouver les siens, mais aussi pour serrer la main de ses nouvelles recrues, des gladiateurs repentis, rescapés des arènes de l'égoïsme.

Dans ce bistrot de tous les non, de la résistance et du refus, des petits bonheurs simples de la vie, des tragédies muettes gisant au creux des foyers des pauvres, c'est dans ce bistrot-là que Rachid la vit émerger du lot, éclore comme une fleur unique, comme une fleur rare dans une prairie battue par la pluie. Sur sa minuscule terrasse, Rachid sentit violemment que quelque chose d'important allait lui arriver. Un silence faiblement bourdonnant se fit dans sa tête, comme s'il était prisonnier d'une chape de plomb. Le regard pénétrant de la jeune fille et la blancheur éclatante de ses dents l'accaparaient tout entier, le fascinaient. Autour de lui, toute chose lui était étrangère. A son insensibilité au monde extérieur, s'ajoutait l'absence de la réflexion. Rachid n'était plus que silence et inertie. Un réceptacle aphone d'adoration jouissive. Son café pouvait geler, être oublié ou négligé sur le zinc patiemment raccommodé de Mme Renée. Il l'entendit quand même lui dire d'une voix complice mais aussi solidaire:

- Elle est belle, hein ? Très belle ! Et c'est l'amour qui te prend d'assaut, mon petit Rachid ! Fais gaffe, la beauté, la sensualité sont bien là, peut-être à portée de main, mais il reste surtout à chercher, à trouver et à conquérir le reste. Si

toutefois, par-delà le brillant et l'apparat, il y aurait un reste à déterrer !

Il était un peu plus de huit heures et le pâle soleil de l'hiver napolitain inondait de sa clarté froide la crête des immeubles rafistolés et chancelants à l'usage exclusif des pauvres. Debout, derrière les vitres désempuées de sa fenêtre, le sexagénaire regardait se réveiller au pied du Vésuve le Vieux Naples des violences muettes, mais aussi de la douceur solidaire des pauvres. Il pensa à Rossana Labbagatta, ancienne putain dans les villes du Nord, devenue sympathisante communiste et amie intime de Fortunata l'enseignante. Au fond de l'impasse qui longeait l'église, il vit un groupe de jeunes gens, garçons et filles, s'affairer autour d'un grand sac en plastique duquel ils retiraient de vieux vêtements et des boîtes de victuailles dont ils s'empiffraient en sautillant dans l'air encore frisquet. Les rescapés des barques de la mort puiseront, en cette période de fêtes et de faste, un peu plus de nourriture dans l'opulence des poubelles des riches. Agglutinés autour de leur feu moribond du petit matin, les survivants de l'errance et de la colère qui gronde auront aussi un peu moins froid. A les voir avaler la nourriture à grande bouchée, Rachid savait qu'ils ne tarderaient pas à partir à la recherche de menus travaux payés à l'heure ou à la journée, dans les marchés, à décharger les camions ou à monter les étalages des marchands. Simple histoire de gagner quelques milliers de lires qui leur serviraient juste à manger un peu et à fumer, mais aussi à dormir dans la rue ! Pour les familles de ces rescapés, restées au pays, le mandat salvateur de la fin du mois n'était pas pour le lendemain. Loin de là ! Mais les nouvelles du grand enfant qui

a survécu à l'appel aimanté de l'onde noire aideront les mères de Tozeur ou de Tanger, d'Oran ou d'Alexandrie à supporter un peu plus le garrot de leur misère.

Les clameurs de la ville faisaient vibrer les vitres. Un franc soleil tiède invitant au vagabondage de la pensée et à la jouissance muette des sens, inondait la cuisine. Rachid, en promenant son regard dans la rétrospective lumineuse de son passé de résistant, vit sans étonnement l'image vociférante d'un corps immense courant à reculons sous un déluge implacable de feu et de justice. Puis, toujours à travers la vitre, il vit le maquisard en cours d'épreuve, se pencher sur le cadavre pour lui ôter son arme. Le soldat de l'immonde, l'officier parachutiste s'abreuvant de haine inutile et du sang des hommes libres ne s'offrirait plus des bourgs et des villages brûlés au napalm, n'irait plus dans les bordels des colonies voisines vanter ses faits d'armes. Au sortir de la grande enfance, en abattant le tortionnaire de Skikda, Alfred Benghnassia, Rachid pouvait alors prétendre à entrer par la grande porte dans l'univers sacré de la liberté. La dernière balle du chargeur fracassa la tempe du légionnaire, et Rachid fendit à grands pas la nuit dense d'un hiver désespérément juste, sans compromis.

En préparant la cafetière, il se dit que tous ces jeunes, et moins jeunes, avaient autre chose à faire qu'à servir de nourriture aux sardines de la Méditerranée ou encore à s'agglutiner autour des poubelles opulentes de l'Europe. « Qu'ils fassent chez eux la peau de leurs oppresseurs. Les accommodages, quand ils tiennent, sont par définition provisoires. Sans compter leur laideur ! », se dit encore Rachid. Mais cette fois-là à haute voix.

- On parle tout seul maintenant Charachou !
- Ah, Fortunata ! Te voilà enfin ! Tu as mal dormi hein ? Tiens, siffle-la-moi cette tasse de café. Tu commenceras à fumer à la deuxième !
- Tu as raison Charachou mon chat ! J'ai trop fumé dans la soirée.
- Et quand t'arrêteras-tu de faire la cheminée ?
- Lorsque les fleurs auront poussé dans les salines ! Pas avant ! Charachou mon chat ! Trêve de plaisanterie ! Allons faire nos courses. De la charcuterie de porc, de la tomate fraîche, des olives et des fruits. Le tout à gogo !
- Fortunata, tu es sûre pour la cochonnaille ?
- Pas de soucis ! Ourida en raffole, elle m'a souvent dit qu'avec l'invention du froid, le quart de l'humanité devrait cesser de mettre à l'index cette fabuleuse mine de protéines et d'en encourager, de ce fait, l'élevage et la consommation. Au fait, Hussein et Adel ne viennent pas. Ils travaillent. Il n'y aura qu'Ourida et sa copine Maya. Rossana Labbagatta nous rejoindra plus tard, en cours d'après-midi. Bien sûr avec sa gamelle à double étage...Du gras-double cuit à la vapeur et saupoudré d'ail cru, de poivre, de sel ; sans oublier le citron, l'huile d'olive et l'indispensable litron de vin blanc. Tu sais Charachou, j'aime beaucoup Rosana. Cette femme est une sainte. Elle a cédé à la tentation du gain facile en prostituant son corps. Mais elle n'a pas été esclave de l'argent ! L'imposture des pauvres qui trahissent, l'insolence et la luxure des crève-la faim, leur amnésie et leur arrogance de faux-monnayeurs vaguement teintée d'éthique bon marché, toutes ces vilénies-là ne connaissent pas Rosana. Dans la brume épaisse des nuits d'hiver, à Turin ou à Milan, Labbagatta avait

longtemps loué son corps dodu ; mais jamais elle n'a vendu son âme.

- Tout à fait d'accord, Fortunata. C'est une sainte en chair et en os, qui marche et qui lutte. Sa disponibilité à toute épreuve, son engagement pour l'avènement de l'humain le prouvent bien. Tu te rappelles de la rage, de l'ardeur, de la foi qu'elle avait mises à libérer les jeunes prostituées du quartier de la gare ? Au fait, Carla ouvre quand son atelier de Formia ?

- Le 2 Janvier. Elle a recruté toutes celles parmi les filles libérées, qui veulent travailler. Elles seront payées au SMIG avec une couverture sanitaire et un contrat de travail. C'est tout à fait réglo pour commencer. Vite, vite Charachou mon chat, aux courses !

Maya mordillait sans appétit dans un casse-croûte rachitique, assise à califourchon sur le muret d'enceinte d'une villa abandonnée. Sans le vouloir, elle s'était arrêtée d'écouter parler Ourida dont la voix lui arrivait, légèrement bourdonnante, comme à travers la vitre épaisse d'une terrasse de café. Ourida s'arrêta de parler comprenant que son amie était bel et bien ailleurs, comme emportée par un nuage paralysant. Maya se remettait mal de son chagrin après la mort de sa sœur cadette Soniatou. Elle était sujette, surtout la nuit, à de fréquentes absences, soudaines et incontrôlables. Ourida savait bien que son amie ne devait pas s'enfoncer dans les méandres de l'errance et de la souffrance. Elle était convaincue que le fil d'Ariane était d'impliquer Maya dans des enjeux qui ne l'impliquaient pas précisément. Lutter pour l'autre et avec l'autre pouvait servir de planche à salut à son ancienne camarade de fac. Il lui fallait contrecarrer ce chagrin

en se créant, ou même en s'inventant une passion et un projet existentiel.

Elle regarda à la dérobée Maya qu'une houle dévorante avait engloutie depuis un bon moment. La perte de sa sœur cadette qu'elle aimait tant rendait encore plus étouffante l'indigence absolue, la vida de sa vie. Bien sûr, son travail de vacataire à l'Institut de chimie la mettait à l'abri du besoin, mais préparer à longueur de journée pipettes et alambics n'avait rien d'épanouissant pour Maya.

Elles s'éloignèrent à pas lents de la petite villa abandonnée, si belle et si modeste et qui semblait poser problème à la spéculation foncière. Une assez dense végétation, qui promettait d'être luxuriante, prenait silencieusement dans ses bras la petite bâtisse qui riait dans sa barbe. Elles se fondirent aussitôt dans une incroyable foule vociférant à fendre le ciel en deux. Le marché de la vieille ville s'emparait de leurs personnes dans un fracas de Jugement Dernier.

- Quelques douceurs pour le dessert ? proposa Ourida.

- Si tu veux, oui.

Venant du fond de la rue, une sourde clameur s'éleva dans le ciel ; les deux jeunes femmes virent soudain fondre sur elles une masse compacte d'individus gesticulante, écumante jusqu'à l'étouffement. Une volonté unique caressait cette foule hybride sous la chape de la rumeur, du mimétisme, de l'insensé. « Au voleur ! Au voleur, arrêtez-le ! ». Une vieille femme dont le veuvage et les rhumatismes avaient fini depuis longtemps de tordre le corps et la raison accourait en brandissant une canne. « Laissez-le- moi, j'arrive ! », criait-elle en laissant voir un modeste résidu de crocs carnassiers. On

vit enfin émerger d'une multitude de têtes justicières la frêle stature d'un jeune homme au teint mat et à la chevelure de jais.

Fortement maîtrisé à la ceinture et aux bras par quatre ou cinq boutiquiers sentant le rat et la moisissure de leur arrière-boutique, l'homme disait et répétait calmement à la foule qu'il n'avait absolument rien volé et qu'elle se trompait simplement d'homme. Deux certitudes dites dans un langage simple, précis, de quelqu'un qui a été longtemps à l'école, à la bonne école. Un boutiquier, petit et rondelet, visiblement nourri jour et nuit à la mortadelle à l'ail, desserra son étreinte et se mit à regarder sans retenue et sans remords, mais l'œil étincelant d'admiration, le présumé voleur. La foule, pour la plupart des riverains et de vieux habitués du marché, fit soudain place nette à la fuite éperdue de deux femmes poursuivies par un douanier en civil et un indicateur à la pâleur cadavérique. Les contrebandières de cigarettes américaines s'évanouirent aussitôt dans les ruelles sombres et humides de la vieille ville. Puis, sans mise en scène inutile, la foule se referma hermétiquement sur les poursuivants qui, l'œil écarlate et le souffle coupé, abandonnèrent la partie. L'indicateur ne pourra compter pas compter, cette fois, sur sa prime.

Le grand brun, toujours flanqué de ses quatre justiciers, ne semblait pas s'inquiéter beaucoup de la posture où il se trouvait ; car il venait de saisir au vol la vague d'hésitation et d'embarras qui s'emparait de la foule.

- Fouillons-le ! cria quelqu'un de sa voix fluette.

- Oui ! Qu'on le fouille et qu'on n'en parle plus, renchérit un marchand ambulant de vaisselle en plastique.

Sur le pas de la porte du marchand de vin, un homme de grande taille, la soixantaine bien tassée, promenait sur la foule son regard froid, annihilateur. Accoudé à une énorme barricade, il s'envoyait quantité de rosé, verre après verre, en dégustant de grosses olives noires. Vieux militant communiste, le marchand de vin napolitain, le propriétaire des lieux, connaissait bien le passé de tueur de son client. Véritable satyre et consommateur vorace de films de guerre, Claudio Arnuzzio dut quitter en catastrophe ses Pouilles natales pour échapper à la rage vengeresse d'un escadron de femmes hurlant sa mise à mort sur la place publique. C'était certes là un mot d'ordre d'un autre âge, mais qui eut le mérite de débarrasser la région de son sinistre violeur. Désavoué par ses parents, de braves paysans sans histoires, il alla s'installer dans les Alpes-Maritimes où il fit pendant quelque temps le « rabatteur de poules de haute volée », sa clientèle étant faite de notabilités au-dessus de tout soupçon. Mais Claudio Arnuzzio ne put résister à l'envie morbide de sentir et de voir couler le sang des opprimés : il s'engagea dans la Légion Etrangère pour faire, lui aussi son « Algérie Française ». Pour lui, la vieille haine si tenace de ceux de la Rive Sud allait enfin s'incarner. Il « bouffera » alors à satiété de l'« Arabe » ou du « Berbère » en Kabylie ou dans les Aurès. L'Algérie libérée, le satyre des Pouilles s'installa à Naples avec trois balles dans le poumon et une pension d'invalidé de guerre. Sa concubine, une brave marchande de volailles, le quitta en emportant avec elle son indomptable remords de s'être trompée. Depuis lors, le légionnaire passait le plus clair de son temps à écumer les

petits bars populaires du vieux-Naples en se livrant dans sa tête, faute de guerre coloniale, à la chasse au faciès.

Le légionnaire Claudio, fervent adulateur de l'O.A. S, carré ultime d'esclavagistes exaltés et fortement avinés, fendit la foule et s'arrêta devant le grand brun qui le toisa d'un regard arrogant, mêlé de mépris :

- Tu viens là pour me tirer d'affaire, c'est bien ça l'ami ? Je te reconnais, c'est toi qui m'as montré aux gens en me pointant du doigt.

Le légionnaire des Pouilles ne se défendit pas. Ce fut là sa première gaffe.

- Vous ne le fouillerez pas ! Le portefeuille est déjà loin, entre les mains des complices de cette crapule malodorante qui nous vient de là-bas pour manger le pain des Italiens !

- Tu mens, sale facho ! Tu mens et tu le sais aussi bien que moi. Je ne t'ai pas vu quitter ta barricade un seul instant. Tu n'as donc vu ce jeune homme ni voler le portefeuille ni le passer à ses complices. Je t'ai bien vu le pointer du doigt et crier au voleur. Ce que tu racontes là est tout bonnement un tissu de mensonges. Du racisme primaire, sanguinaire ni plus ni moins ! T'es vraiment un salaud, une crapule finie ! Et ne t'avise surtout pas de remettre les pieds dans mon bar.

Une vingtaine de paires d'yeux se fixa, perplexe et indécise, impatiente et bouillonnante, sur le sommet du crâne du calomniateur qui se sentit soudain plus vulnérable qu'un ver de terre au soleil. Une petite foule se referma aussitôt autour de lui pour prévenir toute fuite possible. C'est alors que l'ancien soldat lança à tout hasard :

- Ecoutez mes amis, pour un malentendu, c'est un malentendu...

- Non, ce n'est pas du tout un malentendu. C'est de la calomnie raciste, un point c'est tout !

Le patron du petit bar ne finissait pas d'écumer contre cette chose si vieillotte de la Peste Brune qu'était le légionnaire Claudio Arnuzzio. En revenant à petits pas à son comptoir de cuivre rouge qu'il aimait tant lustrer à longueur de jour, il vit accourir vers l'attroupement une femme plus très jeune et qui brandissait une espèce de grosse boule en criant à tue-tête :

- Je l'ai, je l'ai le porte-monnaie de mon père. Il était enfoui sous les légumes, dans son cabas. Puis, à l'adresse d'un petit groupe de marchands, et à voix basse :

- Je ne devrais plus le laisser aller tout seul faire ses courses. Mon père, le pauvre, il ne peut plus rien contre l'Alzheimer qui le ravage.

Maya et Ourida avaient tout vu et tout entendu du haut de la rampe qui descendait en pente douce vers la placette du marché. Une bonne demi-douzaine de gros bras s'empara du sexagénaire qui ne semblait pas beaucoup s'inquiéter. De toutes ses ruses de guerre, il en restait vraisemblablement quelques-unes. De jeunes gens donnèrent l'accolade au Grand Brun qui s'émut beaucoup de cette marque d'amitié et de solidarité. Puis, à la vitesse d'un paquet de vent soudain, les deux jeunes femmes virent un enchevêtrement de bras soulever de terre l'ancien violeur des Pouilles et disparaître avec lui dans les sinuosités chancelantes du vieux Naples. Le nostalgique des guerres de rapine venait de tomber entre les mains d'un groupe de défense antifasciste.

- Que sa bonne étoile lui vienne en aide ! Si jamais il en a une, dit Ourida en soupirant d'aise.

- Mais Ourida, ces gens-là ne partent pas à la retraite ?

- La bêtise et la méchanceté des hommes, c'est comme le cancer. Quand on les attrape, elles nous mènent à la tombe, mais nous survivent.

D'une minuscule échoppe sombre où toute chose brillait pourtant, d'ordre et de propreté, surgit une vieille dame, celle-là même qui, une demi-heure plus tôt, vouait aux enfers le présumé voleur. Un petit foulard noir flambant neuf noué autour de la tête à la manière des pirates, elle demanda à Maya en brandissant sa grosse canne en aluminium :

- Ils ont pris par où ? Vite !

- Là, tout de suite à droite.

- Laissez-le-moi, j'arrive ! Attendez-moi ! Qu'est-ce qu'elle va déguster la charogne ! hurlait la vieille qui disparut dans les ruelles humides en claudiquant.

Les deux jeunes femmes suffoquaient littéralement de rire. Elles tenaient des deux mains la rampe pour ne pas s'affaler par terre.

Aucune des deux ne voyait à quoi, ou à qui, pouvait ressembler la tête de l'assassin de Soniatou. Mais lorsqu'Ourida regarda avec un effort contenu les mâchoires anthropophages du légionnaire Claudio Arnuzzio, elle conclut alors que le tueur des bois brumeux n'était que le sosie parfait de l'ancien soldat venant des Pouilles.

Ourida suivait machinalement d'un petit pas son amie, sans arriver à se débarrasser d'une image qui occupait et

parasitait sa tête, l'image de Soniatou écrasant de toute la splendeur de son corps sans plus de vie le cadavre d'un schizophrène richissime obsédé de prostituées noires. A la clarté d'une pleine lune d'hiver, la fille de joie qui n'avait pas encore vingt ans, mourut sous les coups de rasoir d'un forcené. Dans un sursaut ultime de survie, Soniatou, fille de pauvres de Tombouctou, eut quand même le temps de trancher à coups de dents la carotide du satyre argenté.

L'après-midi de ce lundi-là 14 décembre tirait à sa fin et tout le monde semblait satisfait de la tournure des choses tout au long des jours précédents. Rosana Labbaguatta rayonnait de bonheur et d'optimisme, mouluée dans son blouson rose et sa sempiternelle robe noire bon marché : elle avait fini de siffler son litron de vin blanc et de dévorer sa gamelle de gras-double au citron. Ourida rendit compte de sa campagne de sensibilisation, d'explication et de persuasion en direction des sans-papiers de la restauration, dans les albergos ou parfois, sur les lieux de travail. Les revendications timorées des travailleurs atomisés, inorganisés n'inquiètent absolument pas les patrons. Cela va même jusqu'à flatter leur appétence d'ogre. « Seule la grève, menée correctement et faite au bon moment, est à même d'installer un autre rapport de force, favorable aux travailleurs ! », leur expliquait-elle. Les travailleurs de l'hôtellerie et de la restauration apportaient, à travers leur Fédération syndicale, leur solidarité agissante aux futurs grévistes. Fortunata Mazzara-Mora, quant à elle, avait acquis à l'action des sans-papiers le soutien matériel et la camaraderie active du Syndicat régional des retraités de l'enseignement. Des sections locales du Syndicat des dockers et des déménageurs soutenaient les revendications des travailleurs au noir. Sur proposition du vieux Rachid, négociateur habile et fin tacticien, l'Intersyndicale de la région de Naples décida de participer activement aux piquets de grève. Enfin, Ourida leur annonça de son côté que la grève pouvait s'amplifier et toucher les sans-papiers de l'hôtellerie du centre-ville. « Toute cette gente misérable, leur dit-elle sur le ton rauque de la « vindicte populaire » comme aime l'annoncer la crapule repue et bien-pensante, cette foule de

femmes de ménage aux grosses mains calleuses et au sourire toujours triste, de garçons de courses, de videurs ou de vigiles, de veilleurs de nuit toujours éméchés, de délateurs repentis, cette gente-là de l'aube et de la nuit, des longues journées de trime et des petits mandats pour la mère restée au pays, criera peut-être mercredi son refus de gaver les vautours».

La petite église qui jouxtait la maison de Rachid et de Fortunata sonnait sans grande pompe huit heures du soir. Un léger vent froid s'engouffrait dans la venelle sombre en poussant de temps en temps ses gémissements de rigueur. Le curé du quartier, un bon ami à Fortunata qui dénonçait dans ses prêches la complicité des puissances de l'argent avec la tyrannie, peinait à en ouvrir la porte : la lumière s'éteignait peu à peu dans les yeux du vieux religieux même s'il s'efforçait tout naïvement de n'en rien laisser voir.

- Salut l'agent du Pape et de la Papauté, lui lança Fortunata sur le ton d'une méchanceté toute feinte avant d'aller l'aider à ouvrir.

- Salut la justice et la paix parmi les hommes ! Ecoute, s'il me fallait être un agent à tout prix, je serai celui de Jésus-l'Ethique, de Jésus-la Révolution et non celui des banquiers ou des généraux.

- Dans mes bras, camarade Bonifacio Ponti ! Viens camarade de la foi moins l'au-delà, viens que je t'embrasse et te bénisse ! Personne d'autre que moi ne te donnera l'extrême onction.

- Plutôt mourir sans elle que te voir m'infliger sur mon lit de mort l'horreur de ton discours impie !

Fortunata alla embrasser sur le front le vieil homme dans le cœur duquel brûlaient encore, ardents et dévorants, les feux de la Passion :

- Bonifacio, j'aurais besoin d'un coup de main. Je passerai demain te voir. A six heures du matin, ça te va ? Il y a de la lutte dans l'air. Tu seras des nôtres, je le sais.

- Je t'attendrai de pied ferme, ma brave fille. Les sans-papiers auront gain de cause. Il n'y a pas à dire !

- Si tous les hommes en soutane avaient ce même flair, les papes prêcheraient moins de certitudes et de résignation.

Toujours accompagnée de Maya, Ourida disparut à grands pas dans les ruelles humides du Vieux-Naples sentant le linge transi de froid et le bon vin des tonneaux. Elle avait encore à discuter de la nécessité de la grève avec les inévitables discutailleurs souvent aux ordres des patrons. « N'hésitez pas une seule seconde à contrecarrer, à neutraliser les briseurs de grève, les jaunes, les informateurs, à leur redresser les côtes s'il le faut, et les remettre aux mains des piquets de grève qui se feraient un plaisir et un devoir de les livrer à la justice des sympathisants de la cause. Les traîtres sont par définition aussi dévastateurs que leurs maîtres ; ils monnayent vos espérances, et votre peau aussi, contre repas ou serments en toc ! ». Ourida ne lançait pas ses injonctions au petit bonheur la chance. Elle ne le faisait qu'après avoir conquis les occupants à cinq des chambrettes sentant les pieds et les vapeurs de cuisine. Le mépris du traître devenait alors inéluctable dans la logique de la grève et du gréviste.

Tard dans la nuit, les deux femmes quittaient le dernier meublé. Le lendemain serait la première journée chaude de la lutte des clandestins.

Le propriétaire du restaurant ne prêta pas une attention particulière à l'attroupement, pourtant assez dense, devant son établissement. Ourida travaillait dans les cuisines du sous-sol de ce lieu peu ordinaire où l'on servait des branches de céleri cuit à la vapeur à des prix astronomiques. Franco, père de quatre enfants et grand amateur de femmes esseulées et ancien fournisseur de viande de vache morte aux casernes de Campanie, alla s'enfermer dans son cagibi lui servant de bureau : son registre des comptes l'appelait. A dix heures précises, le petit patron descendit les escaliers, suant de fatuité dans son costume un peu trop fait sur mesure. L'ancien équarisseur avait la laideur d'une tique de bouc, mais plaisait beaucoup aux dames qui adoraient la seule odeur de l'argent. Franco la Pute avait un sens aigu des affaires. Aussi avait-il touché à tous les métiers dont celui de souteneur. Mais une nuit, il eut la prétention inouïe, ou l'inconscience, de corriger la plus rentable et la plus majestueuse de ses « protégées », la sublime Magdalena, une ancienne étudiante roumaine tombée entre les mains des proxénètes de Rome. Ce fut la chose que ne pouvaient admettre l'intelligence, l'amour-propre et le corps de la fille du vieux professeur de Bucarest. Alors, elle vit rouge et d'un bond, elle fut sur lui. Le rat d'égout hurla d'épouvante en s'élançant vers la sortie. Franco La Pute, qui s'était mis en tête quelque temps auparavant de mépriser la « populace rampante » et d'oublier son enfance hantée par les poux et la faim, reçut alors une avalanche de coups de manchette meurtriers. Trois mois plus tard, après qu'il eut été soulagé de son armature de plâtre, Franco Caprini, dit La Pute, quitta la ville et changea de métier sans toutefois changer de fréquentations. Il ouvrit un

restaurant chic où des silhouettes sinistres venaient, entre deux assassinats, jouer au bec fin.

Dans la cuisine, tout scintillait de netteté et de propreté. Le chef cuisinier fumait cigarette sur cigarette en surveillant du coin de l'œil les escaliers. L'ancien marchand de salaisons de la Petite Sicile de Tunis attendait de pied ferme le patron, tout comme les autres d'ailleurs : quatre Africains et trois serveurs napolitains. Lorsque le patron fut au bas des escaliers, il flaira le danger et sentit cette petite mollesse, qui lui était si familière, gagner ses jambes. Il se maîtrisa en jouant la désinvolture :

- Alors mes petits gars, ça gaze ! Mais vous n'êtes pas en tenue de travail ! Vous savez qu'il est tard, très...

Ourida bondit de sa chaise, suivie par Luigi Pasqualini, l'ancien épicier :

- Tard ou pas, le restaurant est fermé. A partir d'aujourd'hui 14 décembre, nous les travailleurs africains et italiens, nous nous mettons en grève solidaire jusqu'à l'aboutissement de nos revendications. Franco Caprini, non, tu ne rêves pas. C'est une grève avec occupation des locaux.

- Comment ? Une grève ? et occupation des locaux ?

- C'est bien ça oui !

- Mais vous n'avez pas le droit ! Vous êtes des clandestins, sans un seul papier ! Vous serez expulsés du pays dans les deux jours ! Parole de Franco. Allez, mettez-vous au travail, et pas d'histoires ! Vous êtes les seuls perdants.

- Et nous Franco La Pute ? Tu vas nous expulser du pays aussi ? hasarda sournoisement le chef de cuisine.

- Retire tout de suite ce que tu viens de dire sinon...

- Ferme ton clapet, gros paquet de merde ! Ce n'est pas un maquereau de ton espèce battu à mort par sa protégée qui va m'effrayer. Maintenant écoute -moi bien. Notre grève est une grève solidaire : les camarades africains et nous-mêmes, c'est-à-dire les trois serveurs et moi, nous ne reprendrons le travail que lorsque les revendications des uns et des autres auront été satisfaites. Nous demandons, quant à nous, personnel italien, une augmentation de salaire de 20%, le doublement de la prime de fin d'année et un congé payé annuel de 30 jours. Le syndicat viendra te voir. Pas un seul feu ne sera allumé dans le restaurant avant la reconnaissance de nos droits. Voilà, la balle est dans ton camp. Nous, on a tout notre temps ! Pas vrai les gars ?

Un vieux serveur, muet comme une carpe, affûtait avec beaucoup de savoir-faire un grand couteau de cuisine. Désespérément soumis à l'ordre inique des choses pour plaire à sa mère paraplégique, ce célibataire endurci avait passé plus de la moitié de sa vie à servir des truands ou des hommes de main à Rome ou à Trieste, des comptables richissimes ou des avocats véreux, des juges obèses imbus de leurs personnes et de leurs crimes, des professeurs en papier-mouchoir au bras de leurs traînées ou des besogneux soudain frappés par la folie des grandeurs l'espace d'une nuit. « Ne te mêle de rien, ni de personne. Je veux te garder vivant et bien portant près de moi. Je ne veux pas te voir égorgé et jeté comme un linge sale dans un hangar de banlieue. » Pendant une bonne partie de sa vie, Tonio, le vieux serveur se réveillait et dormait avec cette injonction de sa mère. Mais après le décès de sa génitrice, deux mois auparavant, il largua les amarres. Il s'était même battu avec un indicateur de police qu'il rossa sur le

pavé sous les acclamations d'une foule en extase. Le déclenchement de la grève fut alors pour lui l'apothéose et la rupture, l'acte fondateur de son identité et de sa liberté :

- Le travail pendant les jours de fête sera payé au tarif double, voleur de mes deux ! hurla-t-il en affûtant frénétiquement son couteau de boucher.

Ourida se dépêcha d'aller murmurer à son oreille :

- Pas de maladresses, Tonio. Dépose ce couteau. Cette canaille peut t'accuser de menace de mort.

- Humm ! Ce qu'elles vont être bonnes ces côtes de bœuf braisées ! Les travailleurs se régaleront aujourd'hui. Au déjeuner et au dîner, lança malicieusement Tonio.

En se retournant légèrement, Ourida vit du coin de l'œil Franco Caprini disparaître derrière l'armoire à provisions. L'ancien équarisseur donnait la nette impression d'avoir réalisé toute l'étendue du désastre qui le guettait. Il avait chaud, très chaud. Il faisait mine de sourire à la manière délicate, et si surfaite des gens bien élevés. De la sueur abondante, malodorante, perlait à son front. Le fessu était dans tous ses états. Il parlait à voix basse au chef cuisinier en avalant douloureusement sa salive. Franco La Pute jouait sa dernière carte pour briser la grève. Ourida avança rapidement à petits pas furtifs et se posta de l'autre côté de l'armoire. Elle tendit l'oreille.

- Je te les double moi, ton salaire et ta prime de fin d'année ! Parole d'honneur ! Mais débarrasse-moi de cette grève, d'ici ce soir au plus tard.

- Tu me prends pour ton chien, connard ! Je ne suis le laquais de personne ! La grève ne s'arrêtera pas avant la

satisfaction de nos revendications, siffla le vieux cuisinier dans son dentier un peu trop mobile.

Figée dans son angoisse, Ourida craignait le pire : que le vieux cédât aux promesses mirobolantes de l'ancien souteneur de Rome. Mais le cuistot était un homme d'honneur. De son pas nonchalant qui savait aussi sévir et surprendre, elle marcha sur le restaurateur :

- T'inquiète l'ami ! Il n'y a pas de jaunes par ici ; et il n'y aura parmi nous aucun briseur de grève ! Compris ! Plus personne ne croit à tes boniments de marieuse en mal de clients. Revoici nos revendications : un contrat de travail de deux ans renouvelable, application du S.M.I.G et respect des conditions du travail prévues par la législation, congés payés, jour de repos hebdomadaire, paiement au tarif légal des heures supplémentaires de jour et de nuit, sécurité sociale, retraite, allocations familiales ... Bref, notre alignement total sur le statut de nos camarades italiens. Nous ne voulons plus, nous les clandestins, vous servir de poules aux œufs d'or. C'est une époque révolue où vous vous rassasiez de vins rares et de truffes en négociant avec vos commanditaires la mise à mort des pauvres femmes adultères. Finie l'époque où vous doriez au soleil des îles lointaines vos panses velues de pachydermes, tout cela et le reste, vous n'allez plus pouvoir le faire dans l'impunité. Car nous avons décidé de ne plus vous gaver de notre labeur et de nos peines. A travail égal, salaire égal. Le juste salaire en plus de tout le reste. Voilà ce que nous attendons, nous les clandos, de toi et de tous les autres patrons.

Vert de rage, impuissant, Franco se hissa par l'escalier étroit hors du sous-sol et, atterré, il vit s'attrouper sur la grande place de la poste, autour du piquet de grève les premiers curieux, les premiers solidaires de la journée. Les choses allaient encore mieux : les militants syndicalistes, l'extrême- gauche et le fou des hommes et de Dieu, le prêtre Boniface, s'affairaient à distribuer des tracts vitupérant les esclavagistes. Des riverains venaient aux nouvelles : les uns prenaient fait et cause pour les grévistes, d'autres, moins nombreux, piquaient en silence des colères vertes et partaient en maugréant entre les dents. Au bout de la courte avenue où les passants ne se lançaient plus des invectives meurtrières ou des insanités abruptes, comme le fait la faune nourrie à la mortadelle bon marché du vieux Naples, deux restaurants à la façade sadiquement dissuasive gardaient leurs rideaux tirés en s'enfermant dans une attente muette : leurs piquets de grève, chantant la lutte et l'espoir des travailleurs, n'étaient pas autre chose qu'une liesse sans frontière aux portes closes au nez des privilégiés et de leurs adulateurs.

Le portable collé à l'oreille, Ourida vit Franco La Pute quitter précipitamment le restaurant. Le patron, un père indigne qui aimait les femmes et beaucoup plus l'argent, les costumes ajustés et les parfums forts, n'arrivait jamais à se débarrasser de cette épouvantable odeur de vaches mortes lui venant de son ancien métier d'équarisseur.

L'après-midi était largement entamé lorsque les grévistes s'installèrent enfin à table. Le vieux cuisinier donnait les derniers coups de broche à d'énormes côtes de bœuf qui chuintaient et sifflaient à l'étroit dans deux poêles noires. Heureux comme un enfant les jours de fête, le vieux chantait

à tue-tête des airs napolitains d'un autre âge en s'envoyant de généreuses rasades de rouge. Le repas se fit soudain silencieux: les côtes de bœuf arrivaient, triomphantes, baignant dans leur jus, aussi épaisses qu'une grosse galette de pain. En se rassasiant de bœuf braisé, et bien d'autres choses, les grévistes récupéraient une part infinitésimale de leurs salaires disparus dans la panse d'un rapace nommé Franco La Pute. A la fin de ce festin inespéré, le Chef tranquillisa tout le monde, et surtout les Subsahariens dont il remarqua toute l'admiration sacrée pour la viande :

- Pas de panique les gars ! Il y a dans le frigo deux quartiers entiers de bœuf. De quoi se régaler des jours et des jours. Pour ce soir, friture d'anguilles et nouilles au fromage râpé.

Les Subsahariens étaient aux anges. Ourida aussi. Tout le monde alla embrasser le cordon bleu qui entamait alors avec beaucoup de conviction et d'ardeur une opérette populaire où un coutelier ambulancier jurait de laver son honneur perdu en rayant de la liste des vivants son riche rival, le contrebandier Ernestino Folco. Et alors que les grévistes somnolaient légèrement sous l'effet du bœuf braisé, le vieux expliquait à Ourida, gestes inimitables et mots suaves aidant, que l'amour éconduit ou renié au seul profit de l'argent, dégage fatalement une insoutenable odeur de fange, d'abject :

- Je ne crois pas que le coutelier de Naples n'ait jamais tué son rival.

- Certainement ! Le coutelier, malgré sa souffrance ou plutôt à cause d'elle, semblait aimer mieux sa musique que le sang de sa vendetta, conclut Ourida en sortant son portable de sa poche.

Et au vieux cuisinier de reprendre de plus belle l'opérette du coutelier.

- On veut faire un petit somme, nous ! Ce n'est pas interdit que je sache ! hurla le plus jeune des serveurs que la voix du vieux mettait hors de lui.

- Silence l'ignorance ! Au lieu de cultiver ton désert en écoutant, en découvrant, en apprenant toute chose que tu ignores, tu préfères dormir ou ruminer. Tiens, ce soir il n'y aura pas de dîner et sûr que tu en mourras !

- Une grève dans la grève ! C'est tout ce qui nous manquait. Viens mon ami que je t'embrasse le sommet du crâne. Tu es notre père à tous, on t'aime et on te respecte ! s'écria Ourida en éclatant de rire.

Vers la mi-décembre, la nuit tombait de plus en plus tôt. Les rues du centre-ville étaient noires de monde. Un vent frais, surtout humide, fouettait les visages rougis des passants. Des marchands de marrons grillés ou de gras-double au citron participaient à leur manière au vacarme de la vie en lançant à travers leur haleine chargée d'alcool des onomatopées de leur cru. La ville s'apprêtait à s'adonner à la liesse à l'ombre des statuettes de Jésus le Messie et de sa mère Marie l'Immaculée. Assise sur le rebord d'un poêle, Ourida regardait par la grande baie vitrée la rue étroite qui plongeait sa perspective boisée vers le bas de la ville. Elle promenait de temps en temps son regard nonchalant, mais solidaire et complice à la fois, sur le visage fermé de ces créatures satellitaires aux prises avec leur destin : les pauvres de Naples. Au piquet de grève, les discussions allaient bon train. Parfois, le ton montait d'un cran ou deux, mais vite la froide

détermination finissait par l'emporter. Des rumeurs contradictoires, fantaisistes et surtout alarmistes avaient couvé pendant une bonne partie de l'après-midi. Ourida se résolut rapidement à contacter un par un les grévistes maghrébins et Subsahariens pour leur expliquer toute la supercherie et les manœuvres d'intimidation des patrons restaurateurs. Son portable lui servit aussi à demander à Hussein de mobiliser, avant neuf heures du soir, ses copains et les copains de leurs copains dans les alentours immédiats des piquets de grève. Ourida paraît ainsi à tout risque d'attaque des milices patronales.

Rosana Labbagatta, fière combattante de toutes les causes justes depuis sa rupture avec son passé de prostituée bon marché, allait de son pas martial en roulant légèrement des épaules. Elle avait troqué ce soir-là son inévitable blouson rose contre un battle-dress bleu-marine qui lui allait comme un gant. Fortunata et Rachid arrivaient à marcher à sa hauteur, même s'ils trottaient parfois un peu. Ils respectaient, admiraient et aimaient cette fille du peuple dont l'enfance et la grande enfance avaient été bafouées sans merci sur les marches des églises de Naples. Rosana forçait le respect parce qu'elle assumait son passé, sans en avoir jamais été l'esclave, et parce qu'elle n'avait jamais trahi les siens. Ourida quitta sa baie vitrée pour aller à la rencontre de ses amis. Sur le seuil de la porte, elle tomba nez à nez avec Franco accompagné de deux bonhommes trapus et fessus à souhait. Tous sentaient un sinistre parfum ambré, le vin rare et un tantinet la vache morte. Ourida barra de toute sa taille la porte d'entrée. Elle lança à l'ancien équarisseur éberlué :

- Toi, tu peux entrer. Mais pas les autres. Les locaux sont occupés par les grévistes.

Franco, père indigne et ancien repris de justice converti dans les affaires et l'amour vulgaire des femmes vulgaires, afficha soudain sur son visage en lame de couteau le masque vilain de l'aristocrate hautain. D'un geste ample et méprisant, il essaya de se frayer un chemin, comme si le corps d'Ourida n'était que vent, transparence, ou pire, petite chose anodine. C'est alors qu'une petite main potelée aux ongles carrés effleura son épaule. Il sursauta de frayeur et vit un corps de femme, sombre et massif, foncer sur lui. Il recula d'un pas mais perdit l'équilibre et atterrit douloureusement sur les fesses. Rosana ne l'avait pas encore touché :

- Ne te laisse pas dire les choses plus d'une fois. C'est mauvais pour la santé ! Maintenant patate, tu emmènes les deux fessus de son et de paille et tu disparais, ordonna Rosana entre les dents.

- Je reviendrai ! Tenez-le-vous pour dit.

- Oui, tu peux. Mais avec le juste salaire, le contrat de travail et tout le reste, lui lança Ourida.

Les grévistes dinèrent à la hâte en se contentant d'un plat de nouilles au fromage râpé. La friture d'anguilles promise le matin par le vieux cuisinier ? Que nenni ! Une petite inquiétude, vague et sans substance, indéfinie, persistait au fond de chacun d'eux. On n'était pas loin de neuf heures du soir. Les rues se vidaient et les premiers rats ventrus avaient pris possession depuis longtemps des monticules d'ordures traînant sur les trottoirs de Naples. Des silhouettes, lestes et silencieuses comme des hirondelles bousculées par le

crépuscule, commençaient à s'insinuer derrière les arbres, dans les entrées désertes d'immeubles sans concierges, cachées derrière les bennes des camions ou allongées par groupe de quatre, des deux côtés de la chaussée, sur les bancs publics. Les renforts demandés par Ourida et Rachid arrivaient nombreux, bien campés dans leur détermination froide d'en découdre avec la main-d'œuvre des basses besognes. Du côté de la mer, un écran de brume légère commençait à voiler l'horizon. Une petite fraîcheur chargée d'humidité mouillait la chaussée. Les équipes de nuit du service d'ordre sautillaient sur place pour se réchauffer en dévorant d'énormes casse-croûtes truffés de toutes sortes de bonnes choses. A la demande de Rosana, qui dévorait à grands bruits toute une baguette bourrée de mortadelle et de gras-double cuit à la vapeur, on alluma à même le sol un bon feu. Le feu du réconfort et du combat.

Ourida et Fortunata virent les premières surgir de la brume les deux grosses motos tous feux éteints. Casqués, bottés, vêtus de cuir noir de la tête aux pieds et lourdement harnachés, le conducteur et son passager roulaient à petite vitesse, sans bruit, tout en scrutant ces tâches d'ombre de la rue assoupie. A mi-hauteur de la pente, les deux engins prirent une ruelle latérale faiblement éclairée. Les quatre motards se fondirent dans le mobilier urbain. L'un des éclaireurs, vraisemblablement le chef, sortit son portable et débita rapidement son rapport. Le téléphone de Hussein vibra rageusement :

- Oui, Ourida ?

- Tu les as bien vus, les quatre types et les deux motos ?

- Et comment !

- Faites-leur la fête immédiatement. Enlevez-leur les portables, rossez-les autant qu'il vous plaira et jetez dans le caniveau les clés des motos. Dépêchez-vous ! Le gros de la canaille fasciste ne va plus tarder.

- T'occupe Ourida, t'occupe !

- Dépêchez-vous ! Je vois d'autres motos remonter la rue centrale par le bas. Ne vous laissez pas déborder ! Débarrassez-vous de ce que vous avez sous la main. Maintenant ! Maintenant !

Hussein quitta précipitamment la porte cochère sous laquelle il se tenait. Trois gaillards lui emboîtèrent le pas : des travailleurs en règle dont l'un, un ancien boxeur d'Agadir, donnait libre cours à sa joie en mimant l'avalanche des coups de poing et les feintes, les rushs meurtriers ou les ruses de combat. Petit de taille et fortement trapu, le crâne complètement rasé et une impressionnante rangée de dents latérales en métal, le Marocain qui n'était plus très jeune, tenait cette nuit-là à bouffer du facho :

- Vous cherchez quelqu'un ou quelque chose l'ami ?

- Oui, ta mère ! Sale nègre ! Ici, on est chez nous, et c'est nous qui posons les questions ! vociféra le gros tas de cuir qui détacha de sa ceinture une chaîne de fer.

Le nervi bien loquace et complètement inefficace, ne vit même pas d'où lui venait la chose. Hussein, à la vitesse de l'éclair, fut sur lui tel un obus de canon. L'atteignant à la base de la gorge, le premier coup de manchette coupa le souffle à l'homme de main avant qu'un coup de talon, donné en pirouette au menton, ne lui fit tout bonnement perdre connaissance. L'idée d'Ourida était lumineuse : Hussein alla

jeter à l'égout la clé de contact. Le trapu d'Agadir finissait de se battre avec un nervi de grande taille, qui n'avait rien d'un poltron. Mais à l'impact du coup de poing qu'il reçut sur la tempe, il comprit que seule la désertion pouvait lui assurer la vie sauve. Ce qu'il fit. Mais un énorme sac d'ordures ménagères coupa son élan. Il reçut le baluchon noir sur la poitrine et le visage. En atteignant sa cible, la chose infecte explosa en couvrant de toutes sortes de « bonnes choses » le vaillant défenseur des « valeurs italiennes contre l'invasion des hordes barbares. » Les deux autres fachos réussirent à prendre la fuite avec leur moto ; mais on put les rattraper et les désarçonner à coups de gros sacs. On leur administra alors un complément festif de toute première qualité. Hussein n'oublia pas de jeter à l'égout la clé de contact de l'engin.

D'une rue latérale fortement éclairée, Fortunata vit surgir une grosse moto aux phares éblouissants. Le conducteur de la machine et ses deux passagers chargeaient à pleine vitesse les militants du comité de grève. Rachid balança de justesse l'immense sac qui fit dévier la moto de sa trajectoire meurtrière. N'ayant pas été renversés, les agresseurs fous reçurent alors de toutes parts une copieuse ration d'ordures volantes. En chutant, le conducteur se blessa grièvement au genou. Les amis du curé, venus en renfort, l'épargnèrent, mais ils firent la fête aux deux autres : du menu fretin payé à la tâche.

Grévistes et renforts, solidaires et riverains, tous reprirent leur position et le silence se fit de nouveau. Mais l'accalmie dura peu : une vingtaine de minutes plus tard, d'innombrables motos de forte puissance surgirent de

partout, en amont de la grand-rue, des entrées d'immeubles, des ruelles latérales. Les grosses bestioles luisantes, vrombissantes, roulaient à petite vitesse, chargées à bloc de leur nuisance et de leur haine. L'incroyable ramassis de fachos, de pègre, de vieillards nostalgiques en tenue de combat, de chômeurs trompés vivant de l'aide publique allaient donner l'assaut, allaient donner la mort. Une première volée de sacs d'ordures fendit l'air et s'écrasa contre le flanc des motards qui perdirent le contrôle de leur machine. Une deuxième et troisième volée vint aussitôt achever la déconfiture des chefs de la procession macabre. Un coup de feu partit et Rachid s'effondra, la cheville brisée. Un déluge de baluchons, noirs et gluants, exhalant la puanteur des matous en rut ou la gale des rats d'égouts, s'abattit alors sur les assaillants. Prise de folie furieuse, la peste des baluchons putrides fauchait les expéditionnaires les uns après les autres et les arrosait copieusement de son liquide. Aussi laborieuse et méthodique qu'une abeille, Ourida faisait des prodiges en envoyant rouler sur l'asphalte froid les corps meurtris des assaillants. Elle surgissait dans l'air et, avec la fureur silencieuse d'un condor, elle fondait de toute sa masse sur les petits groupes déjà fortement démoralisés. Les coups de manchette ou de coude, de talon ou du plat de la main pleuvaient dru, sans répit et sans pardon. Comme ankylosées par le froid de décembre, les grosses cylindrées jonchaient le sol, inutiles et grotesques à l'image d'insectes morts. Rares étaient ceux qui avaient pu s'enfuir à bord de leurs engins. La plupart des assaillants, privés de leurs clés de contact, poussaient à force de bras leurs motos. Roués de coups,

rompus, bleuis, meurtris, leur déconfiture était totale. Ils s'en allaient doucement en claudiquant, hébétés, hagards.

Dans un quartier cosu des hauteurs de la ville, la folie sanguinaire des patrons restaurateurs fit deux blessés graves parmi les grévistes. Là aussi, des armes à feu furent utilisées contre des travailleurs luttant pour leurs droits, les mains nues, en toute légalité. La violence des hommes de main des patrons, lâche et disproportionnée, déclencha une folle et juste fureur jusque-là insoupçonnée chez les grévistes. Et l'on sentit alors flotter dans l'air l'odeur de la mort. Leur rage de réduire la milice patronale sema la terreur et la panique dans les rangs des assaillants dont une seule petite poignée put en réchapper en prenant simplement la poudre d'escampette. Un peu après minuit, les hauteurs de Naples baignaient dans le froid et le silence des cimetières. Les travailleurs avaient eu raison des brigands de la nuit.

Le lendemain matin, les patrons restaurateurs lâchèrent une petite meute de jaunes afin de briser la grève qui ne faisait, elle, que s'amplifier et se revigorer. A contrecœur mais avec beaucoup de fermeté, les grévistes firent de nouveau jouer le gourdin et la petite poignée de Subsahariens et de repris de justice abandonnèrent vite la partie. « La liberté de travail est une chimère inventée par les exploiters. Il n'y a rien de plus sacré que de défendre son gagne-pain, sa dignité et sa liberté ! » criait de toutes ses forces Ourida face à son patron Franco la Pute qui sentait de plus en plus au fil des heures la vache morte en état de décomposition avancée. A la fin de l'après-midi du même jour, les patrons se rendirent à l'évidence et cédèrent sur la quasi-totalité des revendications des grévistes. Il s'agissait

pour eux de sauver l'essentiel de leur chiffre d'affaire annuel. Forts de leurs acquis cher payés, les grévistes votèrent la reprise du travail.

Ourida, Fortunata, Adel et Rosana, Maya et le prêtre réfractaire, tous exultaient, rayonnaient de bonheur. Même Rachid, figé dans son plâtre, s'envoyait en cachette de gros verres de Pastis. Il ne se passa pas plus d'une semaine lorsque le curé des pauvres et des opprimés remit les clés de la paroisse à son successeur. Défroqué et enfin soulagé de l'être, il alla rejoindre dans les rues, dans les bidonvilles, la misère des meublés pour pouilleux d'Afrique et d'ailleurs, sur les lieux de travail, la masse des opprimés et des laissés-pour-compte.

Au début de la nouvelle année tout le monde croyait que la dernière heure du prêtre n'allait pas tarder à sonner. Mais un beau matin d'hiver, un de ces rares matins où la luminescence des êtres et des choses pousse à l'espoir et au combat, le mourant quitta son lit de mort. Au déjeuner, il s'attabla avec Rosana devant un bon litron de blanc sec et une énorme assiette de gras-double :

- Je fête avec toi, chère camarade de toujours, ma libération des griffes de la hiérarchie et du silence complices. Désormais, je vivrai en tête à tête avec l'homme et ses combats.

Une dizaine de mois plus tard, par une journée de novembre triste et pluvieuse, la multitude de la précarité et de la misère, les sans-logis et les sans-travail, les réguliers et les clandestins, les Africains et les Napolitains accompagnaient sous le crachin soutenu d'un Vésuve pétrifié le vieux combattant jusqu'à sa dernière demeure.

Peu de temps après la mort du vieux prêtre rouge, un autre fou de vérité et de justice, Rosana Labbaguatta s'alitait pour attendre, un peu dans l'ennui et l'indifférence, la fin finale. Sa cirrhose commençait à avoir raison d'elle. Alors qu'elle avait encore toute sa lucidité, elle légua son bien unique, le petit hôtel du Vieux Naples, à l'Association « Les Rescapés De La Mer », qu'animaient d'autres Ourida et Fortunata.

Le Vésuve des pauvres, d'où qu'ils viennent, accueillit dans son flanc légèrement tiède le corps de Rosana, la petite mendiante des églises napolitaines, l'ancienne prostituée des villes du Nord, le Don Quichotte des pauvres, l'étoile polaire des opprimés.

En quittant le cimetière, Ourida dit à Maya que le silence des pauvres est aussi imprévisible que le sommeil des volcans.

La disparition tragique de Maya, découverte pendue au fond d'un square, ébranla fortement Ourida. Sa vieille amie de la fac d'Alger, sa complice de la Pointe Pescade, sa confidente et sa camarade de lutte perdit pied et sombra dans le magma de ses malheurs. Ourida s'en voulut un peu d'avoir perdu la bataille. Mais que dire et que faire contre l'acharnement du mal-être mental, contre le naufrage ? Souvent pas grand-chose. Ourida encaissa le coup en continuant à lutter contre la précarité, la sienne et celle des autres ; en prodiguant de l'urgence vitale aux gens de la mer qui, de plus en plus nombreux, défiaient la mort en troquant leur misère contre un avenir de pacotille un peu moins mortel.

C'était ainsi qu'elle arrivait à s'oublier, à échapper à l'angoisse qui parfois oppressait sa poitrine jusqu'à l'étouffement. Laver la vaisselle dans le sous-sol d'un restaurant de Naples ou de Madrid, de Liège ou de Marseille n'avait en effet rien de bien épanouissant. Ce qui l'était par contre, c'était la bonne santé de l'Association « Rescapés de la Mer » grâce aux renflouements financiers de l'infatigable Carla dont le soutien militant forçait l'admiration de tous. L'atelier de confection de l'ancienne restauratrice de Formia semblait ne servir qu'à distribuer des salaires, des repas chauds aux affamés de la mer. Ce climat de l'amitié et de la solidarité était donc un grand mur de soutènement pour Ourida.

Deux longues années se sont écoulées dans un quotidien de plus en plus prenant, accaparant mais exaltant. Les bouches à nourrir se faisaient encore plus nombreuses au fil des naufrages dont les rescapés, allaient se confondre, après le repas du soir, avec les poubelles pour chercher le sommeil. Ourida se donnait à plein régime à sa passion de l'autre, à son culte du pauvre. Mais les nuits d'insomnie, alors qu'elle visitait par l'imaginaire la maisonnette de Rachid et de Fortunata bravant la mer, il lui arrivait de pleurer, sans bruit, son havre nourricier et ses rivages bénis. En visitant la petite demeure juchée sur les rochers, Ourida retrouvait la palmeraie de son enfance à Tamanrasset, Alger et son sourire apaisant défiant le tumulte et le vent, les chevauchées intrépides de son amie Maya qui avait failli mourir dans les bras d'un faussaire tardivement démasqué, les baignades des pauvres de la Pointe Pescade à l'ombre des murets rongés par le ressac. L'Algérie se réinstallait en elle sans ménagement, presque par effraction, et l'étouffait de ses baies et de ses rives. La nostalgie du pays de sa mère menait l'assaut contre elle de toutes parts, mais elle résistait en honorant, dans l'équité et la modestie, ses engagements. Car Ourida ne s'imaginait pas être autre chose qu'une femme de parole doublée d'une incorruptible combattante.

A l'ombre du grand Vésuve inlassablement auréolé de son mutisme sournois, Ourida égrenait les jours napolitains en regardant de sa fenêtre grandir les enfants des gens de la mer. A la fin d'une journée d'hiver soudain, saisie de boulimie revancharde, elle vit frapper à sa porte Adel. Il était chargé d'un sac à dos rempli d'énormes casse-croûtes garnis d'épaisse tranches de mortadelle. Le fils du muezzin des

pauvres, le rescapé des flots et le professeur de Lettres arabes sans poste et sans avenir, l'amant meurtri de Maya la suicidée et le plongeur éreinté des sous-sols empestant le vice et les caprices des nouveaux barbares, prenait le train de minuit pour Gênes. Presque cinq ans après qu'un rafioteur à la voile noire l'eut livré, par une nuit sans lune, au silence bienveillant d'une plage de Lampedusa, il s'embarquait pour Tunis, les vers de Mahmoud Darwiche résonnant dans sa tête et son mépris souverain de tous les Franco La Pute dans le cœur.

Moins d'un mois plus tard, une insurrection populaire, partie des profondeurs de la misère et de la honte, chassait à jamais un petit général félon qui adulait jusqu'à l'ivresse l'argent et le pouvoir. Le rouleau compresseur des insurgés aux mains nues partit des confins de la désolation et du néant et, tel un feu de paille, gagna les villes, toutes les villes. En quelques heures, en quelques jours, le vouloir-vivre des « têtes dans les nuages », sonnait le glas de la dictature. Le pharaon de Tunis prit alors la fuite dans la panique et l'hébétéude totales, à l'image de tous les brigands sans plus de crocs.

Un après-midi de la mi-janvier, Ourida vit surgir sur le petit écran le visage livide, mais résolu, d'Adel. Avec des milliers de citoyens défiant les balles traîtresses des tireurs embusqués, il montait à l'assaut de l'ancre du monstre, la citadelle de l'oppression et de la peur : le Q.G de la police politique. Ce jour-là, on fêta jusqu'à tard la nuit la chute du tyran qui, disait-on, avait fait copieusement dans son froc. Ourida et Fortunata se regardèrent : l'absence de Rosana pesait de tout son poids sur le petit meublé. Elles refoulèrent vite leurs larmes. Ourida éclata soudain de rire :

- De son vivant, Rosana aurait sûrement demandé qu'on lui amenât, en chair et en os, l'Impératrice de Carthage pour lui faire sa fête, comme elle aimait dire.

- Tout à fait comme elle l'a fait avec la vieille maquerelle d'Alexandrie Amoutchar, renchérit Fortunata.

La lettre qu'Ourida désirait et attendait, mais sans trop d'illusion, arriva enfin fin juin, alors que Rachid et Fortunata s'apprêtaient à prendre le bateau pour Alger. Après huit ans de chômage, de misère, de vadrouille et de cavale à la recherche d'un gîte ou d'un trompe-la faim, Ourida tenait bel et bien entre les mains sa lettre d'affectation de professeur de physique-chimie dans un lycée de Skikda. Pendant sa longue absence du pays, elle renouvelait tous les ans sa prétention légitime à un poste d'enseignante. Pour elle, pour tout homme libre, le droit au travail restait inaliénable.

Le hasard et la nécessité avaient fait que l'Algérienne des confins du désert obtînt ce travail. Forte de son droit et du sourire timoré de sa bonne étoile, elle se résolut au retour au bercail en accord avec son compagnon, Hussein, ancien professeur devenu tenancier de buvette par la puissance toute régaliennne d'un inspecteur véreux malade des « traits tirés à la règle. »

« Ce serait bien qu'Hussein fasse le forgeron en attendant des jours meilleurs. Ça va être bientôt la saison des grosses commandes en portes, en fenêtres et en porte-fenêtres. Quoi qu'il en soit, mon salaire nous suffira à deux ! » se dit Ourida en allant annoncer la bonne nouvelle à Fortunata. Rachid s'engagea à aider le nouveau forgeron : il lui céda sans contrepartie le petit local qui jouxtait sa

maison. Ainsi le problème de l'atelier de fabrication n'en était plus un.

Deux jours plus tard, l'assemblée générale de l'association « Rescapés de la Mer » élit au comité directeur Ibrahima Saint-Sergent, Malien de Kidal connu sous son autre sobriquet Ibrahima-MezEtudes. Hussein l'avait rencontré quelques mois plus tôt à l'arrêt d'un tram. Assommé par la fatigue d'une journée passée à déambuler dans la ville en proposant aux passants ses objets en pacotille, Ibrahima était simplement l'ombre de son ombre. La nuit, il se faufilait entre les ateliers de la gare de marchandises, et là, il dormait avec les rats dans un wagon. Il ne gagnait pas de quoi se payer une chambre dans un meublé de la vieille ville. Mais il arrivait à manger à sa faim. Seul le sommeil réparateur lui manquait. Et la sérénité dans le regard aussi. Hussein et tous les autres l'aidèrent à émerger du gouffre de sa misère.

Assise sur un petit canapé en tissu élimé, Fortunata regardait avec beaucoup de tendresse mêlée de nostalgie sa vieille valise bleue, sa complice de jeunesse abandonnée à l'oubli sournois des placards. On sonnait rageusement à la porte et elle émergea péniblement d'un temps où ni le noir ni le clair-obscur n'avait de place. Elle alla enfin ouvrir et serra son homme contre elle de toutes ses forces : le soleil de sa jeunesse l'inondait de toute sa clarté.

Cette nuit-là, beaucoup de monde de toutes les conditions et de toutes les couleurs se pressait sur les quais de la gare centrale de Naples. Il y avait autant de prostituées ivres et de voleurs à la tire que de voyageurs. Dans la salle d'attente qui empestait un mélange d'odeurs de pieds, de sueurs d'aisselles mal ou pas du tout lavés depuis longtemps,

de tabac ou de casse-croûtes rachitiques, Ourida crut un instant voir passer, l'œil perçant tout à l'affût, la maquerelle d'Alexandrie, Amoutchar. « Ça ne m'étonnerait pas que ce soit elle. La canaille de cette espèce ne rend pas les armes à la première alerte. Elle flaire la proie facile, une jeune paysanne du Rif ou de l'Atlas, des oasis du Grand désert, du Delta du Nil ou des côtes de la Mer Rouge. Si c'est elle, je ne me pardonnerai jamais de l'avoir tirée des griffes de ma pauvre Rosana Labbaguatta », pensa Ourida, une pointe de colère dans les yeux.

Comme un enfant accroché aux basques de sa mère, Ibrahima ne lâchait pas d'une semelle Ourida. Il se blottissait presque contre elle. Il avait pour elle tant d'admiration et d'amitié, tant de respect et d'amour fraternel. Une franche émotion et même de la tristesse se lisait sur le visage du maudit de Kidal et de tout le Mali.

- Tu sais camarade, je ne suis pas morte ! Je reviendrai vous voir dans un an ou deux. Nous en aurons les moyens désormais, Hussein et moi. Ne fais donc pas cette tête. Je compte sur toi pour faire du bon travail, patient et efficace, auprès de tes frères et avec eux pour que plus jamais ils n'aient à affronter la mer et la mort en échange de restes amers arrachés aux ordures de l'opulence. Ibrahima, tu ne te lasserai pas de faire comprendre aux rescapés de la mer que les privations, le provisoire, la précarité, la faim et le froid des nuits sans sommeil, l'insulte et le mépris seront inmanquablement la pitance de leurs jours, mais qu'ils se réchaufferont aussi sous le soleil de la solidarité et de la fraternité de certaines gens de ce pays, que l'espoir et la

dignité, le travail et la prospérité sont dans la lutte et le combat contre leurs exploités et les oppresseurs, contre les sergents et leurs courtisans métamorphosés soudain en donateurs divins, contre les scribes du déshonneur et de la honte, contre les faussaires et les imposteurs en service commandé, contre les « philosophes » du plagiat aux ordres de tous les pouvoirs en place. Cette lutte-là, ce combat-là, camarade Ibrahima, seront à mener sur les rives et dans les contrées de notre Sud bien aimé. Comprends- moi camarade, tu agiras pour contrecarrer l'illusion, pour la faire avorter d'un avenir qu'elle n'a pas, conclut Ourida en s'épongeant les joues et la nuque.

En quittant la salle où un groupe de dormeurs commençait à lâcher dans l'impunité totale un chapelet de pets désinvoltes, Ourida lança un regard meurtrier à un pickpocket jeune et maigrichon qui s'apprêtait à sévir. Le voleur s'en aperçut et disparut dans la foule. Un train glissait doucement, tous feux éteints et presque en catimini, sur les rails du quai numéro cinq. Une voix de femme annonça dans le haut-parleur l'entrée en gare de la rame. Dix minutes après, le train de Genova s'ébranlait de mauvaise grâce et s'éloignait.

En regardant le train partir, ses deux grosses lanternes rouges vissées à l'arrière, Ibrahima avalait difficilement sa salive. Mais il se ressaisit en quittant le quai. Il se racla la gorge à grand bruit et alla s'asseoir sur un banc public. Il vit alors s'avancer vers lui d'un pas hésitant un petit être chétif, la tête poussiéreuse et les lèvres blanches :

- Bonsoir mon frère. C'est dans le coin, le local des « Rescapés de la Mer » ?

- Bonsoir ! Pas loin, j'y vais justement, répondit Ibrahima en se levant.

La frêle silhouette du grand enfant, un adolescent d'à peine quinze ans, trottinait péniblement aux côtés d'Ibrahima qui dut alors ralentir le pas.

- Tu as faim, mon frère ? hein tu as faim ?

- Oui.

- Il y aura sûrement un repas chaud pour toi à l'Association. Tu mangeras à ta faim tout à l'heure. Tu viens d'où, mon frère ?

- De Lampedusa, de Lampedusa. Le grand salaud de la barque disait savoir comment y aller, mais nous avons dérivé en mer pendant quatre jours. Ma grande sœur est morte et son corps jeté par-dessus bord.

Au réfectoire complètement désert, le grand enfant de l'érrance et de la faim se jeta sur son premier repas chaud de la semaine. Puis, il dormit de tout son soûl, à même le sol, dans le hall d'entrée du local. L'Association « Rescapés de la Mer » n'offrait pas le gîte. Elle était loin, très loin d'en avoir les moyens.

La fraîcheur de la brise marine allait croissant et les miettes éparées d'un crépuscule soudain, sans gloire, finissait de périr, noyées dans les eaux noires de la nuit. Le bateau semblait être pris en tenaille par l'immensité et le mystère de la mer. Plongé jusqu'au cou dans le tumulte et la folie des éléments, dans le piège de leur silence coupable, le navire faisait confiance à sa ligne de flottaison, au fer et à l'acier de sa carapace, à la puissance de ses machines. « Comme elle est humaine cette hélice qui broie et réduit en mousse éphémère le rempart des eaux ! La mer, cimetière des pauvres, moi, je

ne peux pas l'aimer ! » se dit Ourida en quittant le pont trempé par l'humidité du soir.

Elle s'installa près du bar de la grande salle. D'un œil distrait, elle suivait les inepties d'un grand couturier de l'heure sur la philosophie et l'astrologie des Aztèques. Elle était surtout à l'écoute du vent qui sifflait le long des baies vitrées du navire, rageur et coupant comme la lame d'un cimeterre.

- Ceci est bien normal. Nous sommes en haute mer. De plus, la météo a annoncé de la pluie au large des côtes, lui dit Fortunata à voix basse.

Une chaîne de télévision française passait un reportage sur les esquifs de la mort accostant, ou n'accostant jamais, à Lampedusa. Un vieux couple d'enseignants communistes livrait à la caméra, et aux hommes dignes de ce nom, leur tristesse et leur colère, leur refus de la souffrance et de la mort de l'autre, leur espoir et leur engagement à terrasser la bête immonde mangeuse des pauvres. Eduardo Monteverdi, originaire de La Quela, avait enseigné les mathématiques à Tunis. Il avait toujours habité la Médina, « avec les opprimés » comme il aimait le dire, et fuyait la simple proximité des colons souvent suffisants, arrogants, dominateurs. Avec sa petite bagnole à deux places, il parcourait les côtes de l'île pour donner une sépulture aux corps, souvent mutilés, vomis par la mer. Comme si celle, qui donnait la mort, ne voulait pas d'eux dans ses entrailles. Annabella Santaprima et Eduardo passaient la mi-journée, à longueur d'année, à scruter les vagues mourantes, le sable des plages ou la terre crayeuse des côtes déchiquetées.

Ourida fut fortement impressionnée par cette phrase de la vieille communiste de La Quela : « Les yeux révoltés des noyés ne seront pas crevés par les charognards noirs du ciel. Nous les enterrerons dans le silence et la dignité en attendant demain et ses lumières. »

Entre deux spots publicitaires vantant les mérites de couches écolos pour vieillards incontinents, une chaîne italienne annonça la découverte de plusieurs dizaines de cadavres jonchant le littoral sicilien, au Sud et à l'Ouest de l'île de Lampedusa et de Malte, au Nord de La Valette. De rares rescapés affirmaient avoir vu sombrer en haute mer deux grandes barques surchargées de quelque deux cents personnes. « La belle saison est là, et l'hécatombe aussi. Les insurrections populaires n'arrêteront pas, ne couperont pas la main du bourreau. Seule la révolution le fera ! » explosa littéralement Rachid.

Elle ressortit sur le pont. Le vent avait redoublé de violence mais son abri était sûr. Elle se remplit les poumons d'oxygène et se promit une longue baignade à la Pointe Pescade, avec les pauvres d'Alger. Mais sans Maya cette fois-là, restée dans les bras de l'éternité, au fond d'un square lové dans le flanc sud du Vésuve bleu.

